

BON ALORS QUOI

Roman-éclair

Marion Renauld / avril – septembre 2011

BON / Reykjavik, 3-20 avril 2011.

ALORS / Nancy, 9 juin-9 juillet 2011.

QUOI / Nancy-Barcelone-Nancy, 18 août-19 septembre 2011.

BON

Reykjavik, 3-20 avril 2011

Chapitre 1. On attend quoi, dit Suzanne.

Chapitre 2. Quelque chose à la fin, pour chanter tout ça, avec ou sans bouc.

Chapitre 3. On sait bien qu'il en faut beaucoup, beaucoup, pour se faire une raison.

Chapitre 4. Le pire de l'humain.

Chapitre 5. *I feel like having an angel*, dit le diable.

Chapitre 6. C'est une structure qui goutte comme des bris de verre en fusion.

Chapitre 7. Ils sourient et s'entre-déshabillent, coupez.

Chapitre 8. Tout tombe.

Chapitre 9. Et si on a mis du plastique dessus, rien n'empêche de l'enlever.

CHAPITRE UN.

ON ATTEND QUOI, DIT SUZANNE.

Chers, je vous raconte pour me sentir moins seule, c'est à peu près tout ce que je peux dire pour ma défense. Sinon quelle idée d'écrire, d'écrire des histoires, de raconter des manifestes, de jeter des bouteilles et des sorts. Tous encombrés dans nos propres vies, et chacun avec ses soucis, voilà, je vous raconte ce que j'ai vu au cas où ça pourrait peut-être.

La table est en bois, sous la fenêtre au raz de jardin et rue avec le bruit des voitures, le rideau qui bouge un peu, une musique électronique et un globe terrestre à droite. Le globe symbolise parfaitement que, pendant ce temps, à l'autre bout du monde (à ce moment, au Japon, on remue des questions qui n'auraient jamais dû se poser, ce qui est souvent le cas avec l'actualité, comme si on *découvrait* qu'on a fait des erreurs, et qu'on continue à en faire). Derrière la fenêtre, il y a l'Islande, les mers, tout autour les autres pays. Le bout à gauche sur la carte quand on regarde Reykjavik. Derrière la fenêtre, ça annonce le printemps avec parcimonie.

Je suis allée en Islande et j'ai rencontré la Bulgarie. Il faut au moins ce genre de distance pour envisager d'y voir un peu clair dans les tas. Entre autres choses que j'ai apprise le mois dernier : qu'il ne s'agit pas d'organiser le chaos, pas de le changer ou de le réduire, simplement d'en avoir moins peur. Il est clair que j'ai peur de mon chaos, et de cette chose qu'on appelle le monde, qui est partout et, évidemment, nulle part, comme la plupart des idées. J'aime l'idée de l'Islande depuis plusieurs années, depuis que quelqu'un m'en a parlé, parce que c'est au milieu de rien, un point, et qu'on a de quoi espérer être oublié. L'Islande ne peut pas refuser de se désintéresser du marché, c'est-à-dire du monde, et c'est ça qui la pousse à faire des compromis. Mais vu l'emplacement, il reste de la place pour

croire qu'on pourrait demeurer en paix à l'écart des roues et des dents. On est en plein dans les quatre éléments toute la journée, dans tous les sens, on a les montagnes pour compagnons et le refrain de la nature vivante. Dans le fond, c'est aussi banal que souhaiter un passage à l'état sauvage pour se débarrasser de la civilisation qui emporte les pièces. Le constat agréable de faire pourtant toujours la même chose, quel que soit l'endroit, nous comme un tout et quelqu'un, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas d'état libre, même en Islande. Mais c'est l'idée qui compte. Bref, soudain arrivent les Bulgares.

D'abord un seul. Je suis allée en Islande pour donner un séminaire de philosophie, parler, en somme, de comptes de faits et de contes de fées. J'ometts le paragraphe sur le contenu de l'enseignement, on peut le trouver sur Internet, ou bien demander aux étudiants enregistrés. Vous ajouterez aussi si vous voulez un passage sur l'état du personnage quand il arrive dans ce pays étranger, lequel a déjà été vécu plusieurs mois quatre années auparavant, les changements, l'impression fugace de décalage, les premiers jours dans l'appartement blanc pour le professeur-de-visite, les premières heures du séminaire, les sourires complices dès les premiers mots, et puis l'anglais, les sensations de dire seulement ce qu'on est capable de formuler, d'avoir des pouvoirs limités, mais condensés.

La seconde semaine venait de commencer, je terminais mon cours. Les choses se passaient bien. Tu es venu me parler pendant que je rangeais mes affaires, tu t'es excusé pour ton absence de la semaine passée, tu étais en voyage avec des amis hors de Reykjavik. Tu m'as demandé des informations et je t'ai répondu. Le lendemain, nous avons marché ensemble jusqu'au centre ville, il y avait Gunnar, toi et moi, il me parlait philosophie et je parlais avec le sourire, tu as paru curieux. J'ai parlé d'amour, s'il vous plaît, comme quoi comment on pouvait savoir qu'on aimait, être sûr de ça. Gunnar parlait de l'amour avec des définitions, sans doute tendres, mais propres. Je revendiquais les déclarations

d'amour, pas de guerre, parce que qu'est-ce qu'on peut faire d'autres que décréter qu'on aime, sans quoi on ne sait jamais. Gunnar a dit J'aime ma femme, par exemple. J'ai dit Mais tu aimes aussi ton chien, ta mère et ta pipe (il fume la pipe entre sa barbe, derrière ses lunettes, sous son chapeau), *and I guess you love your friends*. Il a précisé qu'il parlait d'amour avec désir sexuel. J'ai dit C'est encore plus confus. Tu as ri, j'ai ri, et puis il a ri, et j'ai joué à être française, ce qui est permis quand on est ailleurs. J'ai dit que j'étais aussi compliquée que la France, et aussi latine que les latins, aussi perdue que tout le monde (ça non, je l'ai pas dit, mais tu l'as compris). On est entré dans un café, dans mon café préféré, même Gunnar il savait déjà au bout de deux jours que le *Hresso* est mon café. J'ai eu droit à la carte de réduction pour les clients réguliers. Certains disent que c'est mon bureau. Le *Hresso* possède une aire fumeur, et la possibilité de rester dix heures sans se faire emmerder, vous conviendrez. Gunnar était un peu enrhumé, nous sommes restés à l'intérieur un moment, avant d'aller fumer nos grands airs au chaud dans la surface plastifiée. Paroles, paroles, paroles, nous nous sommes charmés.

Au café, la deuxième question de Gunnar avait été de savoir si nous étions ensemble. Nous avons ri un peu gênés parce qu'on ne se connaissait pas encore. Pas encore, Gunnar. Depuis il ne cesse de se demander, même s'il est marié, papa et connaisseur en matières. Gunnar est un type charmant, un pince-sans-rire assoiffé d'arguments et de rigueur intellectuelle, capable néanmoins de parler de longueur de pénis plus d'une heure quand vient la deux ou troisième. Il peut vous affirmer que c'est exactement ce à quoi je pense quand je donne cours, ce à quoi je réponds Si vous pouviez m'aider à savoir. Nous avons fini la cafetière après son départ. Ainsi le soir du dernier cours de la semaine nous trouva installés au même endroit, pendant que je t'avouais que j'avais dû vérifier où se trouvait la Bulgarie.

Petite conséquence sans sens d'être née dans un pays connu.

Les frontières de la Bulgarie jouxtent celles de la Turquie, de la Grèce, de la Yougoslavie, de la Roumanie et de la Mer Noire, selon le globe qui est situé à côté de moi. Les frontières de la France alignent celles de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de la Mer Méditerranée, de l'Espagne, de l'Atlantique, et de la Belgique. Il manque peut-être des choses, mais la carte est petite (et le globe en je ne sais quelle langue, le Pacifique s'appelle *Stillehavet*). Je t'ai posé des questions stupides pour faire tourner la conversation, et tu me racontais en prenant un temps fou, comme pour jouer à faire durer le temps. Tu m'as invitée à manger au restaurant, comme ça, un resto bulgare que tu connais. Tu as parlé avec la serveuse pour me faire entendre ta langue, que j'ai vu un peu plus tard. On est rentré chez moi, j'ai fait un thé, tu as fait un poème avec les lettres-tampons que j'avais pris dans ma valise. On parlait et on s'aimait déjà. C'était fou, comme une reconnaissance. Tu ressemblais à mon frère, à un ami de mon frère, à un ami à moi, à moi. J'ai bien senti que c'était assez égocentré, mais il y avait toute la différence de la langue, du corps, et toujours la certitude que les ressemblances sont souvent là pour nous rassurer. L'inconnu met sous pression. (Au passage, entendu à la radio aujourd'hui que trois semaines de vacances ramollissent le cerveau, et je me demande ce que font trois semaines de vacances dans l'inconnu.... On ne prend jamais tous les facteurs en compte dans un calcul).

J'ai rencontré la Bulgarie alors que j'étais censée attendre Paris. Je vous fais voyager. Bientôt on sera en Californie, L.A. Pour l'instant, c'est Paris, la ville d'où je suis partie, la ville où, avant de partir, j'avais construit un bout d'histoire. Je suis inconstante en histoires. J'ai joint l'Islande et déplacé Paris. A Paris il y avait un homme dont j'ai aimé l'idée. Nous avons dormi ensemble, mangé ensemble, vu bu lu ensemble, ri couché imaginé, que peut-être il pourrait venir, et puis je ne savais pas, déjà pas. Le prince russe et le gars des rues de Paname, l'enfant terrible et l'homme bleu.

A l'homme bleu : j'ai laissé venir l'enfant terrible parce qu'il y avait de la place, parce que j'ai peur toute seule, parce que je pense, parce que j'essaie de panser, parce que je me sens libre, parce que j'aime et j'aide et j'aime avoir un type dans mon lit, qui fait les courses, m'embrasse et brasse en vie. J'en sais rien pourquoi.

A l'enfant terrible : je ne peux pas m'empêcher. J'ai vu qui tu étais et ça m'a touchée. Pour une fois, c'était très fort, mais je dis peut-être ça à chaque fois. J'aime différemment, et toi c'était du rescapage partagé avec jeux dangereux aussi, une manière de mordre dedans, de dire Oui, de se laisser aller parce que ça se prend.

A personne : pendant ce temps, derrière la fenêtre, toujours des lampadaires allumés, des pierres tombées, des avions qui volent, des machines qui tournent, des poêles en train d'accrocher, des hommes à la mer, des femmes à la maison, des gens partout, c'est rempli de gens, de gens faibles, malades, de capitaines crochet, de gens qui s'efforcent de jouer du piano, la sonate de Schubert, celle qui danse et fait oublier, il faut qu'on respire, respire, RESPIRE !

Pendant ce temps, les courants.

(Pause).

Chers, jetons un sort pour que ça ait du sens. Jetons foutus nous avec l'eau du bain, pourquoi pas. J'ai rencontré Evgeni Yashkov Ovchinnikov, et puis j'ai rencontré Milen. Qui sera le prochain ? Est-ce que Milen est le prochain, ou bien Fernand ? De quoi est-on sûr en matière de médecine ? Est-ce que Gunnar sait ? Est-ce que sait le magicien ? Les amoureux sont-ils des gens qui savent ? L'art de faire des bulles dans les lacs gelés. Que voulez-vous ? Je suis comme je suis, Je suis faite comme ça, Quand j'ai envie de rire, Oui je ris aux éclats, J'aime celui qui m'aime, Est-ce ma faute à moi, Si ce n'est pas le même, Que j'aime chaque fois,

Je suis comme je suis, Je suis faite comme ça, Que voulez-vous de plus, Que voulez-vous de moi, Je suis faite pour plaire, Et n'y puis rien changer, Mes talons sont trop hauts, Ma taille trop cambrée, Mes seins beaucoup trop durs, Et mes yeux trop cernés, Et puis après, Qu'est-ce que ça peut vous faire, Je suis comme je suis, Je plais à qui je plais, Qu'est-ce que ça peut vous faire, Ce qui m'est arrivée, Oui j'ai aimé quelqu'un, Oui quelqu'un m'a aimée, Comme les enfants qui s'aiment, Simplement savent aimer, Aimer aimer... Pourquoi me questionner, Je suis là pour vous plaire, Et n'y puis rien changer. Les paroles sont de Prévert.

Plus que du chaos, c'est du langage qu'il ne faut pas avoir peur. L'expérience de la langue étrangère est très appréciable pour mesurer à quel point rien ne se joue dans le langage. Toujours nous tentons de faire sens avec les moyens que nous avons, ceux que nous choisissons et ceux qui nous ont comme choisis, évidemment. Là-dedans, émergent des îlots plus familiers que d'autres. Mon anglais provient principalement des articles de philosophie que je lis, et de quelques films en passant. L'anglais d'Evgeni, de Milen, de Stephan et de Vladimir vient de Bulgarie, et puis des films et des chansons, celui de Gunnar vient d'ici, il est difficile à comprendre. Il n'est pas familier. Il faut des bases pour communiquer. Parfois, la base gestuelle suffit, les yeux, les mains, les intonations, la façon de tourner ses jambes quand on change de position, l'habitude que nous avons tous de perdre des chaussettes orphelines. Etre dans un pays étranger vous fait vous sentir chez vous, à l'intérieur de vous, à côté des autres, et quand on croise des gens de même *nationalité*, on ne sait pas quoi penser des racines, des communautés de commune, du patrimoine et des hélices à quatre éléments. Parfois ça prend, parfois non. La base qui nous permet de communiquer peut être banale, ou demande à être créée. De toutes les façons, il faut reconnaître qu'on peut se comprendre.

Le moment où j'ai craqué pour Milen. Peut-on répondre ? J'en suis encore à inventer l'histoire. Hier tu as dit *I don't need to communicate with people*, avec

ton air détaché de la tendresse des pierres. J'ai pensé Typique, au moment où tu as rajouté, comme un hiatus *I can't*. Alors c'est quoi l'affaire, qu'est-ce qu'on doit comprendre ? T'as pas besoin, tu veux ou tu peux pas ? C'est quoi ton rapport avec les autres ? Je n'ai pas besoin de ta mère, de ton milieu, même pas de ta Bulgarie, j'ai besoin de rien, je t'entends dire ça et je me raconte une histoire, comme quoi tu es en plein dans ta phase Provocation Misanthropique, quelque part entre Je Me Suffis A Moi-Même et Sauvez-Moi. C'est assez familier pour me causer, et assez étrange pour rester dans ma tête. Je te jette dans l'eau de mon bain.

Tout le monde me touche, ou presque. Tout le monde me touche. Je voulais commencer l'histoire en disant J'ai vingt-cinq ans, je m'appelle Suzanne et j'ai un cœur d'artichaut. Qu'est-ce que vous voulez faire avec ça ? Evidemment toutes les infirmières ne couchent pas avec leurs patients, ça ferait désordre. Chacun sa méthode. J'ai la fichue impression qu'il n'y a que l'amour pour sauver le monde. N'est-ce pas comme c'est joli naïf. C'est même possible que je rate à chaque fois, que ça rapporte que des intrigues, un gonflement du *Self*, et deux trois traces de vécu chez tout le monde. Mais j'ai changé d'avis.

Une autre version commençait par J'ai vingt ans des poussières, on m'appelle Susanne. Suzanne cœur d'artichaut. Et puis quoi encore. Mon rêve c'est de devenir spécialiste en bons sentiments, et comme en même temps je déteste les fleurs bleues, j'imagine que je suis bien partie. Mais j'ai encore changé d'avis.

Je voulais carrément écrire un roman avec des sorcières, des légendes et des saltimbanques, parce que j'aime ça et c'est peut-être la chose la plus importante, la mieux partagée, et celle qu'on a tendance à se faire oublier. Comment ça se fait que quand on est gosse, on gobe des choses parce qu'elles nous font du bien, et quand on grandit, on gobe seulement celles qui nous rendent malades. Le Père Noël est bon et inoffensif. Après je voulais reprendre cette chose avec le lit-bateau, le pays du nouveau monde bâti par des enfants sur le cadavre du

géant, la dame à la licorne, les lucioles, un château dans le désert, mais tout tient du lit-bateau et l'autre jour à la bibliothèque j'ai trouvé le livre d'Antoine Blondin qui s'appelle *Un Singe en hiver* et qui commence par CHAPITRE PREMIER. Une nuit sur deux, Quentin Albert descendait le Yang-tsé-kiang dans son lit-bateau... Je n'ai pas abandonné l'idée, mais ça vous laisse sur le carreau.

Alors j'ai pensé faire une pièce de théâtre. Le titre est *Popcorn*. Le sous-titre est *Dramatic talks in one breath*. Ça venait après une soirée chez les bulgares, on avait pas mal bu et j'avais cherché l'après-midi ce que pouvait bien être le symptôme de notre époque. On avait dépassé l'an deux mille, les grandes espérances et les questions de survie. La seule chose à laquelle croire encore, dans ces conditions, ça semblait être le *week-end*. La jeunesse du monde entier croyait à ses week-ends, celle qui les avait déjà, et celle qui les voulait avoir. *Popcorn* aurait pu être la version réaliste, avec voitures en cartons. On regarde le temps qui passe et on reste perplexe devant ceux qui s'agitent. La version de l'après-midi même prévoyait un dialogue entre Suzanne (une autre, enfin, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre), Brezo, Arty et Laventin (parfois Leventin).

Suzanne dit Je ne sais pas.

Je ne sais pas, c'est une fuite Suzanne, dit Brezo.

Ça va recommencer, dit Arty.

Un moment passe.

Alors qu'est-ce qu'on fait, dit Laventin. C'est quoi le plan ?

Demande à Suzanne, dit Brezo.

Suzanne répond qu'elle ne sait pas, les gars, est-ce qu'on est obligé d'avoir un plan ?

Milen m'a appelé, dit Brezo, il arrive d'ici une heure.

Alors, dit Arty, alors on attend. (Le lendemain, les mêmes vraies personnes attendaient pour de vrai, sauf qu'on attendait Stefan, qui dans la pièce s'appellerait plutôt Laventin, ou Arty, c'était pas figé).

On attend quoi, dit Suzanne.

Ben on attend Milen, après on voit, répond Laventin.

Un autre moment passe. La musique passe, s'arrête, Brezo choisit une piste, la piste reprend.

Si on jouait à un jeu, dit Suzanne.

Arty demande quel jeu, et Suzanne répond Je ne sais pas, moi, un jeu, histoire de passer le temps.

On pourrait quand même avoir quelque chose à se dire non, dit Laventin.

Lav, dit Brezo, si on avait quelque chose à se dire, tu crois pas qu'on se le dirait ?

Lav dit Oui.

Tu crois pas que Suzanne elle aurait pas demandé de jouer à un jeu, si on était foutu de causer, dit Brezo.

Ça va recommencer, dit Arty.

Arty, c'est toi qui recommences là, dit Laventin.

(Bon là dans le manuscrit, il y a une erreur. Je fais répondre Laventin ; mais en fait ça devrait être Arty. Je vous propose de prendre celui qui vous convient, l'idée c'est que Laventin porte des lunettes et une chemise, alors que la tenue d'Arty est un peu moins tenue).

Oui peut-être, dit l'un, mais quand même les gars, pardon Suzanne, quand même c'est fou, tous les vendredis ça revient, quel est le plan, quel est le plan.

Sur un enregistrement, on entend la même phrase répétée par un perroquet.

Relax Lav, dit Brezo, parce que les vendredis, avant tout, c'est week-end.

On avait dépassé l'an 2000, les grandes espérances, on ne croyait plus au progrès, on avait du mal à croire à la révolution, on faisait semblant de croire en attendant. Ou même on ne faisait plus semblant de rien. On était circonspects, on était au bord, tendus toute la semaine à cause de la jeunesse qui vit la crise économique plus que les autres couches. Lesquelles couches, soyons honnêtes. Tout ce qu'on a mis à aller chercher des étoiles est devenu un ramassis de slogans. On a tué l'idée d'ensemble, on a tué l'art avec Dieu et la femme avec l'homme, on a tué l'élan, on tue la neige et on tue la pesanteur. On pourrait jouer au jeu des morts, *Zabriskie Point*, Daria répondant au cynisme nonchalant de Mark, avec la légèreté des propositions charmantes. On ne sait plus à quoi se vouer après les années 70. Les années 70 représentent une échappée, alors qu'on est supposé rêver l'avenir. Ou bien les années 70 ne représentent rien, mais ça ne met pas non plus grand-chose devant nous. On ne sait plus à quel saint se vouer parce qu'on a tout descendu, il n'y a pas de saint dans un monde scientifique et on accepte presque heureux – ça je ne comprends pas – l'image médicale et biologique de nous-mêmes. Ça ne fait pas une vie.

Alors on croit aux week-ends. C'est sans conséquence, des parenthèses pour profiter dans le mou des 40 heures moyenne, le mou du travail sans sens, le piquant du travail, le piquant qui pique et gratte et pèse, les sourires tendus et la bouche relâchée le week-end. C'est-à-dire qu'on croit au week-end quand on a fini de croire au travail, de croire à construire quelque chose ensemble qui soit bon pour tous, quand on ne croit pas au travail, on rêve aux week-ends.

Non c'est pas vrai, dit Arty. Moi je crois à la musique.

C'est la deuxième chose, dit Suzanne. C'est pour donner de la substance. Tu aurais pu dire les résultats sportifs.

Brezo dit La musique, Suzanne, tu peux pas dire ça. C'est quelque chose la musique quand c'est pas n'importe quoi.

Arty était d'accord, Laventin plus ou moins. Il ajouta la culture. Je crois aux génies, dit Levantin. C'était compliqué de répondre parce qu'on sait que culture et génie, on ne sait pas. Ça devenait critique. Gary dit que les camps de concentration ont signé la limite de la culture comme un luxe qu'on enferme dans les musées, les salles de concert et les bibliothèques au lieu de traîner dehors. On a tué la culture en séparant l'art et la vie. On avait alors la culture comme on avait faim, on pouvait s'abonner, on en mangeait. On avait dépassé l'an 2000 et ce qui se rapprochait de la religion était la cuisine. La cuisine est pleine aujourd'hui de bons sentiments, elle est neutre et passe à la télévision. Quand vous ne savez pas quoi dire, parlez cuisine. Bons restaurants, bonnes adresses, classement des meilleurs plats que vous avez jamais mangé de votre vie je te jure. On voulait se remplir et profiter des boooonnes choses qu'offrait un système par ailleurs dégueulasse, qu'on aurait bien aimé voir changer, mais comment. Et pas seulement comment, on pouvait encore s'engager. La question est Pourquoi. Le XXe siècle est le siècle du relativisme contre les dogmatismes. C'est un siècle mou, les quatre fers en l'air. On croyait aux *partys*, au bien manger, au bien boire, aux bonnes chères, on se bouffait presque entre nous. On était devenus des Pantagruels modernes, cannibales, implantés, jouant les suffisants, attirés comme Narcisse, bêtes comme nos pieds. On avait perdu la foi, on la mettait n'importe où, ou nulle part, mais le nihilisme sentait déjà le dépassé. Nous fûmes cyniques. Il fallait s'empaler avec des crochets sur un parvis d'église pour faire de la culture et figurer dans la rubrique des divertissements.

Sinon, on pouvait avoir droit à un article dans la revue hors-série du mois de décembre, *Les Excentriques*. C'était vraiment à mourir de rire.

L'homme sage n'expose pas sa science.

J'ai arrêté la version parce que ça tourne au vinaigre. Je me sens obligée de faire parler Suzanne, Suzanne vingt-cinq ans, des efforts de complètement tarés et puis, plus d'efforts du tout, pour croire au monde. Un mélange de liberté personnelle qui fait faire ce qu'on veut, donc ce qu'on doit. Je n'ai jamais compris cette phrase de Kant, qui dit Tu peux, donc tu dois. Ah. C'est peut-être une erreur.

J'ai arrêté la version parce qu'il y a eu le vendredi réel, et nous avons encore passé la soirée dans la cuisine et c'était magique. C'était *Popcorn* en mieux, ça se passait près de chez vous, c'est quand la réalité décide d'être du spectacle vivant. Stephan est devenu le Roi de la Crème Glacée et ça lui allait si bien, *he is an Ice Cream King, Your Excellence*. Et tu vois sa tête un peu penchée, racontant ses collègues au boulot qui, le voyant chercher une ou deux glaces par jour, ont conclu qu'il devait aimer, Stephan, *a nice cream*. Evgeni a été surnommé *Professor*. On a trouvé que Milen était bon pour le rôle du *Devil*. Vladimir, dit Brezo, Brezovski, était *Turkish Taxidriver in L.A.*, nous y sommes. Suzanne est Suzanne, vous pensez.

J'ai arrêté la version parce qu'il y a eu le samedi réel, et samedi c'est week-end. Parfois il faut vingt-six années sonnées avant de pouvoir danser avec *Tolstoy* au café Bakkus, Reykjavik 101. Le DJ est *The Moustache*. Danser. Regarder Milen danser comme si c'était ce qu'il avait attendu et que maintenant il l'avait. Pas plus simple. Faire au mieux, sa vie, danser le week-end. Le lendemain, il disait qu'il avait passé un excellent samedi soir, sans des mille et des cent. *Days after, the Popcorn Club was in a walk to the beach, unfortunately surrounded by cold*

sea, but blue sky. Le globe terrestre, ce que je vis, Milen. C'est fou ce que ça peut réduire la perception externe.

CHAPITRE DEUX.

QUELQUE CHOSE A LA FIN, POUR CHANTER TOUT ÇA, AVEC OU SANS BOUC.

On écrit dans l'absence. Je préfère ça et vivre mes présents. J'y suis, j'y suis. Jérôme aime Suzanne, Evgeni aime Suzanne, Suzanne aime Milen, Milen on ne sait pas. Jérôme a aimé Laurence, Laurence a dû aimer Jérôme, ensemble ils ont eu un fils qui s'appelle Milan. Je vous jure fidélité. Suzanne a aimé Jérôme, Evgeni nini, Nicolas lala, un chapelet. Je ne sais pas si Milen aime. Les mues de Suzanne.

Quand on est occupé à aimer, on est inoffensif. On est soit heureux, soit désespéré, dans tous les cas on n'en fait pas grand-chose. C'est la même quand on rêve, et c'est pour ça qu'on est vraiment sadique de demander à quelqu'un Arrête donc de rêver. Mais franchement qu'est-ce qu'on peut bien faire d'autre ? Je veux dire, quoi d'autre on peut faire bien ? Sans faire de mal. Dès qu'on fait, on est sûr qu'on heurte.

L'image de l'homme sage au pied de son arbre.

L'image du moine à genoux, du type qui prie.

L'image de la femme qui offre des câlins.

L'image du penseur de Rodin est celle d'un homme qui fait.

L'image de la Joconde.

L'image du Popcorn Club qui marche sur un fil, de la ville à la mer, les yeux enfarinés.

L'image de la femme, de la mère, de la putain, *little girl*.

L'image d'un visage à la tendresse des pierres.

L'image des pierres qu'on fait pleuvoir sur les villages voisins.

(Une nuit passe).

Ç'aurait été *Popcorn* pour célébrer les sacrés simples moments qu'on est capable de vivre en voulant pas en vivre d'autres. Ils étaient cinq assis dans la cuisine orange. Ils étaient quatre Bulgares, l'autre venait de France, c'était accidentel, on était en Islande. Au milieu de la table à verres, à figues, à cigarettes, le panier de popcorns frais sortis de la casserole, encore frissonnants, fumants, faits avec amour par le roi de la crème glacée. Tu fais les meilleurs popcorns, a dit Milen. L'autre a dit Ohhh.... Merci vieux (!). Le bruit des graines qui explosent sous le couvercle en métal, le bruit du fond de la casserole tournée sur le feu, et l'odeur qui monte parmi les conversations. Ce qu'on est bien. C'est même con comme on est bien.

I'm good, man, a dit Brezo, *mean I couldn't be better*.

Milen était d'accord, il ne voulait pas bouger, le Professeur penchait sa tête vers la table avec un sourire grand jusqu'aux oreilles, les sourcils relevés, il était bien aussi. Suzanne regardait le bonheur des autres, et croyait aux hommes. Suzanne

pensait que pour communiquer, il faut oublier le langage, oublier l'arbitraire, juste dire ce qui passe avec un naturel de déjà-vu. *We're fixed. Damn centered, here and there, beyond.* Le professeur venait de confesser qu'il essayait d'atteindre ce qu'il appelait *a transcendental aim*. On était d'accord. On aimait cette cuisine, on ne savait pas ce qu'était vraiment la vraie vie, on écoutait des pistes, *some Berlin electro*, et puis on a scotché un moment sur Miles Davis et John Coltrane. *So What ?* Rien n'était mort, tout était à faire, Brezo s'est offert du plaisir en imaginant Et s'ils étaient nés dans les années 70, puis il réalisa qu'ils étaient effectivement nés dans les années 70, ce qui l'enchantait. Il pensa qu'il aurait fallu naître dans les années 40. C'était moins glamour. Stefan parla aussi du temps. Il raconta qu'il avait discuté avec un homme né en 1924. Il n'en revenait pas d'avoir un bout d'Histoire vivante devant lui. *How do you feel, guys, when you face a man born in 1924, who remembers the Spanish Civil War, the Second World War... And you, you're like sooooo young, unaware.* On se déplaçait assis. Des parties aujourd'hui inexistantes nous rejoignaient, on les observait, puis on changeait de sujet.

Un autre morceau a consisté à inventer le film que, peut-être, probablement, ce serait bien de faire. Même si tout le monde sait que probablement, peut-être, ça n'arrivera pas. Jetons des sorts pour faire du sens. C'est là que Brezo est devenu un chauffeur de taxi turc en Californie, un costume beige avec un mouchoir qui dépasse de la poche, au volant d'une Cadillac rouge. Le Professeur a dit qu'il le voyait parfaitement, il restait pourtant un doute sur la couleur. *Red or pink, Professor, 'cause it changes the whole meaning of the scene.* On avait aussi la fin. Milen était le Diable, ils étaient en Enfer dans un chaudron brûlant, le Diable les piquait du bout de sa fourche (celle qui est en plastique, le manche noir et les pointes rouges, au-dessus de la porte d'entrée). Ça symbolisait la souffrance infinie, celle qui passe outre le carton-pâte.

Popcorn est une tracodie. C'est encore un genre vierge, ce qui est prometteur. Un nouveau mot est comme une semence fraîche qui est jetée dans le fond de la discussion, Ludwig Wittgenstein, 1929. La tracodie n'est pas loin de l'absurde, mais du temps a filé. C'est la tentative réitérée de créer l'impression trop humaine d'une heureuse faillite de la tentative elle-même. On ne va nulle part, mais ce n'est pas une raison pour s'empêcher d'y aller. Et plutôt plus que moins. La seconde caractéristique de la tracodie est d'être quand même, fondamentalement, désespérée. Elle s'élève en récitant par cœur des *wishful thinkings*. Ah ce qu'on est bien, si on pouvait être bien. J'interdis aux tracodistes d'exister, par tracodisme, sans quoi ce serait qu'on on se retrouve avec le même genre de monstre irresponsable qu'on se traîne depuis des siècles, Cf. humanisme. La tracodie est une pièce légère, nécessitant un trou dans le mur, une quantité impressionnante de boules de coton blanc et une nette indistinction entre l'art et la vie. 'Tra-' pour tragédie, '-co-' pour coton, et '-die' de *dies*, le jour civil de vingt-quatre heures, et fille du Chaos, mère du ciel et de la terre. 'Tra-' pour trou, pour le tradrata du tambour, pour travail, entrave, travers, artère, pour trahir, *travel* et terrasse, '-co-' pour comédie, et puis 'co-' comme avec, compagnons jouissons, communions. Quelque chose à la fin, pour chanter tout ça, avec ou sans bouc.

Allez, on écrit pour immuniser la vie contre l'oubli. Il y a eu la discussion pendant laquelle le Professeur parlait de *Salò ou les 120 journées de Gomorrhe*, et Stefan parlait de *Brazil*, à la suite de Brezo, mais c'était compliqué, personne ne savait qu'on avait un malentendu. Tout ce qu'avait dit le King s'appliquait à Terry, en fait. Plusieurs fois *Salò* était revenu. *I found this movie rich and challenging*, a dit Milen, détaché. C'était tout. Plus tard il a dit *A good movie is a movie that stays in your head, and talks to you*. Le dimanche deux jours après, on a regardé 8½. On n'est pas près d'avoir des œuvres finies, c'est sans doute ce qui nous sauve.

Brezo voulait manger de la compote, ou non, des figues fraîches et bien juteuses sur le bord du Bosphore. Stephan avait fait un gâteau aux carottes, vraiment bon, dans son moule en silicone bleu. Demain ce serait peut-être des *pancakes*, Milen aurait voulu des éclairs. Le roi de la crème glacée a dit qu'il ne savait pas faire la crème, ni la pâte, mais qu'il avait trouvé des nouvelles recettes pleines d'espoir. Suzanne ne disait rien, elle avait eu son *Chocolate Cake* le premier soir, rien qu'en demandant. C'étaient des exercices de télépathie différée. Avant, dans l'après-midi, Suzanne avait demandé au Professeur s'il pensait que Stefan aurait pensé à faire un gâteau au chocolat, j'aimerais tellement ça. Le Professeur a souri, et puis pendant qu'on y était, il a dit que Suzanne avait dit que ce serait siiii bien que Stefan ait pensé à faire un gâteau. Stefan était assis devant un verre de bière, Milen et Brezo ont acquiescé que ce serait siiii bien, Milen pouvait faire un genre de gâteau au chocolat, mais Stefan est celui qui cuisine, il a dit qu'il fallait juste accepter d'attendre environ une heure. C'était délicieux.

Le coup de Si on faisait un jeu est aussi une preuve de télépathie différée. J'avais écrit le dialogue le jeudi, ça s'est produit le samedi soir. Ça consistait à faire la même chose en sachant qu'on était déjà dans un jeu. Au fond.

Le temps est une invention merveilleuse. Non seulement c'est utile pour prendre le bus, mais c'est l'occasion de se sentir proche les uns des autres, parce qu'on partage le même sort. Je ne vois pas l'intérêt de se plaindre du temps qui est le premier pion dans la construction des émotions. Et je ne vois pas non plus l'intérêt de se plaindre d'avoir des émotions, même quand elles sont tristes. Nous sommes en vie.

Ne te fais pas de mal, car nous sommes tous encore ici. Dernière phrase des *Somnambules* de Broch, 1918, une prophétie. Les marcheurs de la nuit. Ceux qui dansent quand il faudrait dormir. Ceux qui ne pensent pas au temps qui passe, mais au temps qui est, l'ivresse est une merveilleuse émotion. Penser, aussi.

Celle qui danse quand il faudrait encore parler de l'enfant terrible et de l'homme bleu, de la sorcière aux épices, de l'autre sorcière qui est ma mère et de mon père dans cette carnation. Ainsi les voici. De la bonne fée, du couple pharaon chez qui j'habite en ce moment, de mon étudiant qui est Lenny dans le roman *The Sky Bum*, du moins en apparence, aussi de Marina, étoile filante, et puis de mon frangin le Caraban. Je voudrais tous les voir dans un cercle, mes guides en raison, un enchanteur ignoré, l'autre qui est un attache-cœur, personne ne semble voir ça. Et ceux qui font des émotions rondes comme des globules. Le magicien, le chanteur d'opéra, la souricière, le photographe qui se prenait pour un boucher, le fantôme qui se prenait pour un mufle, ça commence à remonter, et plus on remonte, mieux on les veut, pour faire sens, le chasseur de justice, le faiseur de miracles, le masque à gaz émulsifiant, celui qui m'a dit On ne se connaît pas suffisamment pour, et celui qui m'a dit Tu es la bienvenue, Corto Maltese, le rêve américain, l'homme qui m'a dit Je suis gêné, il faut que je parte, le danseur à la scie musicale, Robert, Romain, Italo et la pierre tendre. Nous sommes peuplés.

CHAPITRE TROIS.

ON SAIT BIEN QU'IL EN FAUT BEAUCOUP, BEAUCOUP, POUR SE FAIRE UNE RAISON.

Cher Milen,

Cette lettre est pour toi un peu perso même si probablement tu ne la liras jamais. Les lettres mortes sont les seules véritables lettres d'amour. On y dit sans rien en attendre. On déclare avec fougue quelque chose qui peut s'étendre à la

surface indéfiniment. Ce sont seulement des mots, des lignes, des frappes qui disent qu'à un moment quelqu'un a pensé à quelqu'un – toi. J'écris dans l'élan.

Pour la beauté des souvenirs qu'on invente en vivant, je voudrais raconter ton apparition. On était samedi pas le dernier ni celui d'avant, celui d'encre avant, et on était occupé à improviser un genre de début de soirée chez Brezo, il y avait l'enfant terrible et la sorcière aux épices, Brezo et moi. On causait. Vous êtes arrivés, le King et toi, toi assis un peu en retrait à cause de l'appartement et le King affairé à trouver une bière dans le frigo, du poisson sur la table, le King parlant français avec moi et toi peu causant parce que tu n'es vivant que quand tu juges que quelque chose se passe, sinon rien. C'était la première fois que je te voyais. Quand on est rentrées à la maison, Suzanne et la sorcière, je lui ai dit que vous étiez presque limpides, vraiment beaux chacun à prendre soin de vos différences, c'est-à-dire avec humour. Tu étais celui qui parlait peu et qui n'a pas le rire facile.

Ensuite la sorcière vole jusqu'à Paris, et viennent d'autres fins de journées à vous fréquenter, dans la cuisine de ton appartement, et aussi dans les endroits plein de musique et de monde, ensuite viennent des moments où parfois on se regarde du coin de l'œil et vite fait on se répond, à l'ordinaire.

L'enfant terrible joue à tromper le sérieux des choses. On lui demande où en sont ses examens, il répond en riant les 11 et le 13 avril, mais qu'*actually, he doesn't really know, for example, what will be the presentation in icelandic language, by the way, Stefan, could you help me?* On regarde sur Internet, des phrases comme Daria et Gestur sont amis. Daria et Gestur se promènent ensemble. Daria aime les chevaux et le violon. Bref. Le Professeur et moi, nous venons ensemble, nous repartons ensemble, et dans les entre-deux tu es là à être toi, et je suis là à être moi, et crois penser, peut-être, te surprendre me regarder, par curiosité. Suzanne est dans la cuisine.

Il y a eu le jeudi, le vendredi et le samedi. Ce sont des moments longs comme des week-ends sans fin où nous buvons, où nous buvons et parlons et rions et mangeons du *popcorn*, et parlons et fumons voyons jouée la musique, et toujours tu parais assis plutôt droit sur ta chaise, un peu étendu sur celle qui a des roulettes, tes yeux de chien triste, ton rire à propos, tout à fait aussi absent et présent et comme satisfait par l'incroyable fausse légèreté du temps qui passe. Comment te décrire ? La tendresse des pierres, littéralement, comme un arbre s'occupe d'un oiseau.

La tendresse des pierres, écrit Romain. Le livre qu'il n'a jamais écrit mais qu'il cite deux fois, dans Gary et Ajar. La charge des amours légères. L'acceptation de la condition humaine sans parade, sans discours, sans principe. Ta chambre presque vide. Quelque chose comme vivre sans avoir grand besoin, et prendre du bon temps quand on peut, centré, pas fermé mais pas extravagant, profitant d'une bonne musique et partant au boulot le lundi matin, Milen, un homme seul avec une générosité simple, *Please, take a glass, have a seat, Professor, how are the exams?* Faisant son chemin. Libre ? Egalisé. Il hoche la tête comme s'il faisait une mélodie, et le crâne presque rasé, des habits parce que c'est fait pour s'habiller, la vie parce que c'est fait pour vivre, les amis parce que c'est fait pour en avoir, à peu près, la semaine prochaine je recommence à courir. *Why?* Un temps. Pour que les jambes se souviennent de ce qu'elles peuvent faire. La belle saison. Les pierres ne font pas exprès de heurter.

On a dansé toute la nuit peut-être deux trois heures et on buvait, le King s'était évaporé, on était près des enceintes, on s'en foutait où on était, c'était bien. Qu'est-ce que j'étais bien. L'enfant terrible et le Professeur jouaient derrière mon dos. Brezo dansait en souriant, toi tu danses sur de l'électro presque comme tu pourrais danser sur du jazz. J'imaginai Tolstoï, ce qu'il en penserait. Léon, dis, tu prendrais un verre ? Il a dit Volontiers, j'ai continué à danser avec mon sourire, j'étais juste là, ce que c'était bon. Incongru. Les vapeurs de l'alcool,

nous qui transpirons, les gens. Et puis c'était la fin, on a pris nos affaires, la lumière a changé, on traversait la foule jusqu'à la porte et j'étais derrière toi parce que je pensais à toi et pour se suivre j'ai pris ton bras, Brezo et le Professeur étaient un peu plus loin et les gens tout près, ton bras et ma main a glissé le long et on continuait à avancer et j'ai senti ta main et puis ta main serrant ma main, c'était du bruit et du monde et cinq heures du matin, nos doigts se serrant, se serrant à l'abri des regards et dehors nous étions proches comme les gens ivres ensemble pour garder l'équilibre. L'ivresse et la nuit comme prétexte. De vaines trahisons, l'art des intrigues et des choses en secret, l'art des fuites en avant, l'étrange chemin jusqu'à chez toi, une conversation avec Brezo sur, on riait, franchement on était pleins d'illusions, d'accord, mais qu'est-ce ça peut faire ? On sait bien qu'il en faut beaucoup, beaucoup, pour se faire une raison.

A l'appartement, les mêmes, quelques heures plus tard. Le Professeur est allé s'étendre. Par la fenêtre arrive le soleil dont on profitera plus tard sur la route de la plage. J'arrive pas à l'écrire. Suzanne est devenue la doctoresse, franchement. J'aurais pu t'embrasser là, mais il y avait Brezo, ça m'a un peu gênée, et puis le Professeur dans la chambre à côté, mes pas partout dans la cuisine, le monde encore autour, toi assis sur cette chaise et Brezo à côté, la musique à 8 heures du matin, l'aube inaperçue, beau, BEAU. Je n'arrive pas à écrire des lettres d'amour parce qu'il y a ce qu'on a fait de l'amour. On a tué l'amour. Ce n'est certainement pas l'amour qui tue.

Elle ose parler de ça mais elle est ivre. Elle est inconstante. Elle est inconséquente. Ce sont des histoires de moucherons. On sort en boîte, on couche ensemble, on bosse le lundi. Ou bien non, moins gros. Bien sûr que tu peux te faire plaisir, mais quand même ! Suzanne ! Tu pars en Islande en aimant Paris et tu trouves autre chose, alors tu y vas, et puis encore autre chose, et tu y vas. Et qu'est-ce que tu fais des ... gens ? Les gens je les aime. Il n'y a que l'amour

pour sauver le monde, Mais Suzanne, c'est toi qui essaies de te sauver, de flatter ton ego, Mais non, c'est juste que j'aime, j'aime et j'aide et c'est pareil, comment tu sauves le monde, toi ? Sauver le monde de quoi ?

Des cons. J'ai les yeux-papillons, l'amour-éclair et un cœur en morceaux.

Des bouts ça peut servir. Parfois j'en donne et après j'en ai plus, il faut partager. Parfois j'en ai plein. Ça ne peut pas arriver à s'écrire parce qu'on en fait des montagnes. Il y a Paris qui pleure au téléphone, le Professeur dans la chambre à côté, les coupables et les victimes, les forts les faibles, les charmes, les sortilèges, les attaches, les promesses et les mensonges, les voiles dehors, les mariages. Les divorces. Les enfants et les contrats et les règles tacites, et les peines de cœur, Suzanne, simplement les putain de peines de cœur.

Les peines de cœur ça arrive à tout le monde. Chacun prend ses mesures. Pour les peines de cœur, on ne peut s'en vouloir qu'à soi-même. Et puis les peines, ça ne se donne pas. Au mieux, ça se partage. Bref c'est très compliqué, pourquoi on ne pourrait pas simplement aimer tout le monde ?

Parce que ça ressemble à des amours capricieuses. Mon caprice aujourd'hui c'est toi, toi tu n'as besoin de rien et c'est ça que j'aime. Tu vis ta vie, tu prends soin quand il faut prendre soin et tu ne dis rien quand tu n'as rien à dire. J'imagine qu'au milieu des autres, toi et moi on s'attire, on ne se parle pas et on est gênés comme des amoureux imbéciles. Quelque part au milieu des autres on prétend que tout est normal, et puis je sens tes yeux, tes yeux sur moi, ta main sur mon front à un moment dans le matin, on riait parce que je ne tenais pas debout. *Hey Witch, Doctor! Wasn't it a perfect time? Yes, it was.* Je vous ai donc bien charmés, soignés. On ne peut pas comprendre les relations humaines, on ne peut pas comprendre les sentiments, comment voulez-vous, il faut les inventer.

J'aime l'enfant terrible. Milen, me pardonneras-tu, dans ta propre lettre ? Je l'aime anxieux. Turbulent. Excessif. Fier, jeune, dedans, partout touché, atteint, heurté. Le chien fou. Extrêmement changeant. Orgueilleux, prétentieux à moitié, timide, attentionné, aimant. Des talents de comédien, d'âme perdue, des terminaisons nerveuses, des envies, et puis des silences gros comme des malaises, des baisers volés, un corps de danseur, des fesses comme on en rêve, des grains de beauté qui font des clins d'œil, des combats contre les monstres, la sensibilité nue. Un homme qui aime les comédies musicales, les hommes et moi. Penser. Ne rien comprendre. Compliquer toujours et finir par une *loop*. Une boucle. Un homme contre le principe de contradiction parce qu'il en est rempli. Et content. Et détruit. Et content.

Toi je t'aime parce que tu es en creux. Tu joues au foot et tu as aussi des secrets. Tu veux la vie sans le poids de la vie. Comme tout le monde tu te caches derrière ton front. J'aime ton corps quand il danse, quand il est juste à côté de moi sur le banc devant la mer, et quand tu dis *Suzanne, come here*, et Brezo qui ajoute *Between us*, et c'est évident qu'on a tous en pensée la fin de la veille, les allers-retours dans la cuisine, les corps qui ont dansé, les jeux de regards auxquels il faut croire, sinon c'est si froid, le monde. J'aime ta désinvolture. Les pierres sont complètement désinvoltées. Elles sont vieilles comme la mort, et pas une requête pour un peu d'attention. Milen, je t'ai vu aujourd'hui, on est passé chez vous, c'était mardi près de la station de bus, qu'est-ce que le temps passe vite. Je me dépêche de finir dans l'élan.

It's good to kiss. Je donnerais la bonne conduite pour ta voix.

CHAPITRE QUATRE.

LE PIRE DE L'HUMAIN.

Une autre version commençait avec un chapitre 1 intitulé SUZANNE ACHETE LE JOURNAL ET FAIT DES PAPILLONS, même si Suzanne regarde plutôt les informations au zapping sur la page de C+, et que c'est donc pire parce qu'elle n'a pas même les feuilles pour faire des pliages en papier, et changer le monde. Bref, le drame, elle dit, Suzanne en pantalon vert et chemisier noir à pois blancs, assise à la terrasse d'un café de Tanger, septembre, l'automne qui arrive, Brezo écoute en salopette bleue de travailleur quel que soit le temps, Le drame de l'humanité, sourit légèrement Brezo, déjà, La tragédie des siècles, je rigole pas Brez, le problème hein, c'est quoi le problème, attend Brezo qui sait que c'est du jeu de la rhétorique désespérée de Suzanne, Suzanne Bonjour, fragile et hargneuse, La malédiction, la catastrophe, l'horreur intouchable, ça me tue, Brez, tu te rends compte ? – Porte ouverte, Brezo laisse une file de secondes profiter du silence, et puis il dit ce qu'il a à dire, Dis-moi, dis-moi ce qu'il y a.

Il y a que c'est parti de trois fois rien, un radis, du gravier, une poignée de cellules, et maintenant c'est du délire dégueulasse et ça me dépasse. Il y a que c'est bouché, on ne peut même pas comprendre tellement c'est n'importe quoi.

On est monstrueux, Brez, sinon ça n'aurait pas été possible. Les yeux brûlants de Suzanne, le Pas seulement des lèvres murmurées, pour balancer, pour seulement balancer, la lumière de la fin du jour, l'absence des signes du drame dans le simplement vent qui souffle, les deux ombres fumant leur cigarette avec l'image obsessionnelle, derrière le front, du tas de poussières devenus très laid, laid, barbelés, immonde, monde, congestionné.

Après ça s'arrête.

Une blague. La différence entre les dictatures et les systèmes démocratiques. Le dictateur dit au peuple Ferme-la, le démocrate lui dit Cause toujours.

Une suite de numéros à pleurer de rire au JT de vingt heures. Mais on ne va pas non plus interdire la télévision à nos enfants. Il faut éduquer. La liberté de choix est la visée d'une bonne éducation. La télévision n'est pas le diable. Les portables non plus, Internet non plus, les médias non plus, la religion non plus, la drogue, le plastique, les écoles de commerce, la politique, les voitures, la mode de la dosette, ce n'est pas diabolique. C'est ce qu'on en fait qui compte.

Et puis quoi, ce qu'il y a à dire, ce qu'il faut dénoncer, les abus et les fausses donnes, la marchandise dans les paniers et le prix du foutu caddie, les emportements, les déportations, les super jeux de pouvoir, la lutte des forces, la pression, la dépression, la répression, la réprimande, les bons points et les mauvais points, tout ça là-dedans ça se juge, ça se juge même de ne pas juger, il faut prendre position, garder position, déposer, travailler, ne pas avoir peur de la peur. Groos soupir. Maintenant, en France, on parle de créer des Zones d'Actions Prioritaires pour l'Air.

Des zones d'actions prioritaires pour l'air. Wouaho.

Il va falloir danser très très fort samedi soir. On va s'accrocher à tous les week-ends qui passent franchement c'est mieux, on va rigoler santé, imaginer des mondes, on peut aussi signer des pétitions, changer de métier, défiler, être déterminé, ne pas flancher, résister, mais quand même aller très très fort bouger ses fesses histoire de créer des zones d'actions prioritaires pour nous. Pour les gens. A quoi ça rime de dire qu'on avait dépassé l'an deux mille et qu'on triait ses déchets selon la couleur des capuchons des poubelles polymères. Ça s'appelle du raccomodage. Encore entendre des hommes de pouvoir et regarder des stars, et se laisser à voir des litanies de procès inachevés, à dire des choses vulgaires,

cela relève d'un sadomasochisme mou. Nous avons fabriqué des ceintures à clous qui se vendent très bien au marché.

Si on jouait au jeu du pire, dit Suzanne.

Oui mais il faut faire des catégories, parce que ce n'est pas pareil un raz de marée et par exemple, un chat qu'on filme en train de brûler ou un enfant qui se fait violer par un pervers récidiviste. Je propose qu'on enlève les catastrophes naturelles, parce que la nature n'a rien fait.

Le pire de l'humain. Les centrales nucléaires. Les bombes atomiques. Oui mais les bombes atomiques, c'est moins pire que de laisser la guerre continuer. C'est plus pire, par exemple, que les divertissements débiles à la télé, qui sont quand même pire que les publicités, parce que les publicités, au fond ils font leur boulot. Ou laisser un coupable en liberté, enfermer un innocent, blasphémer, manger de la viande humaine, critiquer son patron, humilier son employé, baiser la femme de son meilleur ami, vendre de l'héroïne à des gamins de six ans, mentir sur ses intentions, faire de la propagande homophobe, inciter au racisme des races inférieures aux races supérieures qui sont supérieures, se prendre pour dieu, visionner la scène de torture improvisée dans la cave de chez sa grand-mère, être un serial killer, créer des putain de zones pour l'air alors qu'on sourit à la caméra, élever des poussins en batterie parce qu'on ne va pas les trimbaler en limousine, grincer, grincer toute la journée, défoncer sa femme au réveil pour le café qui est encore pas buvable, abandonner ses enfants, utiliser un lave-vaisselle parce que c'est pratique, acheter ses habits chez Zara parce que c'est pas cher, boire, déranger l'ordre public, insulter un agent de la force, faire les poches des touristes, offrir les épaves des vieux engins aux pays sous-développés, empoisonner l'eau avec des rejets massifs, envoyer tout le monde en prison, à l'hosto, en maison de retraite, en enfer, bouler. Les gens qui tuent des gens, les gens qui tuent des gens parce que ces gens tuent des gens, les gens qui ne tuent personne parce qu'ils s'en foutent, le gens qui ne tuent pas par

sagesse et conviction, les gens qui ne font rien par sagesse, par manque d'intérêt, les gens qui parlent des gens qui font, sans rien faire eux-mêmes, les gens qui font mais mal, les gens qui jouent aux cartes en buvant du whisky, les gens qui font tuer des gens, ou non, les gens qui tuent par voies expéditives, les gens qui inventent des systèmes pour tuer mieux, les gens qui tuent malencontreusement des gens, les gens qui laissent tuer des gens alors qu'ils pourraient par exemple ne pas les tuer, ou les laisser mourir, ou les gens qui tuent des gens et des animaux, et ensuite carrément qui se tuent eux-mêmes, le pire c'est les gens qu'on tue et tout le monde s'en fout, ou les gens qui tuent et tout le monde s'en fout, parce que c'est la même.

J'ai besoin d'un haïku.

(Pause. *Fox, the world is crazy. Let's be tender... France wants to create some Priority Action Zones for... Air! Means old vehicles in the garbage can. The world is a hallucination. We, within, inevitably lost, and schizophrenic. Let's be gentle... Let's be lovable... I kiss you!* L'enfant terrible pense que nous nous sommes tendres, gentils, aimables et peut-être aussi perdus et schizophrènes et c'est pourquoi. Il m'embrasse.)

Le monde est fou. C'est les armes ou les ailes. Les faits ou les fées. Il y a trois manières de répondre aux faits, mais il n'y a qu'une seule manière de voler. Etre pour, être contre, ne pas y être vraiment, ou en être autrement. Le premier est plutôt ok, il s'acclimate de sa conscience en rangeant ses affaires, *my house is in order*, il possède un travail et peut-être même quelques actions quelque part, ou simplement un écran plat, un abonnement *Infinite Channels*, et des tas d'avantages dans les boutiques. Le second est énervé, il est membre d'un

syndicat, use d'un vélo, mange des produits organiques, s'intéresse à la politique pour la dénoncer, peut voir des grosses productions au cinéma, ou pas, parce qu'Hollywood est le diable. Le troisième fait son bout de chemin, ironise sur la hausse des marchés, est parfois cynique quand il y est, regrette ses vingt ans, va à la pêche le dimanche, n'en a rien à carrer tous-les-mêmes-toutes-des-salopes, ou pas, il peut aussi aimer les femmes. Le quatrième aime.

Le quatrième vend des glaces pas chères fait maison pour les enfants, joue au clown en gonflant des ballons, rattrape la trapéziste, souffle dans son violon, fait le tour du monde en quatre-vingt baisers, de la poésie ou des croissants, juste le corps sur son cheval ardent. Il peut mettre un chapeau, ou pas, il peut aussi avoir un salaire.

Le monde est un artichaut plastique, et on a mis du plastique sur les artichauts.

Calvino dit que la complexité des choses, Amerigo la voyait tantôt comme une superposition de couches, aussi facilement séparables que les feuilles d'un artichaut, tantôt comme une pâte de significations agglutinées, un mélange poisseux. Alors nous l'avons mis sous plastique. Nous avons mis les tables aussi, et les verres, nous mettons tout relativement au modelage. C'est pourtant une belle matière quand on pense à quel point on peut s'attacher à un bic.

Nous avons donc tendance à vouloir modifier le cœur de Suzanne sous forme de pièces moulées par injection, tubes, films, fibres, tissus, mastics, revêtements, etc., présents dans de nombreux secteurs, même dans les plus avancés de ceux de la technologie. Ça ne date pas d'hier. Au quinzième siècle avant Jésus-Christ (bonjour en passant), les Egyptiens employaient des colles à base de gélatine, caséine ou albumine. Trente siècles plus tard, Christophe Colomb rapporte des plants de caoutchouc de son *travelling*, qui marque le passage à l'âge *mod you*, le toi tout confort. On peut avoir de tout quand on veut où on veut, grâce aux transports planétaires. Bref, le caoutchouc est dérivé du bois (*cao*) qui pleure

(*tchu*). On a mis des bondes aux fontaines, les Danaïdes en congé et de l'air climatisé dans les machines volantes. En 2000, les chercheurs Alan Jay Heeger, Alan Graham MacDiarmid et Hideki Shirakawa reçoivent le prix Nobel de chimie pour la découverte et le développement des polymères conducteurs intrinsèques. Ça fiche un coup.

Quand même il y en a qui bosse.

Cabbageboy dit dans *Mod You* (*cabbage* ça veut dire chou, mais ça désigne aussi l'homme réduit à l'état végétatif, *mod cons*, c'est le tout confort, l'abréviatif de moderne et de ministère de la défense en Grande-Bretagne), donc le garçon végétal dit dans la chanson : *Have you ever think like this, that you are so surrounded with your problems, that you can't see any patterns through the world in which we live? Have you heard anybody says Lady, that the world is a total mess? See the little rabbit? It might be trapped!* La quatrième voie est celle qui tire le lapin du chapeau. On ne peut pas renoncer aux contes de fées, n'est-ce pas, garçon, chante encore chante encore, prépare la mayonnaise pour les feuilles de journal, ce soir on mange des papillons.

Le monde est une femme révolutionnaire dans un moulin à vents. Je suis loin de la chambre Cendrillon, dans la maison du bout du monde. La femme révolutionnaire connaît les secrets des plantes, transforme les moulins en géants, soigne le ventre de l'ennemi qui gronde. Cendrillon regarde la femme révolutionnaire. Chaque fois que nous disons *que* en anglais, nous disons sorcière. Chaque fois que nous disons *fait* en français, nous disons fée. Ça *devrait* changer quelque chose, mais non. Cendrillon trie le bon grain de l'ivraie, on moud chez la femme révolutionnaire, et on envoie tout ça dans tous les coins du monde. Vous voulez un cas fée ? Une bille air ? Oh vous voulez peut-être les dieux ? Voulez-vous du là pain ?

Parfois Brezo pense qu'il faut être malade pour avoir envie de comprendre. Suzanne dit qu'on n'est pas malade, on est juste envieux. Il y en a qui veulent l'omniscience, d'autres les pleins pouvoirs, d'autres que tout le monde les connaisse pour avoir le don trop humain d'ubiquité. Cendrillon dit que c'est bien de vouloir, la Lady dit qu'elle ne sait pas avec un rire perruche, des yeux absents, Anna Karina dans les films de Godard. Vous ne voulez pas des fées, monsieur Godard ?, dit la femme révolutionnaire, ça commence à vous manquer. Suzanne dit qu'elle veut des envies, Brezo dit Ça dépend de quoi, Cendrillon dit qu'elle veut devenir une princesse. Tu es déjà une princesse, répond Brezo. Monsieur Godard se tait, il pense à la mécanique des forces. Cendrillon donne le bon grain, la Lady plonge son doigt dans la confiture, que fait la femme révolutionnaire ?

Elle pâte à modèle des chapeaux hauts de forme. Il est tard, allons nous coucher.

(Une nuit passe).

Ce n'est pas le monde qui est fou, c'est nous qui sommes tapés. J'ai besoin du zapping pour vraiment penser au pire parce que de là où je vis, il n'y a pas de drame – il y a un homme qui lit le journal et qui est là souvent, il a des vieilles chaussures en cuir un peu orange, des pattes blanches devant ses oreilles, il regarde le journal en faisant la moue, sa peau est devenue molle avec le temps, qu'est-ce qu'on peut y faire. Il a des lunettes rectangulaires à bords noirs, tousse un coup. Il y a une femme qui tient son portable à la main, une cigarette dans l'autre, lit aussi le journal posé sur la table, lève les yeux pour jeter un œil à un autre homme qui parle au téléphone, une langue obscure. Je suis protégée des conversations quotidiennes. Il y a le serveur qui passe en chemise à carreaux rouges, il fronce les sourcils à cause du soleil qui, approximativement, rayonne.

La porte s'ouvre et se ferme et toujours il y a des jeunes, les jeunes, hagards, portant bannière vestimentaire, poses comme à la maison, la peau n'est pas encore finie, ils font partie d'un groupe de musique, ils essaient de se voir grandir le moins mal possible. Il y a un dos pourpre en face de moi, avec un bonnet. Les bâches laissent entrer de l'air, dans la cour quatre tables carrées, quatorze chaises, du lierre qui grimpe, une véranda toute en baies, un échafaudage et deux ouvriers qui mesurent un morceau de bois. Avril est en train. On peut avoir les quatre saisons dans une seule journée.

Les détails. La serveuse porte un collant tellement collant qu'on dirait qu'elle a oublié sa jupe. Elle prend l'initiative de mon café avec le sourire. Elle a les cheveux blonds très clairs et très fins, des yeux ouverts, elle fume des Winston rouge. Ils ont gardé l'arbre sur la terrasse en faisant un trou dans le toit, et dans le plancher. Quand il vente, c'est-à-dire tout le temps, ça grince entre le tronc et la surface en plexiglas, mais le tronc n'a pas l'air malheureux. Il est huit heures du soir et il fera jour encore presque une heure. J'ai la table numéro soixante sept avec quelque chose d'écrit en dessous que je ne peux pas recopier parce que mon clavier ne connaît pas les lettres. Je pourrais chercher. Les claviers anglais ne sont pas les mêmes que les claviers français, sur les claviers anglais on peut écrire *typewriter* en utilisant seulement la ligne du haut, le choix est purement commercial pour faciliter les démos publiques. Certaines personnes se teignent les cheveux en roses, d'autres en bleu, l'arbre grince, on ne sait pas pourquoi.

Au début, il n'y avait que des pierres, des plantes et des eaux, des courants de force majeure, de la lave et des espèces, des os, des arêtes, des squelettes, c'était la vie pendant des millions d'années, on pataugeait. Il y a eu des cellules, des combinaisons, et puis des coalitions. Quelqu'un est arrivé et il en voulait plus, et c'est devenu le bordel. Et quelqu'un est venu qui a demandé Pourquoi, et ça a tourné en chaos. *Hopefully we still have some trees and a couple of clouds.*

Longue vie à ceux qui font des couvertures en patchwork. De la belle ouvrage inoffensive.

Si j'ajoute Sauf si ou Oui mais, on est repartis pour un tour. C'est comme ça qu'on est perdus et schizophréniques. Suzanne dit qu'on devrait prendre un autre mot, parce que la schizophrénie est une maladie, ou un symptôme ou un truc pathologique mais qu'en tout cas c'est précis et on ne devrait pas jouer sans égard pour les gens qui l'ont. C'est pareil avec la collaboration et la croix gammée qui en fait représente l'éternité. C'est pareil avec les noms des animaux quand on dit tête de linotte et fier comme un pou et qu'on est vraiment des moutons, ce contre quoi les Islandais opposent qu'on est des vaches, vu que les moutons c'est sacré, vous me voyez venir. C'est la double pensée et la récupération générale. La sagesse chinoise et le péril jaune, Marx et le marxisme, la bonne santé du corps et de l'esprit et Mangez cinq fruits et légumes, engagez-vous chez les loups, faites l'amour pas la guerre, non mais arrêtez d'être autocentrés faites la guerre, l'ascétisme et Cueille le jour. Entendu l'autre jour. Luther King n'aurait jamais pu se permettre d'être non violent s'il n'y avait pas eu Malcolm X, les *Black Panthers* et *Muslims* pour faire le sale boulot. En gros.

Vite un bébé qui flotte avec ses brassards dans la piscine à 38 degrés.

On interdit de fumer dans les bars. On aménage des terrasses chauffées. On installe des murs en plastique, des chauffages électriques Dieu sait les méfaits, c'est assez laid, et des arrêts de travail pour cause de bronchites. On interdira les terrasses chauffées. On interdira de sortir dehors. On couvre le feu, dit la femme révolutionnaire.

Il est dangereux par exemple de se promener en forêt parce qu'il y a des tiques et qu'on peut attraper la maladie. On a mis le sexe des hommes sous plastique, on a mis les yeux sous lentilles, l'eau en bouteilles, le lait en briques, on a mis la forêt dans des *Central Park*, et la mer dans des clubs, des gamins dans des

éprouvettes au point qu'on n'a même plus le droit de croire aux choux et aux roses. On a mis un pied sur la lune et on ne s'est plus senti pisser. En 1968, lauréat de la médaille Fields depuis dix ans, René Thom développe la théorie des catastrophes. Les mathématiques sont pleines de beauté. La dignité humaine relève désormais de la métaphore ; on parle de plis, de fronces, de queues d'aronde, de vagues et de papillons. La colombe symbolise la paix.

Par conséquent l'ampleur de la chute n'est pas appréciable. C'est la cohérence qui est impossible, nous sommes forcés de faire des compromis et de reconnaître que nous participons tous à la débandade mondiale. A moins, peut-être, d'être pauvre, impotent, ou condamné. Le reste ce sont des niveaux. L'amélioration du monde consiste à faire au mieux, écrit Calvino, dans le défi au labyrinthe. Tu m'étonnes. Bartelby dit qu'il préfèrerait ne pas. Cendrillon répond que c'est un lâche. Bartleby dit qu'il préfèrerait ne pas être lâche. Quelles sont les possibilités de choix ?

Fort heureusement, les corps célestes restent purs.

CHAPITRE CINQ.

I FEEL LIKE HAVING AN ANGEL, DIT LE DIABLE.

Après j'ai été malade. Le genre de rhume qui plane avec impossibilité de jouer les super-héros. On était jeudi, j'ai tenu mon nez coulant toute l'après-midi, le soir l'enfant terrible m'a emmenée chez le diable et c'était encore parti pour une toute petite partie, soirée. Il se sentait comme ne pas avoir envie de travailler le lendemain, j'ai demandé si ça se faisait ici d'appeler le matin pour dire qu'on

était malade et qu'on ne viendrait pas au boulot, il a dit oui mais qu'il ne l'a jamais fait, parce qu'après tu te fais virer. Ça m'a rassurée. On a bu du vin, Suzanne racontait son roman en cachette et l'histoire de Butch Cassidy et de l'enfant *Sundance*. La réalité est devenue un film en 1969, Robert Redford était l'enfant, il a donné son nom au ranch dans l'Utah et par la suite au festival de cinéma. *Sundance* a tout d'une aventure. Je croyais avoir une pomme de terre à la place du nez, ce n'était pas très pratique. On a regardé un documentaire sur Miles Davis dans ta chambre, à la fin je me suis presque endormie sur ton lit, mais pas suffisamment, alors quand ça a été fini j'étais réveillée et nous sommes partis, *little fox* et moi, j'avais parlé parlé, ça prenait des airs de simplicité folle.

L'état était chichement critique, bien sûr, c'était seulement un coup de froid. Le jeudi j'avais passé mon temps au café, alternant le dehors et le dedans, une soupe de tomates et du miel au thé, et puis les serveuses qui me faisaient des remises sur tout parce qu'elles m'ont repérée. L'enfant terrible était passé me voir, il voulait causer, il voulait savoir si je l'aimais bien, *Do you like me?*, il semblait affecté par l'amour. Nous avons parlé de nous. J'ai joué mon rôle, la sincérité est un dur métier, on ne sait pas toujours où la trouver, on l'invente selon les circonstances, et ça m'a plu qu'on cause pour se dire qu'on avait bien fait de se rencontrer. Ça avait du sens. Les sentiments sont des jeux dangereux, et puis légers. J'ignore si l'enfant terrible imagine combien je suis inconséquente, il m'aime. Il m'aime dans les parenthèses. Il m'invite en Bulgarie cet été, évidemment je dis Oui. Tout le monde y sera. La Bulgarie s'est transformée en quelque chose de vivant. Je regardais l'enfant terrible, je me rappelais son corps dans le lit blanc, sa façon de donner du plaisir, assoiffé, sans boussole. Quand on est rentré chez lui le jeudi soir, il a découpé un citron, arrosé les tranches de miel, il m'a dit Mange, Mange et dors, ça ira mieux demain. Sue. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour me guérir.

C'est incroyable. L'envie des hommes à prendre soin des autres.

Avant ça, on était allés boire une bière avec Milen au *Kaffibarinn*, il sortait d'un concert de Tchaïkovski, il avait les mélodies dans sa tête. Autour de nous c'était un décor comme dans les films de David Lynch, les murs rouges, un grand miroir aux pourtours dorés, on s'attendait à voir un nain traverser la salle mais il n'y avait que des gens riant très fort pour se sentir exister. Ensuite on est partis. Il avait dit *I'm worried about you, we should have skipped* quelque chose, mais c'était le rhume ou la vie. J'ai dit *But I wanted to have a bier*. On a eu ce que je voulais, puis l'enfant terrible s'est occupé de moi toute la nuit, le matin, le vendredi toute la journée j'ai dormi jusqu'au soir. Il répétait les paroles d'une chanson qui disait Prends un morceau de mon cœur et brise-le. Je hochais la tête pour dire non.

Le vendredi ce n'était plus le nez mais la gorge. Comme quoi les choses changent très vite. On n'a pas idée combien déglutir peut devenir un problème, de même que se tenir debout. L'obsession de vouloir une raison pour tous les événements me fait me demander pourquoi Suzanne est-elle malade ? Le sens des éléments d'un conte. Que se passe-t-il si Suzanne est malade. Suzanne attire l'attention, Suzanne joue les princesses au bord de l'agonie, on se fait du souci pour Suzanne, l'égo de Suzanne est heureux. Le monde peut bien attendre. Ce sont les microbes qui gagnent, ils vous obligent à vous mettre au centre de l'action pour défendre que chacun recherche toujours son intérêt personnel, même quand c'est mal placé. Qu'est-ce que c'est vexant. L'innocence des enfants et la puissance des virus attirent la compassion. On envoie des dons. Pour l'enfant terrible, même les microbes deviennent aimables. Je lui dis Tu devrais les détester, de toute façon ils vont partir bientôt, il ne faut jamais s'attacher. Les centres de nos mondes changent très vite. Je me réveille et je me rendors et je me réveille et tu me demandes de quoi j'ai besoin et tu dis Veux-tu du thé, je veux un thé et du jus d'oranges et je me rendors et quand je me réveille tu es allé acheter du jus d'oranges et du chocolat et les gâteaux que j'aime et tu me

donnes un bol fumant avec de la soupe d'agneau. Comment dire merci pour tout.

Je veux dire comment dire *Thank you sooo much, for everything*. Serais-je capable d'autant de. D'autant d'amour. Tu sues sous les draps et tu ne ressembles à rien, tu es au milieu de nulle part, tout ton corps plein de bactéries et quelqu'un dit *You are beautiful. Gorgeous*. Tu te demandes si diable tu mérites tout ça.

Ou bien c'est d'avoir pensé au pire de l'humain qui rend malade. Ça vous donne des envies de rester sous la couette. Des idées sur On arrête tout. Maintenant tout le monde dort. Chantons une berceuse pour les peuples. Voulez-vous bien mettre le massacre sur pause. Finis l'amertume, les cris, le gros affairément, imaginons l'aube d'un jour où les hommes pourraient rêver à la verticale, se découvrir de tous les fils, rire sans jaune, vraiment voir des lanternes à la place des vessies et un fromage vert pour la lune. Ou bien c'est le froid, parce que c'est inconsidéré de troquer son manteau d'hiver pour une veste en velours, en plein avril. C'est en mai qu'on fait ce qu'il nous plaît.

Vendredi soir on était tous les trois, j'ai demandé s'ils savaient dessiner des étoiles à sept branches. Au bout d'un moment ils savaient. Après ils m'ont demandé si ça me ferait plaisir d'en avoir des à neuf. Ce sont des garçons. Parfois ils doivent être braves, pour l'identité.

Mais c'est le diable qui m'a défiée et j'ai répondu. Milen est allé dans sa chambre, une seconde après il est réapparu avec un puzzle où il est question d'arranger un cube de quatre sur quatre sur quatre à partir de différentes pièces de quatre, cinq ou six cubes. Mon Dieu que c'est terriblement difficile. J'ai passé des heures à faire et défaire et refaire, j'ai recommencé le lendemain et je ne lâcherai pas. Je sais que c'est possible. Il y a quelques deux mille solutions, et si tu en trouves une, tu peux l'envoyer à un site qui t'adresse en retour un certificat

d'excellence. C'est devenu le cheval de bataille de Suzanne. Quand elle veut écouter sans parler, ou quand elle parle mais qu'elle veut s'occuper en plus, ou quand elle veut de la concentration garantie, ou quoi. Si on jouait à un jeu est arrivé, Suzanne s'amuse. J'ai dit Quand même, que c'était faisable en un mois, que ça se ferait ou bien que j'irai au diable. Les deux choix sont ouverts, n'est-ce pas.

Un ami de Milen est passé pendant ce temps. Une fois il a eu une oie domestique, qui avait un nom et qui se reconnaissait, on a beaucoup ri touchant. Il a montré des photos sur son téléphone. Ensuite il est parti.

Bientôt ce sera samedi. Il faut que je sois honnête mais qu'est-ce que ça veut dire. Dans cette situation. L'enfant terrible à gauche, criant d'amour ; le diable à droite, qui n'a rien d'un diable mais quelque chose d'un portier-carpe (muet comme, rire sous); le monde partout, criant, *crying*. Quoi la vérité, l'enfant terrible est-il le prétexte ? Mais cela pourrait-il marcher sans l'enfant terrible, cet amour soudain, et cette communauté. Nous sommes additifs. Ça devrait toujours être comme ça. On serait meilleurs ensemble et nul tout seul. Ça c'est la vérité, et on s'en fout.

Milen, Suzanne et le Professeur sont trois scorpions. Franchement, qui pique qui, c'est même imprononçable. Suzanne aime l'enfant parce que c'est un enfant, l'enfant aime Suzanne mais ce n'est pas sûr que le Professeur aime de la même manière, comme on ne sait pas vraiment comment aimer celui qu'on aime en toutes circonstances, et Milen, Suzanne l'aime en groupe, l'aimerait-elle tout seul. Milen aime Suzanne quand elle est entourée, c'est presque une évidence, l'enfant terrible est inquiet, le Professeur aime ça, Milen et Suzanne savent qu'ils s'aiment, sous couvert. Ça forme un trio étrangement équilibré, envieux de toujours se trouver pour ne pas faire grand-chose, se voir être. Le vendredi après tout toi et moi on est rentré comme si de rien n'était, comme d'habitude. On a pris une douche, on s'est rangés au lit, déglutir était un problème et nous

n'avons pas fait l'amour. Nous n'avons pas fait l'amour depuis que j'ai déménagé d'une place à une autre, un peu plus loin, dans la maison *Mary Poppins*. Cela coïncide avec la tendresse des pierres.

Quelque part à un moment, Mille Haines, tu as dit *I am not the one who is going to change the rules*, et tu me regardais bien droit dans le fond de l'œil. Ah. On parlait boulot, la distance suffisante pour ne pas se sentir touché par ce qu'on refuse, par ce qu'on fait parce qu'il faut, par ce qu'il faut faire sinon mort, par ces devoirs de société de monde de vie, sans sens. En même temps, à part ça, tu n'as pas besoin de les changer parce que tu les fais, tes règles. *Fuck*, Milen, qu'est-ce que tu cherches. Est-ce que tu vas me la jouer à la Boss, Prêt à conquérir le jour, Prêt à séduire la nuit ? Bien sûr que non, bien sûr que je ne suis pas objective, littéralement tu es une pierre, les pierres ne changent pas le monde.

Une chose simple comme suis-moi je te fuis et fuis-moi je te suis. Ça peut vraiment être con une fille. Ce n'est pas ça. La meilleure idée est la communauté, nous avons des rôles à merveille, des intrigues pour tenir en haleine parce que nous voulons vivre ailleurs. Autrement. Dans ton monde, tu as dit, on n'aurait même pas besoin de démocratie et de toute cette *chit*. On aurait juste le droit d'exister.

(Pause).

Il était une fois le samedi qui a sauté le sommeil. Je suis rentrée chez moi en milieu d'après-midi et pris un café avec le couple pharaon. Quelque chose de simple comme bonjour, comment on va, raconter trois conneries parce qu'on sait qu'on s'aime et prendre soin parce qu'on sait que tout est fragile. J'ai lu la lettre de ma sorcière de mère qui parle de la pousse des glycines, de la suite des

événements et des gens qui lui volent ses idées tellement elles sont bonnes. Ma sorcière de mère a l'injustice qui lui colle à la peau, mais la liberté des ailes, la souffrance des ailes et la liberté de ceux qui ne vont pas attendre quoi pour faire ce qui leur plaît. Ensuite je me suis peint les ongles en bleu.

Evidemment j'avais le rhume. Dire les choses dans l'ordre est un exercice qui n'a de sens que si, au fond, l'ordre est choisi. L'ordre des choses n'existe pas, c'est une foutue invention qu'on nous oblige à croire sous prétexte qu'il y a la causalité qui est toujours avant l'effet, mais franchement, quels rapports entre les faits. Tiens si je prenais mon rhume pour ce qui guide et explique et provoque tout ce qui a suivi. C'est pour ça que j'ai choisi bleu, au cas où ça compenserait. De cette manière, à 21h24, je sonnais chez Milen et Stefan. Pour tout vous dire, Stefan était aux toilettes, alors c'est l'autre qui m'a accueillie, surpris parce que j'étais la première et qu'il pensait que le Professeur arriverait avant moi, mais il est arrivé à 21h37. Ça faisait quatre autour de la table pour un dîner d'agneau au lieu du cheval, le King étant trop sensible pour supporter l'idée. *I faint*. Brezo manquait, c'est à cause de son travail, il bosse dans un hôtel toutes les nuits une semaine, plus rien la semaine suivante, *et caetera*. On était la semaine toutes les nuits.

Ça a bientôt été trois. Stefan s'est évaporé à un moment pour fermer ses yeux qui venaient de subir des lasers afin de voir sans substituts. Le King est un nouvel homme. Il se trouve gros maintenant quand il se regarde dans la glace, à vif, mais c'est une question d'habitude. Milen dit qu'après cinq ou six bières il n'y a plus personne à part l'heure de dormir. Bon. Le diable, Suzanne et l'enfant terrible, énième.

On est allé donner un bout de gâteau à Brezo dans son hôtel, il dépassait à peine le comptoir. Content comme un pacha, *my friends*. Le Professeur a ensuite récité un genre de poème en prose islandaise qu'il avait préparé avec les phrases de son examen de prononciation du lendemain. Ça donnait à peu près Evgeni et

Vladimir sont souvent ensemble / Ils sont les meilleurs amis du monde / Vladimir et Evgeni parlent souvent de toutes les bonnes choses qui sont bonnes / La glace, le coca-cola et les bonbons sont des bonnes choses / Parfois Vladimir rêve de ce qui est bon / Evgeni aime beaucoup Vladimir, il est un ami attractivement rusé. Environ c'est le sens. Brezo riait de son rire fort comme un coup de tonnerre. Vladimir est un bon vivant qui ne sait pas qu'il a des monstres, comme tout le monde. Il aime partager des repas avec ses amis, fumer des cigares sur la plage, les films qui sont des œuvres d'art, la spiritualité et la musique électronique. C'était l'heure d'aller danser.

A deux heures le bar était passablement rempli, mais il restait de la place et les tables n'avaient pas encore été déplacées pour les pas de fête, pas de fête, pas de encore en en encore. J'étais si lucide. Milen avait un tee-shirt rouge, rien que pour se faire remarquer je suis sûre. Le Professeur avait l'air maladroit, ce n'est pas vraiment son genre, ça se devine qu'il est là chaque fois parce qu'on est là, mais ça l'empêche pas d'en profiter. Un peu. Les garçons ont pris un whisky, Suzanne avait une bière en bouteille. Je suis sortie fumer une cigarette parce que c'était confus.

L'accès se fait par une petite porte transversale en bois qui donne sur une estrade, semblable à celles des chalets de montagnes, trois marches et un espace sous un escalier (en haut duquel se trouve la porte de derrière des cuisines du restaurant d'à-côté), si jamais vous souhaitez tout savoir. Vraiment il y avait de la place parce que j'étais toute seule sur l'estrade, accoudée à la balustrade, à rouler mon tabac à la perfection. En face de moi il y avait une jeune fille avec un visage fabuleux, sortie d'un magazine tombé dans une flaque de gin tonic. Elle m'a racontée qu'elle venait de rompre avec son copain de cinq ans. Vingt-et-un ans, belle comme un cœur, sans relief comme une première de couv. Classique. La fille perdue avec un visage fabuleux. Des poses de poseuse entre lesquelles on parle, elle se plaint, je contre-pieds, Milen et l'enfant terrible nous rejoignent,

elle mène la roue, roule des yeux, refait l'histoire, dit que l'enfant et moi on est amoureux ça se voit qu'on va faire l'amour tout nus toute la nuit, qu'il a de la chance parce que je suis la plus belle fille du monde et qu'à sa place elle m'embrasserait là tout de suite, ça commence à être plus de gens, elle prend ma cigarette, voudrait fumer un joint, dit qu'elle est triste, dit qu'elle est ivre et américaine, enfin par son père, qu'elle boit et que c'est son problème et dit qu'on a de la chance et qu'on s'aime à la folie et puis le Professeur finit sa cigarette et rentre et Milen est là à côté de moi et on se regarde on la regarde elle qui parle, pose, fume, boit, pose, parle, dit qu'on ne serait pas amoureux tous les deux par hasard, que ça se voit, on rigole, qu'elle en est sûre, qu'on va faire des bébés et vivre ensemble, et Milen il bronche qu'à moitié, on se regarde on la regarde on rigole on nie, on dit non, on dit ah, tu crois, c'est évident elle dit, qu'on s'attire comme des piles, prend ma bouteille, boit, je lui dis qu'elle va être malade et elle dit qu'elle s'en fout, qu'on est beaux tous les deux, et derrière le dos de l'enfant terrible qui est revenu elle montre nous deux et mime qu'on est tout *love* et rentre dans le bar en laissant son verre sur la balustrade de l'estrade en bois qui est maintenant pleine de monde.

A l'intérieur c'est la Moustache aux platines. C'est toujours la Moustache parce que Milen le suit partout à travers la ville, c'est le meilleur. C'est du temps qui passe comme du petit lait. Le troisième whisky, le combienième de verre, le combienième regard des hommes qui vous trouvent à leur goût, le son qui vous chatouille, les affaires dans un coin et les filles qui papillonnent des cils, le combienième type qui tombe et se relève, la file devant les toilettes, les poings qui frappent à la sourde porte, les croisés chaleureux, les phrases volantes, le combienième *I like you* du Professeur dans l'oreille de Suzanne, Suzanne qui sourit, qui danse et qui regarde, la fille aux cheveux noirs coupés au carré qui cherche quelque chose avec l'enfant terrible, les vigiles devant la porte qui s'ouvre pour faire entrer les gens, la serveuse ramassant tout ce qui est vide et abandonné, la seule qui travaille et qui n'a pas de sourire, les têtes qui se

penchent pour se rouler des pelles, les autres qui se penchent tout court, les araignées dans les coins qui ont dû mettre leur casque, les pistes bien senties, les aubes lointaines, les démons au placard. L'ordinateur de la Moustache est un attrape-cauchemar.

Milen tu dances et nous frôlons. L'espace est petit. Pour se dire une chose ou deux on est obligés de se rapprocher tu sais, l'un de l'autre, tu te penches un peu pour que j'atteigne ton oreille et tu passes ta main dans mon dos pendant que je finis ma phrase. On bouge proche. Je te sens derrière moi. Qu'est-ce qui est fait exprès et qui fait quoi. Suzanne pense à ton corps même quand il n'est pas à côté. A un moment on est tous les trois ici dans la musique et il y a cet homme qui veut parler avec moi. Je souris et je réponds, je ne sais pas faire de la peine, comme ça, mais dans le fond je danse, je ne faisais que danser, Messieurs les jurés. Il y a cet homme qui me cause et toi qui viens me chercher. Quelle idée. Tu me plais tu me plais. Samedi soir est imbibé sans fond.

Sauf qu'après ça s'arrête parce qu'il est cinq heures passés, on ferme la parenthèse, on ouvre les lumières, c'est la sortie des bars. Les gens ne sont pas fatigués, quelque part on est obligés d'assister impuissants à la fin du bal. On pourrait presque avoir la sensation que rien n'a encore commencé. Alors on va retrouver Brezo à son hôtel et qu'est-ce qu'on a bien rigolé, on s'est installés dans les fauteuils à l'entrée, on a raconté, l'enfant terrible était plutôt éteint mais pas nous, je ne sais plus trop ce qui s'est passé, ça passait. On a fumé une cigarette et discuté avec une dame, le Professeur a pratiqué son islandais, je grattais mon rhume, Brezo avait de la compagnie et Milen semblait en forme. Il est six heures jusqu'à huit. De nombreuses minutes nous avons fait la conversation avec un type en costume cravate qui rentrait vers sa chambre mais s'est senti à l'aise avec nous. Il venait des îles Féroé, ce qui est pire que l'Islande dans le genre de la taille du point. Ça a tourné en débat entre lui et moi parce qu'il disait qu'il avait une fille et qu'il lui apprenait à traverser la route sur les

passages piétons parce que c'était comme ça qu'il fallait que ce soit. Bon. C'était un type sympa, j'ai pris du temps pour lui dire que si on ne comprend pas pourquoi, les règles sont absurdes et il ne s'agit pas d'accepter quelque chose sous prétexte que ça existe, et qu'un enfant n'est pas une machine, personne n'est une machine, il faut l'ordre des raisons, qui est humain, pas celui de la nature parce qu'on n'est pas des animaux. Rien n'est acquis. On n'est pas que des animaux, faudrait voir à pas oublier. Bref, avec ma voix qui partait de plus en plus dans tous les sens, je voulais lui dire, je voulais dire que traverser sur les passages cloutés c'est peut-être indispensable pour se croire de ce monde, mais c'est mécanique et c'est pas comme ça qu'on va le changer, le monde en question. Faire mieux. Pourquoi suivre la règle ? Pourquoi la règle ? Pourquoi est-ce qu'on n'apprendrait pas aux enfants à inventer autre chose que ce qui est déjà, au lieu de toujours nous imiter les uns les autres du mieux qu'on peut pour le pire, et du pire qu'on est capable pour le meilleur, et pourquoi est-ce qu'on accepte qu'il y ait comme ça des voitures partout qui vous empêchent de vous mouvoir comme il vous sied, et puis est-ce que c'est la même règle que tous on suit si on ne la suit pas pour les mêmes raisons, ou si on lui change son sens pour que ça nous aille parce que par exemple quand on traverse sur les passages cloutés en faisant attention de sauter d'une bande à l'autre pour ne pas tomber dans la lave ou les crocodiles, ce ne sont pas les passages qu'on emprunte, mais le monde qu'on bouleverse, et mais pour quoi est-ce qu'on argumente, d'abord, on aligne les exclamations parce que là on était tous bien heureux. Les uns d'être des autres, les autres d'être avec les uns. L'homme des îles Féroé était en face de moi, Milen et le Professeur faisaient l'autre diagonale du carré, le premier écoutait en regardant tantôt l'homme, tantôt la femme, tantôt le sol et ses pieds, le second paraissait attendre, mais entendre, et Brezo faisait son boulot. Il faut des responsables, n'est-ce pas. Enfin quoi, le jour se levait, on servait les premiers petits déjeuners dans la salle derrière nous, ça sentait si bon.

Les montagnes dessinaient l'arrière-plan par-delà les vitres de la porte glissante à l'entrée. Les montagnes étaient belles, la mer devant aussi, les cris des oiseaux au soleil du dimanche. Cela reste simple. Suzanne marche au milieu des bulgares dans la baie des fumées. Elle est nez, gorge et jambes fourbues. Dans la tête du Professeur. Et dans celle du diable. Le diable disant de Suzanne que c'est elle le diable, qu'elle a comme gagné le débat, Suzanne sourit. Elle dit Deux diables valent mieux qu'un, au cas où. Non, elle dit Toujours le diable gagne, parce qu'il est deux, et c'est lui qui finit sa phrase – and *God is only one*.

Il faut que j'aille plus vite encore parce que oui j'ai un train à prendre, qui n'en a pas. Quand on écrit, on fait des pauses qui passent à la trappe une fois que c'est tout fini, personne ne sait qu'à tel endroit l'auteur était coincé, fluidité impossible, doutes énormes quant à la totale, ennui mortel d'avoir à raconter ce qu'on connaît déjà parce que l'histoire est développée avant les mots. Bref, on a retrouvé la cuisine jaune, ouvert une bouteille de vin et remis la musique en route. C'était la suite qui n'avait plus de début. Brezo est arrivé pas dix minutes après et Stefan s'est levé tout frais dans la demi-heure. Youh. Revoilà le Popcorn Club au complet, acte II scène 1.

On a dit Alors le King, des pancakes ! Il a dit *Let me drink a bier*. Point d'arrêt possible. On faisait une soirée le dimanche matin.

La scène première concerne la préparation des crêpes et la rémoulade du club, en quelque sorte. Brezo fait sa *playlist*, Milen change de tee-shirt, le Professeur se réveille, le King est à la poêle et Suzanne se mouche tous les quarts d'heure. La deuxième scène est politique. La veille c'était le référendum sur les islandais vont-ils rembourser la dette à cause de la crise. Stefan a voté Oui, Milen et Brezo n'ont pas voté. C'est Non qui a gagné. Tout le monde reconnaît la question épineuse. Dans ces conditions, ce sont les caractères qui comptent dans les décisions. La provocation désespérée du diable, l'espèce de distance de Brezo, la conscience quasi-victimaire de la Crème. De toute façon c'est la tempête

politique, partout. On est au début du XXI^e siècle et on a perdu le sens des institutions. Personne ne sait, la tendance est à l'abandon, on ne donne plus nos voix parce qu'on n'a plus de voix et c'est sans écho, le chœur est mort, on préfère encore ne rien dire même dans le pire des cas. Nous sommes devenus inutiles dans le grand système financier. Le référendum ressemble à une mascarade. Voter empire le foutu monde pourri.

Entendu le lendemain. *The leaders of the people are just the leaders of themselves*. Entendu le surlendemain, conversation avec un homme sage à qui je demande Mais alors quoi, qu'est-ce qu'il reste à faire : la révolution, me répond-il, sans nécessairement passer les acteurs à la guillotine. Ça n'empêche pas de voter entre temps, de croire à la démocratie, de croire même au capitalisme, de croire aux hommes. C'est pourtant l'univers qu'il faut réformer. Suzanne, dans cette scène, voudrait vraiment pouvoir croire à quelque chose, elle regrette le chœur. Les opinions sont toujours faibles, on a besoin de certitudes et tout ce qu'on a, c'est la fatigue de la pensée double, du Si j'avais su, j'm'aurais pas mise comme ça, j'aurais dit Non dès le début, ou bien non, j'aurais dit Oui, non, j'aurais dit Non, enfin quoi, qu'est-ce qu'on veut, au début.

La scène trois est le monologue parfait du Professeur contre le Ministère de l'Éducation de la République de Bulgarie. Une tirade, une envolée, une épopée vocalo-gestuelle, terrible, l'enfant remonté comme un coucou, enchaînant sa colère des travailleurs incapables, des programmes qui ne fonctionnent pas, des absurdités de renvois de non-services en non-services, *fuck off*, c'est tout, je ne les aime pas, je n'aime pas ces gens, leurs gueules, leurs noms, les courriers écrits en lettres majuscules rouges, je ne veux pas leur parler, pas leur répondre, je ne comprends même pas comment ils peuvent exister, en être arrivés là, penser qu'ils sont indispensables, qu'ils font du bon boulot, *fuck – off*. C'était quelque chose. A la fin on a applaudi, le Professeur a soufflé, il a dit Servez-moi un verre, maintenant, et on a trinqué à l'authenticité de la performance, à la

saveur des pancakes doux comme un museau de cheval, délicieux avec du bleu et de la confiture de mûres, et au plaisir d'être ensemble.

Pendant ce temps, en Bulgarie, les fonctionnaires du Ministère de l'Education signent des contrats pour envoyer des étudiants à l'autre bout du monde. C'est sûr.

Alors que démarre la quatrième scène, Suzanne s'est remise à trifouiller le jeu du cube. Suzanne perd sa voix mais trouve sa place. Après les pains au chocolat que Brezo lui a rapporté de son hôtel, *for your breakfast, miss*, Milen prépare un thé chaud au gingembre, citron, miel et autres trucs de sorciers. Suzanne s'acharne au jeu du cube parce qu'elle aime ça. Brezo dit *You deserve admiration*. Suzanne sourit en douce, *What for?!* Brezo dit En général, et le diable dit *Yes*. Bon. Il y a des conversations sur l'érotisme sans savoir ce que c'est, sur les réunions littéraires de Stefan qui pourrait quand même inviter les filles du groupe à l'appart, ou bien sa collègue, nom féminin Alexandra, qui a l'air de plaire au diable et que Stefan n'invite jamais alors qu'ils vont bosser dans le même immeuble, et des conversations sur un loft à New-York, Brooklyn, pour le Popcorn Club. Toujours, parfois, je te surprends à me regarder. Bonjour. Nous faisons le monde.

Maintenant c'est déjà l'après-midi, dehors il fait moche comme un pou. On est bien. Brezo dit *I feel good, I couldn't be better*, le Professeur dit *I feel ok, yes. I feel like having an angel*, dit le diable. Stefan demande ce que ça veut dire. Je ne sais pas, c'est venu comme ça dans ma tête. Vous ne voulez pas, vous, parler à votre ange quand ça vous prend ? Suzanne demande si ce n'est pas ce que nous faisons tout le temps. Parfois, il dit.

La scène finale, c'est le jeu des prénoms. Ça consiste à trouver un nom à chacun en faisant varier les pays. Brezo est le meilleur, dès qu'il vous dit comment vous vous appelleriez, c'est comme s'il vous redonnait à vous-même, aucun problème.

Alors il a commencé avec les prénoms français. Stefan est devenu Sébastien, il habite à Strasbourg. Evgeni est Guillaume, de Montpellier. Brezo est Cyrille, au départ on pensait qu'il venait de Dijon, mais en fait il a une petite chambre à Paris, dans le quartier de l'opéra Garnier. Milen est Gaspard, avec son gilet à zip sur le port de Marseille. Ou bien c'était Gustave, mais ça change le décor. Il y a eu les prénoms turcs, espagnols et anglais, après il fallait partir. Pour Brezo, Eddy. Milen est Robert, avec l'accent, comme Georges pour Stefan, sinon ça fait français. Brezo voulait que Stefan soit Jean-Pierre, mais le King a refusé. Le Professeur est James et Suzanne est Fiona, c'était évident. Le prénom espagnol de Suzanne est Minerva. Ils n'ont pas conscience. Enfin qu'est-ce qu'on voit quand on regarde l'autre avec son nouveau nom collé dans l'esprit. On voit des histoires, des hallucinations, des mondes parallèles, on se refait des identités, on donne aussi des pensées réservées. Encore encore on voyageait, on se découvrait en s'inventant, on avait désarmé le sommeil pour pouvoir rêver debout, n'est-ce pas.

PS : Il n'y a pas de morale, l'épisode est brut. Il n'y a jamais de morale dans la vie et aucune leçon à tirer de nos expériences. Ce sont des conneries. Les messages, ce sont nous qui les inventons, d'où voulez-vous les extraire, ça n'est même pas une suite écrite en langage mathématique. L'ordre du temps est muet. L'ordre des conséquences est conventions, ou bien voulu. L'ordre du chaos. Même les mots, jolis signes bien dressés pour servir, sont vides. La seule chose à laquelle s'accrocher est le plaisir de jouer avec les cailloux. Tout est mou. C'est sans démonstration, réversible et délétère. Les échos nous renvoient à notre propre présence dans la représentation. Il y a de l'humain comme il y a de l'eau. Quel joyeux bordel angoissant.

PS bis : Il y a une morale partout où il y a quelqu'un. Nous suivons des raisons qui nous poussent comme des plantes à accepter un certain sens du vent. Le contester nous rend maîtres de notre propre univers de lois. Mais ce sont encore

des jugements. Il y a toujours la morale aux aguets. Seulement lorsque nous dormons nous pouvons échapper aux choix. Ne pas choisir est choisir, on devient fou à force de devoir trouver une place, ou un palace. Le Popcorn Club est-il dans l'erreur ?

PS ter : Logiquement, après ce qui est écrit, qu'est-ce qui suit. Les hourras. Les énervures. Le silence.

CHAPITRE SIX.

C'EST UNE STRUCTURE QUI GOUTTE COMME DES BRIS DE VERRE EN FUSION.

Dans les temps de la Renaissance, Léonard de Vinci utilisait l'écriture spéculaire pour prendre ses notes au cas où. Les mots de Léonard sont lisibles dans un miroir. Comment comprendre cela ? Et comment comprendre qu'aujourd'hui, il y a des gens qui se teignent les cheveux en rose. Nous cherchons à refléter une image. Les métaphores, par exemple, nous demandent honnêtement de prendre conscience du langage, de la distance entre les mots et nous, de la distance entre les choses, le nom des choses, et le nom que nous décidons de donner aux choses. Nos yeux ont gouverné le monde depuis le début. Nous voyons le monde à l'envers, et tout ce que nous faisons ensuite est de trouver le bon sens des choses. Dans le bon sens. Parfois nous empruntons des chemins compliqués, parfois nous dansons en sentant le sol et le ciel, et nous savons que nous sommes en vie et cela suffit.

Les mots de Léonard sont lisibles dans un miroir. Prête-moi ta plume. Léonard a peint la Joconde. Avec un élément, nous avons déjà une image. Je dis Vinci, et cela suffit.

Ce n'est pas vrai que nous sentons une idée. Nous sentons ce que contient l'idée, qui est le sac dans lequel nous avons rangé nos expériences, des connaissances, des devinettes. L'idée de liberté est un sac rempli de particules. Nous le remplissons au fur et à mesure de l'alentour qui nous imbibe. Eponge remplie de la même eau que le monde, à quelques impuretés près. C'est pour ça que nous avons l'histoire, qui cherche d'où cela vient. D'où cela vient-il, par exemple, que Léonard n'a pas inventé la teinture rose. Après on dit que les teintures existaient déjà, et cela explique pourquoi nous continuons seulement maintenant à nous teindre, les choix sont peut-être plus variés. Avons-nous augmenté nos possibilités avec le temps ? Est-ce cela que nous appelons le progrès ?

Le progrès est aussi un autre sac qui reflète l'alentour. Le progrès technique. Le progrès scientifique. Une hausse des prix en forte progression. La Bourse. L'enfant sur son bulletin de classe. L'enfant quand il commence à marcher et à parler, mais surtout, les constructions métalliques. La révolution industrielle des trente glorieuses sans récession. Le vocabulaire est-il spéculaire ? Avec le progrès, cela ne suffit jamais.

Les éléments de départ il n'y en a pas. Ce que nous vivons est encore comme toujours, en mouvement enchevêtré, la situation est donc complexe, mais pas visqueuse. C'est une structure qui goutte comme des bris de verre en fusion. Nous pouvons avoir des bords, des formes agitées dans des sens opposés. Par exemple, le bord de la mer, les limites d'un voyage en Islande, les cellules que je perds tous les jours et les ongles qui poussent, vous savez. C'est découpable, avec des détails au niveau du coup de ciseaux. Un son. La forme d'un son, franchement. Les équations logiques sont très belles dans le genre Comptons. Les partitions de musique, au moins, disent qu'elles dépendent d'un interprète.

S'il vous plaît, soyons d'accord avec ça ; il y a des éléments, et des mains qui les manipulent, le long en large des instruments, les courbes du corps du saxophoniste et les dos penchés des pique et piocheurs, le rythme, des accents dans la surface glacée.

Pouh dit la femme révolutionnaire. Oui mais il y a cette histoire de portes et de fenêtres. Nous sommes fascinés par les espaces, avec des ouvertures et des choses pour les pouvoir fermer. Nous ne vivons pas à ciel ouvert. Nous habitons. Ce sont des pièces à prendre en compte, comme par exemple nous plaçons des choses dans des pièces dans des maisons dans des espaces urbains dans des champs dans des continents. Ensuite nous regardons le paysage. On entre avec une clé, ou sans. Les maisons hantées sont des histoires de portes et de fenêtres, le nombre de mémoriaux à l'entrée des villes. Début et fin du tomber de rideau. Nous sommes dans le trouble des transitions, on se demande si cela est continu ou discret. Un espace discret est discontinu, un espace continu annihile les passages. La possibilité d'un point est extrêmement limitée. Quels sont les rapports entre les aires. Mais par exemple, un rectangle ça n'existe pas dans la nature parce que nous sommes en 3D, on croit pourtant que si à cause de nos yeux qui ont fait l'histoire. Au moins, un parallépipède avec le bruit et l'odeur. Et quelqu'un pour le sentir, ou y penser.

Pendant ce temps, Cendrillon épluche les légumes, Suzanne va être en retard, on peut dire avec certitude que quelque part il pleut. Quelque part il pleut est une proposition universelle comme une loi, pouvant s'appliquer nécessairement à un élément particulier, à quelques choix près. Hier quelqu'un a parlé, est aussi une loi éternelle – ou bien y aurait-il eu à un moment, personne ? Juste en passant, Adam n'a pas été créé tout seul, et rien de ce monde sans eau. On peut rapidement retomber sur des systèmes élémentaires, le problème c'est le nombre de départ. Seulement la matière, ou bien la matière et quelque chose. Quelque chose qu'il y aurait en plus parce que nous sommes des animaux un peu

différents, nous faisons des choses. Ah qu'est-ce que nous en faisons, dans le temps qui est là, nous créons, nous y allons et continuons à le faire, le temps. La surprise de lire ce qui s'est passé, de pouvoir un peu savoir, imaginer comment c'était et comment ce serait, essayer d'interpréter au mieux, ça veut dire au plus près des éléments. Mais dans les éléments, on trouve des personnes, est-ce que c'est un élément distinct ?

Nous sommes des éponges et le monde est un artichaut. Une structure enchevêtrée qui goutte et toutes ces éclaboussures que nous recevons. Pouh dit la femme révolutionnaire. Les écrans sont anti-réels. On pourrait classer les constructions que nous faisons en fonction de leur degré d'éloignement par rapport aux choses, leur tendance à anti-réaliser. La tracodie est un outil qui est censé servir à gonfler les écrans, mais c'est difficile avec les mots parce qu'ils sont plats.

C'est ça ou demeurer dans le silence.

Nous ne dirons jamais les choses. Nous nous disons avec les choses, d'une manière plus ou moins impliquée. Ce n'est pas juste d'oublier Dit-il. Le professeur Willard von Orman Quine a cherché à nous faire avouer nos engagements envers les choses, quand nous parlons, ce qui important, quoiqu'il faille aussi confesser nos engagements dans les choses. La responsabilité est une question de bords. Dans quelles limites ?

Ô mon dieu, dans les limites du possible. Suzanne aime les limites du beau et du bon, pas du vrai ou du monde. Par exemple, un enfant qui renifle, ce n'est pas joli, mais comme il est mignon. Un crime contre l'humanité, ce n'est ni joli ni mignon. C'est même plutôt ennuyeux.

Hier peut-être j'ai pensé quelque chose d'horrible. J'ai pensé Qu'est-ce qui est le pire entre manger de la chair humaine et sucer la queue d'un vieux. Je n'aime

pas ce que j'ai pensé. A quoi de quoi c'est pensable, parfois notre monde est insatisfaisant. Est-ce que Sade est joli et mignon ? Est-ce que Léonard est mignon, est-ce que ce n'est pas trop sucré. Quand est-ce qu'on est bon, c'est aussi une fonction, et dire tu le sens, c'est une question de *feeling*. Ah, le *feeling*. Soit on fait des erreurs, soit, juste, on fait.

C'est ça ou demeurer sans rien faire.

Nous ne ferons jamais bien les choses. Nous nous faisons avec le monde et cela change la donne. De manière plus ou moins juste, mais est-ce que le vent est juste, est-ce qu'on peut faire neutre ?

Prendre un café, revendre des objets volés, cultiver le champ de son voisin en même temps que le sien, cultiver le champ de son voisin en négligeant le sien et oublier de dire qu'on a cassé la fenêtre du haut, produire un faux, organiser un génocide, profiter des pauvres et bouffer au resto avec le sourire, foirer, foirer franchement et, sous prétexte de relativisme, soupiner. *Guiltiness*. Hier quand j'ai posé la question de savoir ce qui était pire entre manger de la chair humaine et faire l'amour avec une vieille personne, c'était confondant. D'abord le Professeur m'avait demandé de dire quelque chose d'offensant, ou en colère, et comme j'hésite à le faire, j'ai dit Hier j'ai peut-être pensé quelque chose d'horrible. Ensuite Brezo a dit Ce n'est pas offensant, c'est juste *unpleasant*. Oups. Et puis ils s'y sont mis. Ils ont pesé le pour et le contre en disant qu'il n'y avait rien de contre à faire l'amour avec un vieux, et en même temps, si on te sert un superbe plat de viande humaine sans te le dire, une fois que tu l'as mangé, qu'est-ce que tu fais. On précise, il faut que ce soit volontaire et conscient, genre tu dois choisir entre l'un ou l'autre. Brezo a dit Pour moi, c'est sur le même niveau d'absurde et de complexe, en mettant les deux mains sur une même horizontale devant lui. Suzanne a demandé Alors tu ferais quoi si tu avais à choisir ? *I'd turn a coin*.

Dans le jeu du pire, il n'y a plus qu'à s'en remettre à la fortune. Entre tuer dix personnes et tuer une personne importante, ou l'amour de sa vie, ou le sauveur de l'humanité, il faut lancer une pièce. C'est déjà trop tard.

Et dans le jeu du meilleur, entre une sonate de Schubert et *Busdriver*, entre une robe mi-longue avec des motifs floraux et un habit en matières végétales, un voyage à dos de cheval ou un voyage en carrosse, ou en Jaguar, ou en avion à réaction, entre toi et toi, on peut vouloir les deux. C'est égal sur le niveau du bon, après ça dépend pour qui. Ne pas en être est impossible.

Le hall de la station de bus de Reykjavik, *Hlemmur*, haut de la rue de tous les plaisirs, est compréhensible, géométrique, désuet, entamé, parcouru, représentatif. Ah bon. Qu'est-ce qui est compréhensible, où géométrique, désuet comment et quoi entamé, quoi parcouru, en quoi représentatif, et faire tout ce chemin, encore, change la donne. Un point fixe ça ne foutu existe pas.

La surprise des changements fait qu'il n'y a pas que des histoires tristes. Le sèche-cheveux est une belle invention, l'envie d'avoir pu en offrir aux occasions. La chaleur de l'air sur le crâne et les cheveux qui volent. Les bains bouillonnants, comme le bassin de la chute d'eau – chaque fois la question de ce qui est vraiment nouveau, inédit, innovant – unique. Une naissance peut-être que cela n'arrive jamais puisque tout continue et que, dans le fond, on est TOUS TOUJOURS ENSEMBLE depuis TOUJOURS vu que rien ne se perd ni ne se crée.

Cette pensée, c'est énorme. Que puissé-je sans avoir été ?

Ou alors ce ne sont que des débuts. Il n'y a pas parfois des débuts et parfois non parce que ce serait totalement arbitraire (une naissance est un début, une sortie par le vide-ordure n'est pas un début, bon). Chaque fois on commence tout. La forme d'une montagne est infiniment différente. De là hier, il y avait soirée du Popcorn Club et nous en avons mangé. Un popcorn est unique. Jamais il n'y en

aura deux pareils, jamais celui-ci n'a été, et puis je l'ai mangé. Nous sommes des popcorns.

Cela donne : nous sommes des popcorns spongieux dans une structure à gouttes. Godard est heureux, la femme révolutionnaire dit Pouh et Cendrillon n'a pas écouté. Elle rêve. A quoi cela sert-il de savoir ? Romain écrit Elle sentait à ses côtés la présence de toutes les marquises perruquées qui avaient riposté si triomphalement à la question : pourquoi la vie ? quel est son sens ? par une moue de plaisir. Léonard n'est pas vexé. Le lien entre la connaissance et la sagesse, les livres poussiéreux et les prés, l'herbe et le foin. Les épis des champs de blé, pas les lauriers, pas les épines, pas les machines. Le lien entre la connaissance et le progrès. Le lien entre la pensée et la joie.

Cendrillon lit un ouvrage de chimie moléculaire avant d'aller laver le sol, regarder les étoiles, s'habiller pour le bal. La belle Hélène voudrait aller danser mais sa mère l'oblige à pleurer dans sa chambre. Hélène est triste, arrive son frère qui lui dit Vas-y habille-toi avec ta robe blanche et ta ceinture dorée et je vais t'emmener te noyer. Voilà le sort des enfants obstinés (bis). C'est surtout que la belle Hélène est sous les lois, et que pour se libérer il faut penser. Non je ne veux pas mettre cette robe, je préférerais des jeans, et ça ne va pas continuer à être interdit à jamais. Cendrillon n'avait pas de parents, pas de carte de sécurité sociale, pas de retraite d'avenir et pas de connexion internet. Où est la ligne entre ce que nous devons penser et ce à quoi nous décidons de penser ?

C'est l'aventure. Suzanne pense, écrit et marche. Suzanne veut aller danser parce qu'elle doit aller danser parce que pour sauver le monde comment faire. Suzanne veut penser et écrire et lire parce qu'elle doit parce que pour trouver du sens où. *You're so basic, you almost don't exist*. Il faut un peu se remplir, quoi, ne pas être tout à fait mou. Changer son coca-cola de main, cela ne suffit pas.

CHAPITRE SEPT.

ILS SOURIENT ET S'ENTRE-DESHABILLENT, COUPEZ.

Le plaisir de penser à toi est presque incongru. Je crois que ce serait bien d'avoir comme qui dirait toujours un faible pour tout le monde parce que ça rendrait enviables tous les effleurements. Ceux de Milen ont en ce moment mes préférences.

Comment t'appeler, moitié d'agneau. Quoi. Un loup triste pleurant au clair de lune, mais ton côté Je fais ce que je veux, je vis ma vie, ton côté un peu marquise emperruquée, une semi-énigme. Une fausse assurance. Tes jambes quand tu marches, jetées en avant, le buste droit, tes échappées derrière ton front. Je ne sais pas. Un visage de machine et en même temps de Picasso. Hier dormant sur le fauteuil d'angle, c'était beau. Tu n'étais plus en train de revendiquer en filigrane, de montrer ton droit de tout contester, de ne tenir à rien. *I want bitches*. Etrangement quelque chose de toi que tu fais semblant d'être, auquel je ne crois pas. Faut-il croire aux feintes ? Quelque chose que tu attends et qui ne pourrait pas te satisfaire quand bien même tu l'aurais. Tu es en suspens. *You feel like having an angel*. D'où tu tiens ça, monsieur le je-ne-sais-quoi dans le secteur de la finance, capable de dire Mais cela dépend de la place dans le marché. Capable de me dire *Don't forget to smile*. Parfois tu prends la poudre d'escampette.

Je te vois liftier dans un hôtel à New-York au début des années trente. Alors tu ne changeras pas les règles. *This is so untrue*. Qu'est-ce que tu cherches à faire croire ? Tendance au syndrome du vilain petit canard, sentiment de fausse supériorité, toujours à revenir sur cette histoire d'arrogance. Une armure de chevalier dans laquelle Nikolov tu flottes.

Et puis tu dis que non, tu ne lis pas de livres, les livres tu les écris dans ta tête, c'est plus écologique. Tu médites deux fois par jour, avant et après le boulot, et tu m'incites à manger de la crème glacée qui est reconnue pour son pouvoir curatif. Tu joues le diable avec la fourche, tu fais des faux documents avec ton fax, tu refuses les rois – *in my world. In your world, the discoball has a motor, and there is a sound system* dans la cave, qu'on puisse s'y retirer en paix. Tu es mélangé.

Quelque fois je me dis que tu m'as jeté un sort pour expliquer comment j'ai pu passer si vite à autre chose. J'ai beau me dire que je construis, nous sommes nos tendances. L'enfant terrible crie d'amour et moi je pense à toi qui es – un bris de rire, un caprice, un funambule.

Hier tu disais que tu pourrais facilement faire à manger, le ménage et promener le chien pendant que quelqu'un gagnerait vos vies, et j'imaginai cela, être exempte des tâches quotidiennes, écrire tout la journée, peut-être donner quelques cours et mettre les pieds sous ta table à la fin de journée. Ou bien pendant un moment tu travaillerais encore, juste pour me permettre de finir un papier et de devenir célèbre et alors on inverserait les rôles, sur le point du milieu de nulle part, même tu garderais les enfants et moi j'irais à droite et à gauche, pour dormir ensuite dans tes bras. La communauté du bon a de quoi plaire.

Avec ton crâne rasé et tes deux cornes prêtes à sortir, tes mâchoires dessinées, tes yeux tristes qui font la balance quand tu ris comme un homme fou. Tes mains je m'en souviens, ta main dans ma main l'autre jour, c'était une solution. Protestataire. Ton auréole silencieuse. Tu n'es pas le diable, tu es un joker.

Les éternuements du joker perturbent l'ordre des êtres. Pas besoin de crier parce que deux doigts suffisent, comme dans les peintures de la Renaissance. Ça ne te va pas, le soleil. Vagabond dans l'absurde cycle des nuits, aspirant des

transes banales, du vingt-quatre vingt-quatre à nonchalance pour enchanter ton intérieur. Il y a des milliards de personnes et c'est toi dans ma tête, est-ce que c'est ridicule. Avec ça qu'est-ce que tu me dis du monde. Tu es la troisième voie revisitée, celle qui jongle littéralement entre la deuxième et la quatrième ; tu feins d'être indifférent mais affecté – entre Rien de tout ça, et Tout autrement. Dans le rebond des possibilités.

Ou quoi. C'est sans doute vain et seulement mon attirance pour toi, sans sens.

Dans la soirée hier tu as parlé des deux coussins qu'on mettait sous tes fesses pour que tu puisses être au bord de la table, tellement tu étais petit. Comment étaient les coussins ? Ronds, doux, avec une grosse fleur sur le dessus et des couleurs plutôt pâles, ça augurait. A nouveau tu y étais. Je pense que tu es le dernier petit canard. Tu aimes ta mère parce qu'elle t'empêche d'aller te noyer au bal, tu as comme le sentiment de la décevoir à cause de ce que tu es devenu. Tu crois que tu es damné, condamné, et hier tu disais Y aurait-il une place pour nous au Paradis ou faut-il tuer quelqu'un.

Etonnamment les images du bien et du mal sont encore très présentes dans nos modes de pensée. Je pense que tu penses que tu es un ange déchu.

Milen tu me plais. Qu'est-ce qui est le plus fort entre l'effort de penser et l'effort d'aimer ? Est-ce que tu sais que tu me plais ? Les intrigues entre les personnages de la tracodie sont mêlées. Le Professeur est celui qui a des cornes, Milen est Pierrot, Suzanne est un caméléon. Le déguisement de Suzanne commence à s'élimer, mais qui s'en aperçoit ? Brezo est un valet, un peu comme Sganarelle ou le serviteur d'Amphitryon dans la pièce de Kleist. Qui voit tous les croisés de regards, ceux qu'il faut forcément transformer pour passer à l'écran, avec des écrasés en gros plan et passage rapide tic tac tac. On a plutôt appris à se méfier des déguisements, mais parfois prendre les gens au pied de la lettre, c'est aidant. Prendre les déguisements avec.

Dans *Qui êtes-vous Polly Maggoo ?*, un personnage dit qu'il ne faut rien expliquer, sinon infailliblement on se trompe. Milen agit comme un ange déchu, est une invention, ou peut-être une interprétation fidèle et adéquate. Tout est une affaire de balance, c'est mieux d'avoir un costume et un environnement qui convient. Je ne sais pas ce qu'on pourrait s'apporter. Je ne sais pas comment tu le penses, quand Stefan dit que je pourrais prendre sa chambre, vu qu'il part deux semaines demain, au lieu de rentrer en taxi ou à pieds à six heures du matin. Le King est un homme sage. Toi tu dis oui, *definitely*. Je demande *Who cooks? I can cook*, avec ton air détaché de celui qui s'est déjà posé la question. *Who is as(s)king?*

Je voudrais sauter danser crier, vous remuer, vous perturber. Je voudrais charmer. *Declare love not war*. Ça c'est une phrase importante.

La fantaisie d'hier soir vient de quand tu dormais à côté de moi, dans le fauteuil d'angle. Ce que t'étais beau, dit Suzanne. Tu as le visage d'un guerrier dans un tableau néoclassique, un de la garde rapprochée de la Liberté guidant le peuple. Tu as beaucoup dormi, je t'ai réveillé parce que peut-être on voulait sortir, puis tu t'es rendormi, non, pas du sommeil des justes. Celui des damnés. Il y avait Brezo, le Professeur, et Suzanne, et peu à peu ça s'éteignait. J'ai fermé les yeux, j'ai pris du temps dans ma fantaisie. Brezo a dit à l'enfant terrible Regarde comme ils sont symétriques. C'est une photo qu'on pourrait mettre dans une exhibition.

Et plus ça s'éteignait, d'abord Stefan est rentré parce qu'il avait son avion le lendemain et c'était la dernière fois de la vie du Popcorn Club, de l'univers, et Milen a arrêté de parler et mis sa tête pour le repos et l'enfant terrible restait là avec les lèvres entrouvertes, Suzanne se relaxait, Brezo était plutôt en forme, c'était le seul qui était sur une chaise. Et plus ça s'éteignait et plus je me disais Je me suis trompée. On ne croit pas aux week-ends. On croit à l'alcool. On était au crépuscule du siècle, la jeunesse était plus attractive que les vieilles personnes et

on voulait boire. Faire la fête. Le *big fun*. Si on a toujours voulu, sans doute. On croit à l'alcool en sachant en même temps, quelque part, que c'est mal, que ce ne sont pas les carnivals ou les mariages dans les campagnes qui durent dix jours, que ce ne sont pas de bonnes parties de jambes en l'air, mais que parfois ça s'éteint. Suzanne pense au joker ; il dit Rentrons, allons nous coucher. Ils saluent et ils sortent, ils marchent silencieux dans les rues désertes, il a son bras sur sa hanche, elle veut déjà sentir la couette. A l'appartement ils entrent dans la chambre, il allume l'ordinateur et se tourne et l'embrasse et dit *Please, make yourself comfortable*. Suzanne remplit un verre d'eau, il glisse le matelas un peu plus à gauche, ils dansent un peu et tombent sur le lit, fondu au noir. Ils saluent et ils sortent et ils sont un peu gauches, il pousse la porte de l'appartement et ils s'embrassent, ouf. Il dit *Now you're here*. Elle peut dire *I've always been*, ou alors *Aren't you?* Ils sourient et s'entre-déshabillent, coupez. On croit à l'alcool mais il faut du divertissement.

Aldous Huxley a relevé les trois démons de notre siècle. L'idolâtrie nationaliste, le mensonge organisé et la *non-stop distraction*. Quelles sont les fées de notre époque ? La vraie distraction infinie pourrait être une fée, ou être de croire aux fées. Entre le ciel et le sol nous papillonons, nous explosons, nous gesticulons. On ne peut pas s'échapper, mais on veut s'échapper mais on ne peut pas, mais est-ce qu'on veut vraiment s'échapper-ce que tu peux t'échapper ? Une bonne fée, s'il vous plaît. Une moitié d'agneau sous un casque de fer. La vérité, les vies cosmopolites et le travail sérieux, ce n'est rien à côté de ce qui est *Wicked, Cruel, Nasty & Bad*.

A l'appartement, tu dirais Tu peux dormir dans la chambre de Stefan, Merci. Il y a un plan avec les portes qui se ferment, et puis quelques minutes, on n'entend plus rien. Un plan dans sa chambre, un plan dans la chambre de Suzanne, dehors, balcon, retour sur la cuisine grise, porte qui s'ouvre, robinet, porte qui s'ouvre, rires étouffés, tentatives d'approche, et puis chacun dans sa chambre. Voilà le

sort des enfants obstinés. Une question c'est *How to do right?* Une autre *How to do write*. Le temps qu'on passe à se demander est au moins du temps à ne pas faire n'importe quoi, après on décide comment faire pour vivre dans ce qu'on pourrait écrire. Suzanne ira au bal danser, le Professeur est rentré à la maison, le bal est au rire du joker.

CHAPITRE HUIT.

TOUT TOMBE.

Les gens qui croient aux week-ends cherchent à atteindre la non-stop distraction, c'est-à-dire la semaine à sept samedis. Pourquoi cela s'arrêterait-il, ils demandent avec un sourire, on n'a qu'une seule vie, profitons-en. C'est un peu le rêve de la cellule morte pour la dimension monde. L'illusion s'effondre tous les lundis matins, et on tient parce qu'on attend de se perdre à la fin. Voici les doutes.

Tu vas en Islande et tu rencontres la Bulgarie. Quel dommage de n'avoir pas visité le pays, de s'enfermer dans des boîtes pour écouter de la musique maison, quel dommage d'oublier ce pour quoi tu es venue, de passer à côté de l'occasion de s'améliorer. Ah. Tu as joué avec l'amour, c'est presque devenu un problème, tu écoutes Mozart et tu n'as rien à en dire. Les temps ont changé. Mozart sur de la *house music*. Tu regardes les phrases que tu écris, et alors quoi. Hier tu me demandes ce que moi, je veux bien en faire, de ma vie. Je réponds Ecrire. Ah. C'est criant de désespoir. Tout autour, il y a ces gens qui font quelque chose de leur vie, des gâteaux, des transports, des œuvres d'art, des colonnes de chiffres

et des courses. Ceux qui cherchent et ceux qui trouvent, ceux qui veulent se marier et avoir des enfants, ceux qui ne veulent rien mais un toit, ceux qui s'engagent dans des associations, lèvent le poing et simplement parcourent la quatrième dimension, qui est le temps, impavides.

A trop se fréquenter. C'est le moment de faire des choix. Trop se fréquenter manque de conviction, on finit par se voir parce que ça a commencé et on oublie de se regarder. Suzanne pleure. C'est raté. Le lendemain ça retombe, et on est obligé de se faire croire un tas de trucs pour pouvoir continuer. On ne fait pas un roman, on en fait cent, parce qu'il faut chaque fois de nouveau s'aider à vivre. J'ai vingt-cinq ans, je m'appelle Suzanne et mon cœur est en morceaux. Si c'était juste pour patienter, c'est nul. Maintenant qu'est-ce qu'on peut faire, l'enfant terrible part d'ici trois jours, il faut jouer avec la quatrième jusqu'à épuisement. Tous ces moments inutiles, tous ces mots comme des pierres, lourdes et denses, tout qui tombe. *One shot-plane*. Je ne crois pas que nous aimions tomber, nous sommes terrorisés. Nous luttons contre la gravité à coups de ressorts. Sauter. J'aurais pu écrire sur le miroir dans ton entrée, au rouge à lèvres, *Swing, don't complain*, mais tu m'as dit que c'était déjà ce que tu faisais, pas besoin.

Tout tombe. Tout ce qu'on fait a des retombées.

La fiction est une tentative d'échapper à la pesanteur. Non non pas du tout, je ne suis pas là, je suis ailleurs. On peut vouloir inviter des gens dans son monde sur le mode Viens dans mon rêve. La plupart du temps, nous avons nos propres êtres invisibles et c'est personnel. La science ne peut pas démontrer l'existence des fées parce que la science est sous le poids des choses. La masse et la vitesse de la lumière, comment voulez-vous capturer les fées, elles sont autre part. Tenez, par exemple, on a découvert que les cellules gliales occupent une place déterminante dans le développement de l'intelligence. Mais vous comprenez, l'intelligence de quoi. Les fées pourraient être des produits gliaux. Ah.

Tout seul dans l'absence terrible de sens. Vite une fiction, un bonbon, des sorcières. S'enfoncer dans le noir pour être sûr de ne rien pouvoir comprendre. Ne compter que sur des êtres imperceptibles capables de ranger le hasard. Se sentir désarmé devant – tout. Ignorant, innocent, immonde. Vouloir s'échapper. *Daddy*, est-ce qu'on fait n'importe quoi en *free lance*, quand est-ce qu'on sait ? Marcher sur des œufs et dénombrer la casse. Les morceaux qu'il faudra bien encore utiliser parce que tout ce qu'on fait s'imprime. Comment dit-on ? Le mal de vivre. La joie de vivre. Il ne se passe jamais deux fois la même chose, et pourtant on n'a que ce qu'on a vécu pour nous téléguider. Ça, les infos mises en partage, et nos rêves. C'est qu'on est bien peu de choses, *Mister*.

Je m'appelle Fernand, j'ai soixante ans et je regarde ma vie. Ce que j'étais jeune. On peut ne pas se déplacer sur les trois premières lignes, mais on ne peut pas ne pas vieillir. On peut faire toujours les mêmes choses pour éviter de se disperser, rester tranquille dans sa chambre, et toujours voir les murs s'écailler. Qu'est-ce que ça doit être, se souvenir d'il y a quarante ans. Et quand il n'y a personne pour se souvenir avec vous (c'est ça qui rend les ruptures douloureuses). L'isolement empêche les souvenirs collectifs, et plus on fréquente, plus on accumule de preuves qu'on n'est pas fou. La vie est un rêve parce qu'on n'arrive pas à retenir les transitions, ça fait fragmenté, bouillie. Impression d'ensemble.

Everything is fine. Keep shopping.

Je ne sais pas ce qu'on fait mais nos têtes sont arrachées. On dirait des conserves ouvertes dans lesquelles on trouve trois ou quatre grains qui se battent en duel pour avoir le dernier mot. L'un réclame à manger, l'autre veut du *big fun*, un autre a quand même parfois les sourcils froncés mais le dernier répète en boucle *Don't worry, be happy*. On est lucide et grave, ou triste et léger. Et on est putain tout seul avec nos délires. Le travail, c'est l'occupation passive de l'esprit.

Il y a aussi les retombées de l'univers que nous créons un à un, ce que nous subissons, activons, ingérons. On se met à deux pour partager les torts et bien s'occuper. Maintenant qu'on peut être partout, on se demande où il faut être. Et bien va où tu veux, là où il y a de la place, là où c'est le mieux pour toi. Ah merci. Mieux vaut être seul que mal accompagné. Mieux vaut être accompagné que seul, ou pas. Le contractualisme marital, la folie des amants, la grandeur d'âme des femmes sages. On ne sait plus si le décor est un prétexte, une occasion ou une porte fermée à clé sur une pièce aux cavités réduites.

Les paroles des caractères sont représentées par des bulles aux contours clairs. Les pensées des caractères sont représentées par des nuages. Nous volons lorsque nous pensons. Les mots sont des fissures dans le brouillard. On fixe des idées avec des phrases sentimentales. Suzanne, parfois, en a marre d'elle-même. Suzanne première en bulles. Pop. C'est sans doute possible d'aimer à en perdre la raison. De vivre dans cette énorme affabulation galopante qui est l'amour.

Ah qu'est-ce qu'on se débat. On ne veut pas tomber d'un coup, au moins que la chute soit jolie, les paliers. Il y a deux jours, ça s'éteignait, hier c'était du raccommodage de fin de parcours, personne n'y peut grand-chose. La musique était moyenne. L'enfant terrible n'allait pas bien, Suzanne ne sait pas si elle n'aide pas parce qu'elle ne peut pas, ou ne veut pas. Suzanne est dans sa chambre et elle écoute Schubert en boucle. Parfois elle voudrait venir de Suède, avoir un mari américain, un bébé et un sac de produits, être aimée pour ce qu'elle est, ne pas avoir peur de l'écorce du popcorn qui peut rester entre les dents.

Les caméléons sont verts, mais ils changent de couleur très souvent. Les caméléons, quoique changeants, sont verts. Alors quoi, est-ce que l'imposteur est ce qu'il fait semblant d'être, est l'ensemble de ses performances, ou bien un clown triste, comme les autres.

CHAPITRE NEUF.

ET SI ON A MIS DU PLASTIQUE DESSUS, RIEN N'EMPÊCHE DE L'ENLEVER.

Le chapitre doux comme un cœur. Il était une fois une petite île perdue dans la mer froide. Oh Suzanne, elle t'emmène dans sa maison près de la rivière. Tu peux entendre le flux des bateaux. Tu peux passer la nuit à côté d'elle. Tu sais qu'elle est un peu folle mais c'est pour ça que tu veux être là. Et elle te nourrit avec du thé et des oranges, tout cela qui vient de Chine, et juste ce que tu souhaites lui dire, que tu n'as pas d'amour à lui donner. Et elle t'entraîne sur sa longueur d'onde, et laisse la rivière répondre que tu as toujours été son amour, que tu veux voyager avec elle et que tu veux voyager aveugle, et tu sais qu'elle te fera confiance parce que tu as touché son corps parfait avec ton esprit. Et Jésus était un marin quand il a marché sur les eaux. Il a passé un long moment à regarder du haut de sa solitaire tour de bois, et quand il a su avec certitude que seuls les noyés pouvaient le voir, il a dit Tous les hommes seront donc des marins jusqu'à ce que la mer les délivre. Mais il était lui-même en morceaux, bien avant que le ciel ne s'ouvre, abandonné, presque humain. Il a coulé comme une pierre dans le fond de ta sagesse, et tu veux voyager avec lui et tu veux voyager aveugle, et tu penses peut-être que tu lui feras confiance parce qu'il a touché ton corps parfait avec son esprit. Maintenant Suzanne prend ta main et te mène à la rivière. Elle porte des habits de l'armée du salut, et le soleil coule comme du miel sur notre Lady du port, et elle te montre où regarder parmi les ordures et les fleurs. Il y a des héros dans les algues, des enfants dans le matin, ils se penchent au-dehors pour l'amour, et se pencheront comme ça toujours pendant que Suzanne tient le miroir, et tu veux voyager avec elle, et tu veux voyager aveugle, et tu sais que tu peux lui faire confiance parce qu'elle a touché ton corps parfait avec son esprit. Suzanne, Léonard, 1967.

Et si nous faisons des nuages chaque fois que nous pensons, *keep thinking*. Tu voles.

Le King est en Bulgarie quelques temps, Milen joue au football à cinq minutes de Suzanne, Brezo est dans son hôtel, Evgeni est rentré chez lui. Il n'y a plus d'enfant terrible. Hier c'était les adieux, et qu'est-ce que ça peut être sentimental. Franchement quoi, plus jamais. Les lieux s'amuse à créer des intrigues et nous obligent à foutu changer nos habitudes, mine de rien, on ne vit jamais la même chose. J'ai dormi dans la chambre avec l'enfant terrible, et puis il est parti. Arrivons-nous jamais quelque part ? On ne savait pas comment s'aimer, on y croyait et on n'y croyait pas, on était suspects. On a de l'amour à donner, mais on hésite à qui. Suzanne décide que c'est tout le monde comme ça on évite de choisir. On évite de justifier son choix, pourquoi me questionner de vivre des histoires avec tout un chacun, entrez dans la danse. C'est l'heureuse légèreté des *talk show*.

Et si on a mis du plastique dessus, rien n'empêche de l'enlever. Je sors un monde tout droit de mon chapeau. La femme révolutionnaire dit que d'abord on peut faire semblant d'être, puis on fait, même semblant, et on est. *Enjoy your new real world. As real as you might be doing it*. Nous rebondissons sur des semblances. Alors quoi, est-ce que Milen est le Diable ou bien l'homme des finances et de la *house music*, ou bien le microcosme de l'entière condition, un type le genre de Suzanne, l'ami de l'ami enfin *et cætera*. Il y a des tas de morts qui sont encore bien vivants, même si évidemment ils sont morts. Ce à quoi nous pensons fait beaucoup le monde, lequel fait beaucoup pour nous y faire penser, mais on peut prendre des vacances et penser autrement. Ce que c'est bon.

Dans mon monde, les choses doivent avoir du sens. Je ne sais pas si elles en ont, ni comment, ou si c'est le chaos en substance. Je ne sais pas si les choses parlent d'elles-mêmes, ou si c'est nous qui les faisons parler, quand on dit par exemple que cet endroit s'appelle une ville. Je ne connais donc pas le sens des choses.

Nous n'allons pas quelque part, je pense. Suzanne va à la rivière, la femme à la révolution, Hélène au bal. Nous faisons et parfois nous pensons à ce que nous faisons, c'est pour ça qu'on dit que les actions et les gestes sont plus *parlants* que le langage. Entre nous, sans doute tout est muet, même s'il y a des intonations. Ensuite nous passons avec nos gros sabots ou nos chaussures dorées. Le miroir reflète le monde derrière nous, toujours. Ce que c'est bon de regarder les autres. Quand nous n'aimons pas ce que nous voyons, nous adoptons un système de survie qui est de regarder ailleurs, les poètes regardent en eux, les gourmands regardent leurs avoirs, les impatientes regardent les sondages en voulant voir l'Histoire, les idéalistes regardent le ciel et les jardiniers regardent le temps qu'il fait, les magiciens regardent ce qu'ils veulent voir. Mais qu'est-ce qu'il arrive.

On ne sait pas ce qu'il arrive. On ne connaît pas le sens, à part la gravité. Le sens de la réalité regarde vers le bas, ce sont les prisonniers des pieds, dit Romain. Ils ont le chambranle bien solide. Enfin quoi, ce n'est pas vrai que Monsieur Dupont fait la vaisselle, Monsieur Dupont aussi, fait des nuages. Est-ce que les soldats de la rébellion font des nuages, c'est débile. Ils font la guerre, ah la guerre. Franchement on regarde là où ça fait mal, tout le temps.

On ne peut pas compter les peines et les plaisirs parce que quel est le genre de goût de l'homme civilisé. Ce sur quoi on peut compter, c'est la décence.

Je n'ai pas dit que je veux laisser faire, ou qu'il faut laisser faire, ou qu'on verra, j'ai dit Nous devrions laisser faire. Laissez les faire, ils finiront par jouer tout seul. Tout seul ce n'est pas drôle tous les jours. C'est la solution Allons tous nous installer à la campagne, bien chacun avec son bout de terre, cultiver, avoir peu de besoins et le ciel et le sol. Non merci, je ne veux plus rien, tout va bien. Est-ce qu'il faut se battre pour que ça arrive. Mais qui a dit que quelque chose devait arriver. Par quoi nous commencerions, si on voulait. D'abord, rendre décent ce qui ne l'est pas. Les espaces d'habitation, le niveau de la conversation, les

sentiments. C'est indécent de faire une blague de cul. C'est vulgaire. Sade n'est pas joli ni mignon, mais il n'est pas vulgaire. Par exemple, c'est vulgaire un homme en Mercedes à la sortie d'une église le dimanche midi. Ce n'est pas indécent de vouloir sucer la queue d'un vieux. C'est indécent la condescendance. Nous inventons des histoires qui dessinent les contours de nos semblances. A quoi tu joues, là.

Le défi de Fitzgerald. Transformer l'indécence en statue. Celui d'Homère, wouaho chanter la guerre. L'insoutenable indécence de l'art. Quel sens de la tragédie. La démonstration de nobles sentiments, où sont-ils. Aujourd'hui, grâce à de nombreux contributeurs, nous avons produit la possibilité d'imaginer – Magellan naviguant sur internet – le Vaudou en sons et en lumières – le chœur grec devant des immolations publiques – nous deux sur la lune – 20% de la planète possédant 80% des richesses (non mais n'importe quoi) – des choses qui disparaissent alors qu'elles ont toujours existé, des trucs qui restent alors que c'est mauvais – des paradis fiscaux.

Ça recommence. Vite un champ entier de choux en liberté. Dans mon monde, il y aurait ça, des légumes. Je trouve ça même mieux que les fleurs. Je vous ai apportée des bonbons, un morceau de mouton, une mine. C'est cadeau. Comme c'est troublant ce que le monde apporte, parfois, on peut revenir à des essentiels. Jacques Brel en costume cravate chantant une valse à mille temps, ou bien une vidéo sur les camps de Guantanamo. Des putain de députés heureux d'avoir sorti un livre de recettes, ou une mamie qui promène son chien. Monsieur Dupont parfois, simplement, fait la vaisselle. Tout va bien. Aller voir un film sur les trafics d'armes, même *underground*, ou tricoter dans la pièce d'à côté. Dans la mode, j'aime le génie, après ça dépend de la production, enfin, parfois juste ce n'est pas drôle. *Big fun brother*. Le mieux c'est Prières. Ne pas déranger. Je te prie d'entrer.

Enfin quand est-ce qu'on prendra soin de nous ?

La Bulgarie est dans un tel état parce qu'elle a fait disparaître ses penseurs. Une construction abstraite c'est un moulin à vents, ce sont des hommes assis sur des chaises. La meunière dit Continuons à moudre. Mais par exemple je trouve ça un peu surfait d'étudier la courbe de croissance. Ou par exemple Coca-Cola symbolise la civilisation. La nouvelle technologie symbolise l'époque. Picasso peignant Guernica, ou une superproduction hollywoodienne sur le massacre des tutsis. Le génie, Messieurs Dames, le génie cela sauve des vies, au cas où on voudrait. La première scène des *Harmonies Werckmeister* par Bela Tarr. La Hongrie ce n'est quand même pas si loin. Les mouvements des acteurs dans le bar symbolisent la civilisation. Une bonne paire de lunettes symbolise l'époque. Shakespeare symbolise l'homme. Ou Wittgenstein. Un troubadour. Un château en Ecosse à travers les fenêtres on entend des grenouilles. Je ne sais pas ce qu'est le plus de confort. La femme qui danse en rouge sous les projecteurs dans *Les ailes du désir*. L'origine du monde. Les pleureuses. Grace Jones. Un tour de cerf-volant sur les hauteurs de Hurlevent.

Disons que c'est absurde de troquer la croyance aux fées contre la vraie existence des vampires. Je ne m'y connais pas en mécanismes et superstructures alors c'est impossible de rentrer dans les débats économiques, mais on voit bien que ça saigne. Débloquer des fonds pour que ça s'arrête alors qu'on pourrait le penser avant. La baguette impuissante magique des bonnes fées. Voilà maintenant. Nous sommes dans le siècle des têtes qui bougent comme celles des chiens à l'arrière des voitures.

Mais il y a des stratagèmes. Par exemple, un magasin de réponses. Ou un magasin de questions, en même temps, parce que parfois on n'a pas l'air de s'en poser beaucoup. Des bonnes. Que voulez-vous faire ensuite ? Plonger dans l'inconnu pour trouver du nouveau. La femme révolutionnaire signe un pacte avec les araignées, attraper les nuisibles. Tomber en amour. Etre sur une île

depuis déjà dix ans juste à cause d'une nuit qui a bien tourné. Prendre le lit-
bateau, semer des lucioles, nourrir la licorne. Allez Léon, avec un peu de chance.

ALORS

Nancy, 9 juin – 9 juillet 2011

Chapitre 1. Mon vrai discours. Tout autour c'est la grande mascarade des hommes, alors, mais pas du tout en phase.

Chapitre 2. Le rapport au corps. Le sol, jusqu'ici, s'est juste fait passer pour un gâteau.

Chapitre 3. Nos amours passagères. Se faire résumer est terrible, mais se résumer soi-même est pervers.

Chapitre 4. Le ciel nuageux. Tu regardes cet homme et tu n'as rien à opposer.

Chapitre 5. Un plus un. Je t'appelle demain.

Chapitre 6. Le sourire du joker. Ce n'est pas parce que le monde a commencé sérieux qu'il ne doit pas finir comme une énorme blague.

Chapitre 7. Tactique-libellule. Apprécions-nous.

CHAPITRE UN.

MON VRAI DISCOURS. TOUT AUTOUR C'EST LA GRANDE MASCARADES DES HOMMES, ALORS, PAS DU TOUT EN PHASE.

Si les discours sont en fait le produit de nos activités, et si nos activités c'est ce que nous faisons, une chose à la fois, alors il n'y a qu'à regarder la vie des gens, on devrait comprendre. Oui mais voilà, on ne peut pas regarder les gens tout le temps, il y a des portes, et accessoirement des choses à faire. Mais enfin. On devrait faire cela. Prendre du temps pour regarder la vie des gens, pas la juger déjà parce qu'on la regarde dans un contexte qui la prend pour une illustration. Pour dire qu'on a raison, ou qu'on est pareil, qu'on peut être rassuré ou pour dire que quand même, chez nous, c'est mieux, ou pour faire des analyses de terrain ou remplir des tableaux ou étaler des prévisions ou étaler des visions, tout court. On devrait faire des putain de haïkus avec la vie des gens. Dis-moi donc quelle est ta vie un peu, c'est assez drôle, les gens. Heureusement qu'il y en a, on a l'air d'aimer en parler.

A la télévision ils ont compris que pour être au plus près de pouvoir générer une réaction, il fallait tabler sur les gens. L'auditoire doit s'identifier. Faites intervenir monsieur Durand. Les moyennes ont la vie dure parce qu'en même temps ce n'est pas faux, mais ce n'est pas vrai non plus. Quel intérêt avons-nous, quelle motivation pour faire intervenir des groupes, des types et des classes. Si nous regardons une vie, tout est beaucoup trop grand.

Un vrai discours complètement intéressant et pertinent ce n'est pas possible, parce que nous agissons comme si nous n'avions rien à nous reprocher, et c'est pire quand quelqu'un commence à dire quelque chose en cherchant à se faire pardonner ses futures erreurs, ou imprécisions, voyez-vous. Ben vas-y, dis-le.

C'est comme Je n'ai pas suffisamment de temps ici pour développer toute la complexité de la pensée. *So what ?*

Hier je parlais avec quelqu'un qui était censé savoir des choses, et toujours je me disais Mais quelle idée de parler autant, qu'est-ce que tu cherches à me dire au fond. Pourquoi avons-nous besoin de tant de mots, à part parce que nous souhaitons vraiment être compris, mais alors que plus on dit, plus on donne des éléments de débats. Les journalistes qui suivent l'actualité ont peut-être moins ce problème, parce que tout passe. On change de discours en fonction du sujet, ce qui en soi n'est pas un problème. Le problème, quand même, c'est de dire qu'ils font du décryptage. *Of what ?*

Qu'est-ce qui nous fait peur dans la création ? C'est un point qui est partout et qu'on tente de réduire, ou de rendre grandiloquent. Alors que simplement, parfois, nous créons. Quand nous disons que tel homme politique est soutenu par tel autre, il y a une part de vérité, et une part de recherche de sens, et une part de projection de nos schémas d'interprétation des histoires avec lesquelles nous faisons passer l'histoire. Il faudrait un point de vue historique sur nos propres actions. Ça ferait gagner du temps sur le travail de ceux qui, après, après, après, disent qu'ils y ont compris quelque chose.

Parce qu'on croit qu'on peut facilement distinguer soi-même entre la sincérité, l'hypocrisie, l'affabulation quand on les exprime. Ce n'est pas vrai. Je pense qu'on peut se tromper sur la nature de nos propres expressions, dire quelque chose en pensant que c'est sincère, mais qui n'est en réalité pas plus sincère qu'une leçon qu'on a bien apprise. Non, je te jure, tout va bien. Ou, je suis déprimé depuis que ma femme m'a quitté. Ou Je suis fatiguée, mes nerfs sont à bouts, c'est tuant. Qu'est-ce qu'on en sait franchement. Et pourquoi on le dit comme ça, et on n'a rien qu'entendu des formules de malaise. On peut savoir que quelque chose ne va pas, et ne pas savoir ce que c'est, et comme on vit en société, on a retenu des schémas de malheurs. Historiquement les tragédies

évoluent. Quant à dire, je sais que je suis hypocrite, ou pire, il est hypocrite, ou quant à dire j'invente, ou quoi que ce soit, souvent, parfois (peut-être pas toujours), nous utilisons seulement les mots que nous connaissons et c'est affligeant, cette tendance que nous avons de jouer des rôles sans porter un regard extérieur à la situation. Que sera la signification de nos actions dans mille ans.

Et pourtant regarder la vie des gens et voir des choses qui y sont, mais qu'il faut aborder prudemment parce qu'elles sont criantes, quoique cachées. Les actions ne sont pas moins trompeuses, ou révélatrices que le reste. Sur quoi faut-il s'accrocher alors, pour lire correctement de quoi il est question.

L'hypothèse de départ est que nous avons des monstres. Des trucs que nous ne pouvons pas accepter, que nous fuyons, qui nous motivent sans qu'on les ait particulièrement à cœur. On sait que toutes les attitudes sont liées à notre survie. Mais quel genre de survie. En déstabilisant la situation, certains monstres se révèlent. En transformant la situation de telle sorte que la réponse ne peut plus être celle qui est attendue. Celle qui est appropriée. Poser un poisson rouge en haut d'un palmier, sortir le boucher de sa boucherie, mettre le sauvage sur la table. En sachant par ailleurs que soi-même, faisant cela, on utilise encore des conventions de fonctionnement. Stratégies.

Lorsqu'un scientifique veut observer la substance chimique d'une larme, il en isole une goutte, la mélange à un produit pur à souhait, la place entre deux lamelles et sous le microscope. Ce qui en sort est une larme vue à travers une lunette, avec un homme qui, derrière, tente de briser le mystère des apparences. Pourquoi cherchons-nous à briser le mystère des apparences. Nous avons tous des motifs. Il faut pourtant bien observer cette larme pour comprendre ce qu'elle est, cette larme qui se trouve être l'objet de notre foutue envie de découvrir.

Lorsqu'une personne est là devant qui vit, qui fait ce qu'elle a à faire, elle est évidemment déterminée. Elle est déterminée jusqu'à tant qu'elle prenne conscience de tout ça, et alors elle peut commencer à choisir d'être ce qu'elle veut être, dans un panel non représentatif, pas infini. Je ne peux pas choisir d'être née ailleurs que là où je suis née, ni d'effacer mes souvenirs, qui forment le panel. Mais enfin il vaut mieux toujours dire ce qui se passe, si jamais on en prend conscience. Il faut s'observer ensemble. Il n'y a pas de milieu d'analyse neutre, et ça m'énerve cette histoire de divan. Pourquoi est-ce qu'on devrait se situer entre deux plaques pour enfin chercher la parole la plus juste pour soi, et créer les effets que nous voulons créer. Quelle idée de mettre l'art dans les musées et les gens tristes dans des bureaux ou des laboratoires. De dire que c'est à l'école qu'on apprend, donc le reste du temps, on fait autre chose, mais pas cela. Il n'y a rien à apprendre. Après on a l'air surpris quand on entend l'école de la rue ou J'ai appris sur le tas. Il ne faut pas séparer les activités.

Quand même les choses vont toujours mieux quand on fait ce qu'on a envie de faire. Je ne suis pas sûre que les gens aient une soif de pouvoir, et qu'ils défoncent les autres parce qu'ils ont envie de les défoncer parce qu'ils veulent être les maîtres du monde. Très honnêtement, ils n'ont pas l'air d'être heureux. Je veux dire, si jamais tu les prends sur un autre plan, tu les laisses un peu se vider, être *vraiment* qui ils sont, et là tu vois ce qui est tendu. Un gros raciste, même dans l'intimité, tu sens que quelque chose coince. Un type qui veut faire la révolution avec des éclairs dans les yeux et une dent contre le monde, une femme qui porte des talons blancs à lacets, dans une robe léopard et dessous, ses jambes vieilles, les marques – comme, de la soumission, des yeux humides. Tout autour c'est la grande mascarade des hommes, alors, mais pas du tout en phase. Quelqu'un qui parle de charge administrative, de tune, de rideau de douche comme si c'était un problème, de mariage comme si c'était une corvée, des bagnoles à côté incapables de suivre les lignes, quelqu'un qui parle et la dureté, les doigts croisés un peu blancs par la pression, des gens qui doivent

bossier pour pouvoir, juste, vivre, forcément on peut douter, être sûrs qu'il faudrait y revoir. Qu'est-ce que nous ne sommes pas sages.

Arrêtons de parler de sincérité. Juste soyons. C'est terrible parce que tout est un grand jeu, mais c'est tout à fait sérieux, ce qui s'y passe. On ne peut pas abandonner, et comment venir en aide de quoi. D'où vient cette hypothèse que nous avons des monstres. Qu'est-ce que cela explique. Quand quelque chose nous plaît, c'est parce que nous nous projetons en rapport avec cette chose (un objet, une situation, une représentation), et nous en ressentons de la joie. Un bon souvenir est un souvenir qu'on peut raconter avec plaisir, qu'on se rappelle avec plaisir. Inversement, un mauvais souvenir est quelque chose qu'on ne voudrait pas revivre. La plupart du temps, nous valorisons toujours les mêmes genres de souvenirs, et nous cherchons à oublier les mêmes. Sauf que, parfois, on ne comprend pas comment tel souvenir peut être plaisant.

CHAPITRE DEUX.

LE RAPPORT AU CORPS. LE SOL, JUSQU'ICI, S'EST JUSTE FAIT PASSER POUR UN GÂTEAU.

Le nombre de choses qui sont absurdes et qu'on voudrait autrement par jour, cela remplit le sentiment d'absurdité, et cet absurde-là qui consiste à continuer à faire des choses qui ne fonctionnent pas. A continuer à refaire, et quand on améliore, on empire. Franchement, entre les banquettes en bois des trains et les offres promotionnelles des possesseurs de nos réseaux ferroviaires nationaux qui se privatisent, et entre un timbre, et un intérieur décoré dans les couleurs de la compagnie, avec des vignettes et des tarifs qui changent tout le temps. Disons

qu'on ne peut pas être sûrs qu'on va vers le mieux, et il faut vraiment se poser des questions sur la diversité des produits. Des produits de nos créations. Qu'avons-nous gagné avec les supermarchés. Répondre à la demande, et aux évolutions de la vie des gens, et pas une seule preuve solide concernant le mieux-être. Cf. les catastrophes nucléaires.

Vous me direz, il y a des niveaux. Par exemple, le rapport au corps. Aujourd'hui le discours qui est véhiculé est d'avoir un rapport médicalisé, amélioré, contrôlé. Il est même, en quelque sorte, d'avoir un rapport. On peut le lire selon les religions, les arts, la psychanalyse, la mode, le sport, l'hypocondrie, toujours on le lit, et on estime. Ceux qui ne l'estiment pas, juste, vivent.

L'image d'un corps étendu au milieu de rien, et un sourire sur le visage, d'un corps qui danse, d'un corps qui est contre un corps dans la chaleur des draps. L'image de gens qui n'ont aucun conflit. Peut-être que ce serait chiant, mais qu'est-ce que ça repose. Pourquoi à la télévision on ne montre pas des gens qui dorment. On est obligé de s'agiter pour être intéressant. Nous sommes contraints de nous agiter pour avoir de quoi vivre, et c'est scandaleux de voir toute cette dépense d'énergie involontaire, réticente, à créer un monde qui, pourtant, n'a pas l'air de nous satisfaire. Pourquoi cela, le papillon attiré par l'ampoule, de quelle manière la manière d'être dans le monde.

Il ne faut pas faire du sport. Il faut prendre soin de son corps, ce qui ne peut qu'aller avec prendre soin du reste. De tout. Comment est-ce qu'on peut comprendre quelque chose si on est toujours à devoir faire des distinctions de contextes. De contexte, il n'y en a qu'un, parce qu'il n'y a qu'un monde, et nous ne sommes qu'une personne. Après, si ça nous amuse de prendre telle ou telle forme, masque, outil, il faut juste savoir pourquoi, eu égard à la totalité. Il est difficile de dire la vérité, car il n'y en a qu'une, mais elle est vivante, et a par conséquent un visage changeant. Kafka, dans une lettre à sa copine.

Mais il y a des vérités, tout simplement, universelles. Celles qui touchent au monde, et celles qui touchent aux personnes. En voici une : tous les hommes sont sur le même sol, et sous le même ciel. Sans nécessairement la loi morale en moi, juste le ciel étoilé au-dessus, et le sol qui s'étale, avec lesquels nous sommes toujours en échanges. Je te respire, tu m'affectes, je te peaux mortes, tu lumière. Le même ciel, nous avons bien saisi depuis le départ, nous avons créé des yeux universaux, ou des animaux d'origine, ou des lois qui semblent comme abstraites flottantes, ou comme de l'univers, et cela nous contraint tous ensemble. Le sol, jusqu'ici, s'est juste fait passer pour un gâteau. Je ne vous dis pas, pour le corps, comme sinon on a parlé de l'esprit.

Et dans un tableau je voudrais dire quelque chose de consolant comme une musique. Je voudrais peindre des hommes ou des femmes avec ce je ne sais quoi d'éternel, dont autrefois le nimbe était le symbole, et que nous cherchons par le rayonnement même, par la vibration de nos colorations. Van Gogh, dans une lettre à son frangin. Le sol s'est fait passer pour un gâteau après avoir eu droit aux dix grands couteaux, Van Gogh tente une réconciliation. La même aura pour tous.

Pourtant nous en sommes encore à chercher à qui cela revient de droit. Les territoires. Qu'est-ce que cela donnerait, une carte du monde avec seulement les portes et les fenêtres, les cafés, les lieux de rassemblement, non pas comme masse, mais comme envies. J'aimerais bien une carte représentant les représentations que les gens ont, de là où ils voudraient être. On verrait peut-être le rêve américain, ou pas. On verrait qu'on ne sait pas vraiment si on veut partir, ou rester. Et les raisons de cette hésitation, ce serait comme la manifestation des monstres qui nous font nous contredire, et auxquels on répond avec un discours franc. On pourrait répondre par un pays ou par une pièce, par le genre de maison ou le paysage qu'on voudrait voir, la terre à laquelle on se sent attaché (pardon, avec laquelle on se sent bien). Ce qu'on

possède est si arbitraire. Ce qu'il faut faire est si arbitraire. Ce qu'il faut faire semble si absurde.

Les choses qui sont sans valeur, on ne devrait pas s'y intéresser. Mais qu'est-ce qui est sans valeur. Les choses sans rapport avec le sujet, on ne doit pas s'y intéresser. Mais qu'est-ce qui est sans rapport. La loi morale n'est pas en moi, elle est partout. C'est qu'il s'agit de faire sens, et si nous admettons un seul domaine de non-sens, un seul domaine qui n'a absolument rien à voir, alors nous avons découpé le gâteau. Et cela, il faut savoir pourquoi. Une des raisons est la vérité. C'est un corps qui sent et qui retourne le compliment.

CHAPITRE TROIS.

NOS AMOURS PASSAGERES. SE FAIRE RESUMER EST TERRIBLE, MAIS SE RESUMER SOI-MÊME EST PERVERS.

L'autre jour je rencontre un type. Les circonstances font que nous nous parlons, dans le groupe de gens il y a ce type, entre autres, et la conversation qui tourne autour d'un bon repas, et encore ce type, que j'observe comme tous les types et encore le lendemain ce type, et des circonstances un peu plus choisies, volontaires, un peu décalées, et encore des mots et des mots, et ce type il parle. Beaucoup. C'est un type qui parle comme s'il savait ce qu'il disait et qu'il avait un discours sur tout, tout en laissant paraître que le discours, ça va cinq minutes, mais comment faire autrement quand on a appris à s'en sortir en causant, en sachant causer, en prenant les gens sur le terrain où on sait qu'on excelle, et à la fin on ne sait plus en quoi.

Comme tous les types, il faudrait faire un portrait complet pour pouvoir au moins savoir de quoi on parle, mais plus on brosse, moins on sait, parce qu'on se rend compte de la complexité. C'est assez pareil pour tout, et voilà pourquoi on se méfie du langage. Gary dit que la meilleure manière de comprendre les gens est de les inventer.

Mais la manière dont les gens s'inventent et veulent passer pour ce qu'ils sont, sans que personne n'ait à se poser de questions. Bien sûr que je suis ce que je suis. Un paumé. Un réussi. Un prétentieux. Un raté. Une femme légère. Une intellectuelle. Une petite frappe. Bref, un résumé qu'on propose à l'autre, parfois de cette façon si franchement décidée que ç'en est révoltant quand on cherche à éviter de contraindre les gens. Se faire résumer est terrible, mais se résumer soi-même est pervers. Et puis ça ne marche pas, tout le monde le sait que ça doit déborder à un moment, que ça va, et que si on ne fait pas attention, ça risque d'être grave.

Evidemment le problème vient quand vraiment il y a des gens qui disent qu'ils n'ont pas de problème, alors que ça paraît suspect. Les seuls gens qui n'ont pas de problème, peut-être, ce sont les saints et les sages. On en trouve parfois, des magiciens, des gens qui vous font vous sentir ok, juste parce qu'ils n'ont rien à prouver, rien à revendiquer, rien d'autre que « le plaisir quotidien d'être bien » (Godard, comme quoi). Pour le reste qui est nous, rien n'est facile. La réponse que nous donnons à cela passe du déni de soi à la grandiloquence, du suicide aux familles nombreuses, de tout ce qu'on connaît et qui fait le monde. On devrait aller bien, pouvoir jouer en paix. On ne va pas bien et on joue à contrecœur. Ce qui importe n'est pas qu'on se mette tous à pleurer, même si au fond ça ne peut pas faire de mal, avec les mauvaises eaux que nous drainons, mais surtout qu'on assume, qu'on assume que ce n'est pas facile, et qu'on se console les uns les autres au lieu de continuer à ruminer. Qu'on se fasse plaisir. Quelqu'un qui dit Mon boulot me fait chier, c'est tous des cons, pourquoi je me casse le cul, ce

n'est pas agréable. Il y a des degrés de mal-être, mais chaque fois c'est comme un impératif. Alors quoi, pourquoi on ne fait rien.

On peut dire qu'on fait quelque chose, mais que comme nous n'avons pas les mêmes lectures des maux du siècle, nous nous faisons transpirer deux fois plus, ou c'est toujours les mêmes qui prennent. Partout. L'ouvrier en prend pour son grade et le patron en prend pour son grade, sauf que le patron il peut manger. Sauf qu'il mange avec le ventre noué parce que, honnêtement, je ne voudrais pas avoir la vie qu'il a. Les gens sains n'en font pas des caisses. Nous avons créé des gens qui n'ont pas d'autres moyens que celui de crier. Rien que ça. Le prix du caddie n'est pas une bannière, c'est une plainte collective. Rien ne s'apaise, ça ne fait que monter en puissance.

Et là tu rencontres un type comme tous les autres types, évidemment unique. Tu ne sais pas ce qu'il cherche mais tu le vois se débattre avec des trucs, en même temps tout a l'air d'être contrôlé, et tu sais qu'il sait s'analyser lui-même et qu'il se raconte des choses sur lui et tu deviens de plus en plus persuadé qu'il voudrait bien sortir de lui parfois, prendre des vacances, mais non. Tu lui offres des vacances. Il pense que ça fait du bien, que tu lui offres des vacances, il sourit. Ce ne sont pas des vacances que tu lui offres, mais à considérer les choses sous un autre angle, un angle qui n'a rien à voir avec toi, juste avec le fait d'être au monde et qu'à un putain de moment on arrête de se faire vivre des trucs pas cool. Mais peut-être que je me trompe.

Peut-être que ce n'est pas évident que les gens ont des problèmes. Ce ne sont pas des problèmes que les gens ont, mais une vie. Avec ça, quoi faire, de toute façon ça se passe, et aller dire qu'il y a de l'inconscience qui traîne, des enfants qui pourraient être élevés différemment, des adultes qui pourraient être élevés différemment, des choses qui devraient tourner autrement, comment savoir, n'est-ce pas, c'est un pari. Peut-être que tout va bien, et que ça n'est pas si grave. A quoi ça sert de penser que tout le monde va mal. Histoire de faire sens,

quand on voit à quel point c'est absurde, on ne s'écoute pas, on cherche toujours à lire comme on connaît, à expliquer pourquoi c'est comme ça, au lieu d'imaginer comment, en plus de ce qui pourrait être, comment diable cela devrait être.

Dans un monde parfait. J'entends déjà ceux qui disent que la perfection n'existe pas, et qu'est-ce qu'on s'ennuierait. Soupir. Et ce qui est humain est faillible, et c'est important, les erreurs, le hasard, la faiblesse, les bas-côtés, nous ne sommes pas des saints. C'est sûr. Après on peut aussi dire qu'il faut mettre le paquet sur les miracles, les merveilles, les heureuses coïncidences, comme quoi c'est la rareté qui donne de la valeur, et qu'on est tous porteur de bonheurs ordinaires, un sourire, une caresse, une attention. D'accord d'accord. Juste je nous trouve coincés dans nos affaires, à vouloir toujours avoir raison au lieu de poser des questions. Nous nous inventons des problèmes ; autant en inventer des simples, ou des ludiques, des étonnements collectifs.

Un gamin de trois ans demandant à un moment à l'institut. Dis instit, c'est quoi exactement une question. Une question c'est le mouvement. C'est quand tu as envie de savoir ce que l'autre pense, quand tu penses que tu ne peux pas toujours t'en tenir seulement à toi-même. Gamin, une question, c'est la vie. D'un coup, tes petits copains acquièrent une valeur irremplaçable, parce qu'un monde où tu serais tout seul, tu ne pourrais pas poser de questions. Tu ne pourrais pas savoir quelque chose sans le vivre toi-même, tu serais cantonné à ne vivre qu'une vie. Avec les discours des autres, on peut en connaître, mais si en plus, non seulement tu écoutes, mais tu t'intéresses, alors tu poses des questions et ton univers s'agrandit. Apprendre à s'exprimer, apprendre à poser des questions. Apprendre à ne pas savoir, à donner du temps à l'autre, à envisager des pans entiers de tout et des moyens de saisir de quoi il en retourne. Les saints et les sages ne posent pas de questions. Ils répondent.

L'oracle sait, ça doit isoler de ceux qui ne voient pas grand-chose, et qui tentent avec brio de réduire leur espace bancal. Les préjugés aident, les principes, les idéologies, les conventions, les repères les listes de choses à acheter, le concept de famille, de couple, d'état civil. On ne peut pas dire « votre amoureux/amoureuse » dans un contrat de location ou une demande à la Caf ; on dit « conjoint », franchement, parce que comment on pourrait tenir compte, dans le partage des subventions, aides gouvernementales et allocations et biens, droits, lois, codes et projets interministériels, de l'amour. Après ça, on aime aller au cinéma pour s'évader.

On devient fous à force d'entendre des contes de fées dans les publicités et de ne rien pouvoir entendre du tout dès qu'on pose le pied dans la vie professionnelle. L'arrache-cœur de la vraie réalité de la vie. Il faut s'y faire. Et plus tôt on est au courant, mieux c'est, parce qu'au fond on devrait laisser les gamins aller sur internet, toutes les pages, au lieu de s'étonner un jour qu'ils ont pété un plomb. Bonjour nouveau-né, nous vivons dans un monde – je te laisse découvrir. Et chacun nous espérons pourtant qu'il lui soit épargné de s'apercevoir. Encore une fois, des préjugés, une structure hiérarchique en paillettes, une place au soleil, le reste on s'en fout. S'indigner sans doute, et une bonne dose de tendresse avec une bonne dose d'humour, et de la ressource, des envies que tout y passe parce qu'on n'a qu'une vie, et au moins laisser de la place à ceux qui veulent rêver, pour rêver. Ça paraît quand même incroyable qu'on puisse de moins en moins et parfois plus du tout, juste faire ce qu'on veut. Il faut avoir un compte. Il faut toujours au moins être enregistré quelque part. Et pourtant.

La société moderne a créé des hommes nécessairement sociaux. Nécessairement dépendants de la totalité d'un système qui a sa vie propre, comme une seconde nature. Un trader dit C'est comme un sixième sens. C'est surtout très vide et

dangereux, mais on n'est pas obligé de s'en affoler, parce que dans la vie, à peu près, ça va.

Il y a quelque chose de terriblement traumatique à entendre des choses scandaleuses toute la journée, et à aller se coucher.

Nous faisons des sacrifices humains tous les jours, au nom du marché, et nous regardons avec frayeur et mépris le sang rituel des incas. C'est égal. Ceux-là voulaient peut-être, en fait vivre, et on les condamnait. La société moderne a créé des esclaves volontaires. Enfin c'est complètement infernal. Le reste des rôles consiste à contester.

CHAPITRE QUATRE.

LE CIEL NUAGEUX. TU REGARDES CET HOMME ET TU N'AS RIEN A OPPOSER.

Une heureuse conversation se passe lorsque vous dites Oui et l'autre Non, justement parce qu'en somme, vous êtes d'accord. Par exemple, on peut dire Il n'y a pas d'égalité au départ, ou Il y a une égalité de départ, c'est vrai. On peut dire que les couleurs sont le produit de propriétés physiques, et déclinées avec chaque expérience. Ou bien que les hommes et les femmes sont des formes physiques d'aspects variables, et juste un amas de cellules qu'avec le temps on cherche à lire dans la contrariété. L'élégance des différences, cela résout un certain nombre de débats.

Parce que les débats. Les mots. Tout ce qu'on utilise tous les jours avec un semblant de maîtrise, une envie de réformes, un besoin de collectivité, un amour

pour les contradictions, l'ordre, les onomatopées, les moments où on bafouille et ceux où tout passe comme une lettre, et puis les débats, dont la condition même est qu'il y ait des camps. Franchement, après le XXe siècle qu'on vient de se faire, on devrait se méfier des camps. Et de la parole trop unique, trop qui veut s'isoler pour refaire le monde à son image. Est-ce qu'il faut toujours qu'il y ait des débats, comme si on cherchait vraiment à mettre un point final, alors qu'on devrait reconnaître, à la longue, ou bien qu'on aime l'opposition, ou bien qu'il faut remercier les nuages. Le nuage est un symbole commun. Si on veut dire qu'il existe, on peut, et si veut dire qu'il existe seulement un temps, et selon une certaine perspective, on peut. On doit, même, parce que c'est vrai. On ne peut pas dire qu'il n'existe pas, sans apporter toujours une justification. Tout cela fonctionne comme avec le monde. On doit dire que le monde existe, la question, après, si on a envie, est de quelle manière. Eh bien à la manière des nuages. Un commun au pluriel des nuages, c'est le ciel. Un commun aux ciels qu'on voit d'un endroit ou d'un autre, c'est l'atmosphère. Certains ont parlé des Cieux, mais ils sont encore dans l'univers. Monter au Paradis nous a induit en erreur, comme descendre aux Enfers, atteindre le nirvana, toucher le fond, grimper aux rideaux, jouir dans le septième, être à la droite du Père. Tout cela est impossible, ce n'est pas ce qui se passe.

Ça n'empêche pas d'en parler, mais alors en gardant à l'esprit, pas la raison, le choix. Etre rationnel suppose qu'on choisisse, qu'on choisisse quelque chose comme le choix des plus judicieux. Disons l'univers aux Cieux. Pas le ciel étoilé, juste le plafond, ou les nuages. Il faut faire attention avec le sublime, parce que c'est une histoire de goût. En revanche, des nuages, il y en a. Il y a des étoiles, il y a le ciel, mais déjà dire que le ciel est étoilé au-dessus de nos têtes sonne un peu comme quelque chose de lourd, de présent, de vigilant, des étoiles avec des yeux qui vous regardent et évaluent à quelle distance vous vous trouvez, à quelles années lumières du terrifique infini. On n'a pas fini de nous en faire porter.

Pendant ce temps-là, il y a des gens que font leur vie. Il est possible dans une vie de ne jamais lire Proust, ou de ne jamais posséder d'actions, de ne jamais dire CAC 40, il est possible de cultiver sa terre, de ne jamais prendre les armes, de s'occuper de faire à manger pour qui a besoin, de simplement faire les lits et soigner ceux qui sont en prison, d'accrocher une carte d'atout de tarot, numéro 15, images vieilles, et de voir passer les trains. La sophistication est étouffante et fascinante, excitante, épuisante, insignifiante.

Tu regardes cet homme et tu n'as rien à opposer. C'est un homme qui réhabilite des bâtiments historiques et qui vit dans l'aile gauche d'une maison de Savoie, années 1900, années 1750, avec une armoire en gros bois les portes ouvertes, pour faire bibliothèque et une table de l'intendant du roi où se dresse un pot de fleurs. C'est un homme au rire fort et aigu, au nez fin et presque perdu sur un visage rond, un nez d'aigle sur un visage d'ours et des mains comme des paluches, des ongles noirs et une peau qui râpe, des paroles qui vous font vous sentir à l'aise mais qu'on vous sort en y pensant, ou qui pourrait parler aux araignées, sans problème. Ce sont des gens avec des soucis quotidiens, la possibilité du partage, des idées et des hommes. Les montagnes du fond donnent au monde des contours compréhensibles, qui ne sont pas des enseignes, au moyen desquels on apprend que les plis sont dans les roches, les côtes au soleil verdissent, les voitures roulent à vive allure dans le sillon. Une image classique. Toujours on a vu des nuages.

Alors nous avons pensé à inventer des parapluies. L'offre d'une mobilité à l'abri. Elle vous parle avec une bienveillance acquise, trouvant le mot gentil, cuisant les pommes de terre quand tout le monde est disponible, après la ballade, et qui vous dit Oui, nous mangeons à 17 heures. On est un peu décalés, léger léger. La bonne fortune ne vient pas dans les coups de force. Qu'est-ce qui nous fait oublier comment placer sa voix.

CHAPITRE CINQ.

UN PLUS UN. JE T'APPELLE DEMAIN.

Voilà ce que révèle l'étrangeté du discours. Parfois vous dites que Oui, il pleut, et rien ne change trop de ce que vous dites, si ce n'est de signaler quelque chose qui se passe, d'avoir cette capacité à parler du monde, comme il est, sous la pluie. Et puis vous dites Oh la belle pluie, et les choses déjà ne restent plus exactement ce qu'elles sont sans vous, il y a d'un coup vous et le monde, et cette expression qui rend la pluie jolie. Quand vous dites que c'est moche, la même histoire se passe, une petite modification, une béance dans la simple présence, une intensité ajoutée. Ce qui est davantage étonnant : ces phrases ne parlant de rien qui ait lieu sous vos yeux, mais de ce que vous voulez dire, juste parce que vous voulez le dire, vous dites Voilà qu'il pleut sur la ville de Denver, et il n'y a rien qu'il ne faille vérifier ou demander. Vous le faites et vous introduisez un fait qui est complètement dépendant de vous. Vous parlez d'un personnage qui naquit dans votre tête, rien que dans la vôtre, vous parlez de Percy, salopette bleue trop grande pour lui, Percy, 9 ans et demi, fils de l'ouvrier Adams, ci-dit Adams Conant, homme sec et généreux. Adams épouse Margaret en 1963, dans une ville qui n'est nulle part sur les cartes, et qu'on prend pourtant pour une ville, puisque vous le dites. Le conteur est au coin du feu, les oreilles écoutent le récit qui est récit de rêves, le temps d'imaginer des choses sans se demander si elles ont un quelconque rapport avec la vie. Mais Adams, ça vous parle, et le petit Percy, tout seul sous la pluie de Denver devant le drugstore au coin de la rue cinquième, vous voudriez lui dire Vas-y, gamin, attends pas. Vous venez d'ajouter, non seulement une intensité, ou un point de vue, vous ajoutez une idée dans la tête des gens qui sont en train de vous écouter. Vous allez de votre tête à leurs têtes, sans une flèche allant indiquer telle ou telle partie de la vie, ou pas pour le moment, pas directement. Percy n'existe pas, mais il y a plein de

petits Percy, à bien y regarder. Comme avec un triangle isocèle quelconque, une cuillère quelconque, du blanc, une mélodie, une théorie toute entière, peut-être, un modèle algébrique, une surface agricole.

Adams Conant parle de la pluie qui tombe sur Denver. Il attend son fils dans la maison sombre, il met la table pour eux. Les pensées de Conant sont autant les miennes que les siennes, cela dépend de ce qu'on regarde. Conant est moi, littéralement, il n'y a pas à chercher, et quand nous voulons déceler le mystère Adams, il faut déceler le mystère moi, le mystère du conteur, qui n'est ni tout à fait lui-même, ni tout à fait un autre. Conant n'est rien d'autre qu'une maquette d'architecture (architexture). En fait il n'y a rien qui soit tout à fait ça-même, ni tout à fait autre chose, on va-et-vient entre la tête et le monde, et les outils les plus efficaces pour comprendre qui fait quoi, ce sont les questions. Adams n'est pas dans le bottin de Denver, autant que « plus » n'est sous aucune feuille. Le monstre du film ne peut pas être dans votre chambre, mais vous pouvez être dans votre chambre avec le monstre du film qui est dans votre tête, et vous pouvez aussi croire qu'il y a un monstre derrière la fenêtre. Si vous croyez cela, il faut vérifier. Si vous savez qu'il n'y en a pas, mais que vous avez envie qu'il y en ait un, vous pouvez toujours l'imaginer, ou prétendre qu'il y en a un, comme un mensonge ou une histoire. Vous pouvez aussi stipuler qu'il y en a un, parce que vous voulez expliquer pourquoi le rideau de la fenêtre bouge. Il faut alors, aussi, vérifier, si vous stipuler une chose comme censée être perceptible derrière le rideau. Si vous le stipulez pour envisager les conséquences que cela aurait, vous être déjà dans une abstraction et d'autant, une abstraction modale, contrefactuelle, ce qui n'est pas de tout repos. Si vous le stipuler pour vous amuser, ou effrayer le voisin, il faut préciser, qu'on n'aille pas perdre notre temps à le chercher. Percy est né d'une stipulation qui n'a pas à être vérifiée. Elle peut servir à d'autres choses, dont changer le monde, en vous incitant à imaginer qu'il y a des monstres derrière les fenêtres. Au fur et à mesure, il se peut qu'entretenant de-ci de-là cette pensée (cette croyance volontaire, cette

acceptation qui sait qu'elle ne décrit pas le monde directement), vous changez votre comportement, et partant, le monde. Elle peut aussi servir à vous faire saisir quelque chose à propos du monde, comme une allégorie, une parabole, une équation, une démonstration ou un document crypté.

Est-ce que « un plus un » décrit le monde, adhère à un point après l'y avoir ajouté, ou annonce ce que quelqu'un, ou collectivement, croit. Est-ce que nous acceptons qu'un objet plus un objet fassent deux objets, est-ce que nous l'acceptons ensemble, ou est-ce que nous disons seulement ce qui se passe. Je pense qu'en disant « un plus un », nous faisons tout cela. La manière de distinguer sert à répondre aux questions. De toute évidence, ceux qui ont parlé de Dieu ne parlaient pas de Lui comme de Percy Conant, toujours planté à son carrefour, attendant que Jean sorte du magasin, avec son visage de souris et ses ongles orange. Il se peut que nous parlions de Dieu de cette manière, mais à tout prendre, ceux qui croient en Dieu, croient que Dieu existe. C'est ou bien vrai, ou bien une erreur que de penser cela. Mais qu'en est-il de l'homme ? Qu'en est-il de la réalité elle-même, quelle belle invention, quelle horrible description, quel outrage à notre vœu de la thématiser. Qu'en est-il des nombres et des notes de musique. Il est impossible de noter tous les sons qu'on peut entendre, comme il est impossible de trouver une égalité parfaite dans la nature.

Nous avons développé un langage qui correspond à la complexité de la vie. Les efforts que nous faisons pour nous comprendre créent un monde commun, ceux que nous faisons pour décrire, formuler, définir, chanter, danser, considérer, attirer l'attention sur, porter à caution, bref, font le monde. Comme disait Wittgenstein, il est bien difficile de commencer, la première phrase pourrait être « tout est flux », pour tenter de *rester fidèle*. Tout est flux entre vous, l'homme, et Percy. Entre vous dans votre cuisine, vous au bureau, vous à la kermesse de vos enfants, vous lisant Percy et vous parlant de l'homme, des gens. Remplacer « l'homme » par « les gens » dans les essais théoriques, et il y a certaines choses

que vous ne pouvez plus vraiment dire de la même manière. Par exemple, quand Foucauld dit que l'homme est mort, est-ce qu'il dirait que les gens sont morts ? Avec Dieu, on ne sait pas trop. Dire que Dieu est mort sonne davantage comme une prescription, quelque chose dont on voudrait peut-être dire que cela est vrai, mais ça ne peut pas se vérifier, c'est une hypothèse pérenne. Mais est-ce que vous diriez que les gens pieux sont morts ? Est-ce que vous souhaitez la mort des gens pieux, en disant cela ? Alors on dira que l'Homme, ce n'est pas les gens, c'est une généralité, une universalité, un carnaval parfois peut-être utile, ou un concept qui s'applique avec plus ou moins de large. On dira que Dieu est en fait une image, une métaphore, une manière de faire sens aux discours et aux pratiques. On dira que Percy est assez inconséquent, on peut bien se détendre et avoir des quasi-émotions. Ou bien qu'il est tout un chacun, qu'il est comme un enfant possible, un tas de traits combinés avec lesquels on cherche à faire sens, la critique de, du bien, ou du neuf.

L'énergie qu'on passe à savoir comment cela fonctionne, ce foutraque de mots, l'harmonie musicale, la direction d'ajustement entre le verbe et la vie. L'histoire des écritures sacrées nourrit le mystère. Au fond, on a besoin d'un commencement, et on le situe dans quelqu'un qui dit Que la lumière soit, et la lumière fut, et il n'y a pas un physicien un peu honnête pour affirmer qu'il sait de quelle façon tout est né. Une lecture agnostique de ce miracle de la création à partir de rien serait que c'est à peu près ce que nous faisons tous les jours, avec nos déclarations d'intentions. Je t'appelle demain. Et, ô tout puissant, il se trouve que le lendemain compte pour un fait avéré que je t'ai appelé.

Je suis d'accord, on ne fait pas des petits Percy juste au coin du feu, en disant qu'on en fait. On fait des bébés avec de la matière, ce qui est sale et colle aux doigts comme la confiture qui est délicieuse. On peut aussi en faire en décidant d'en faire coûte que coûte, avec des aiguilles et des béciers. A la limite, la question qui importe, ici, c'est ce qu'on en fait après, c'est-à-dire ce qu'on va

bien pouvoir leur raconter. Quand on voit comme ça marque son homme, les phrases assassines, faudrait y tourner à deux fois. Dire, c'est produire. Les mains sont l'outil du langage qui est l'outil de l'homme qui est l'outil d'un truc dont on n'a pas encore bien compris à quoi cela rime. Là-dessus, il y a cette conceptinombre du monde, ce gros mondre.

La maison la plus rassurante. Demandez combien font sept et trois, même si c'est assez arbitraire pour plein de raisons qui nous emmêlent, ça fait dix. On respire. La connaissance peut être garantie, le rapport aux autres s'arrange pour combler les doutes avec des fiches de paye. Le petit Percy accueille Jean avec un sourire anxieux. Dis, Jean, tu m'aimes combien ?

Eh bien Percy, depuis le temps que je te connais, je t'aime dix jours. De toute évidence au vu du chiffre des cellules d'adrénaline dont le gamin se voit vêtu sur la cinquième, il semble manifester une autre version de l'histoire. Moi, je te connaîtrais pas que je t'aimerais déjà. Jean regarde la salopette bleue, les boutons brillants en métal de part et d'autre avant les épaules, regarde la tête, le début du cou, le sol, et dit que Pouh, ça ne veut rien dire.

Percy décide alors que plus tard, il sera le plus grand mathématicien du monde, celui qui peut dire Je m'en fiche de tout, je maîtrise les lois de l'univers. Ou comptable.

CHAPITRE SIX.

LE SOURIRE DU JOKER. CE N'EST PAS PARCE QUE LE MONDE A COMMENCE SERIEUX QU'IL NE DOIT PAS FINIR COMME UNE ENORME BLAGUE.

N'importe qui est conscient d'être chanceux lorsque, levant ses cartes du tapis de jeu, il découvre qu'il est en possession d'un joker. C'est la valeur de la duperie toujours gagnante. Le joueur lui-même, dans la société, est celui qui ne prend pas de coups, mais les maîtrise, par voie de règles faites à sa mesure. Il est mou comme un ballon, vif comme une panthère, improbable comme l'eau. On confond le processus d'adaptation avec celui d'appivoisement mutuel, de mues capables de nous sauver des mauvais pas, qui toujours arrivent, ou de nous pousser dans les bons, qui souvent existent. Par exemple, le joker fait des plaisanteries aux enterrements.

Ce qui est dommage est qu'on ne puisse pas tous se dire que, du fait même d'être né, on est la preuve vivante d'un moment de bonheur. Mais on peut sans doute se le dire, assez régulièrement, dès qu'on donne le sourire, quand on donne dans le sourire, quand on donnera, un jour, à cause de ce qu'on est en train de broyer, de la gaîté.

Ce n'est pas parce que le monde a commencé sérieux qu'il ne doit pas finir comme une énorme blague. Inconsolables, mais heureux. Il n'y a pas de nature humaine, tant mieux, n'est-ce pas, l'inventer comme on la veut devrait être une ligne de vie suffisante, autant pour faire sens que pour ne pas attendre. Personne ne vous dira ce qu'on peut parce qu'on nous dit ce qu'il faut. Mais tout ce qu'on peut, c'est littéralement exponentiel. Observez les talents d'imagination, les ressources, les flèches à nos arcs, les désirs, les désirs, les libertés enfouies qui trépignent de se défouler, les joies, la joie de vivre, la nue conversation, les conversions tardives, les amoureux de la nature, le petit chat

traversant le jardin, les formes sur la toile, les signes partout, sans vouloir dire que ça chante, franchement, ça peut. A l'échelle de x, un seul suffit. Je dis toujours ça avec des images horribles dans la tête, et pourtant elle tourne.

Encore une fois, être esclave est injuste, se faire esclave est terrible. Le sadomasochisme est un produit social.

En juger suppose, comme avec Sade, de se positionner quant à l'adéquation entre l'homme et son milieu, le pourri milieu qu'il se crée dans son groupe, parce qu'il le raconte comme ça. Et maintenant quelle est la place pour les rebonds, si même on a mis des chaînes aux fantômes. C'est qu'on en a peur, de l'autonomie, peut-être, c'est qu'on aime la souffrance, parce qu'on ne sait pas comment faire autrement. L'apprentissage de la légèreté permet qu'on ne subisse pas un sens, cet ordre des choses, mais qu'on le comprenne.

Le joker n'est pas sadique, et il n'est évidemment pas maso. Tout ça est pour rire. Une fois sur une vidéo, on voyait deux faux satanistes avec leur maquillage des yeux noirs en formes d'étoiles à piques, criant à la caméra qu'ils allaient faire la pire des choses à Jésus, le comble de l'hérésie, la grande infamie. Suivait une image de Jésus dans son bain, en train de kiffer. Parce que ce n'est pas la souffrance qu'il faut partager, ça paraît net. C'est la joie.

CHAPITRE SEPT.

TACTIQUE-LIBELLULE. APPRECIATIONS-NOUS.

Au fond tout est très simple. Soyez votre propre sauveur. Soyez votre propre fête, libérez votre cœur. Ça je le dois à Tom Robbins et je ne le lâcherai pas. Soyez votre propre échelle entre le monde et vos idées, apprécions le monde, apprécions nos idées. Apprécions-nous.

Il existe un type dans les tunnels de Buenos Aires qui dessine des têtes de mort en ôtant la poussière des colonnes polluées, rien qu'avec un doigt dans un chiffon blanc. Il existe une femme qui fait des claquettes sur un trottoir à Rome, avec ses bretelles et sa casquette en toile. Il existe des parents qui font porter des couches en tissu lavable à leur bébé, qui lui font manger des plats préparés avec des légumes bons, et qui demandent aux fées de la nuit de veiller sur lui quand il dort. Il existe un gamin qui lit des romans de chevalerie au milieu du désert du Sahara. Il existe un type qui fabrique une cathédrale depuis trente-sept ans dans son jardin, un autre qui fabrique un bateau dans les montagnes, une autre qui passe son temps à marcher sur un fil au-dessus d'un ravin, il existe ce groupe de chanteurs qui vont et viennent de villes en villes, avec leurs baguettes, tapent sur ce qui peut produire du rythme. Il existe des gens qui ont sculpté toute leur vie rien qu'une seule forme de cuillère, ou qui font des mandalas, ou des cerfs-volants. Il faut se donner les sans doute moyens d'être appréciable.

Les pays merveilleux ont été inventés partout, sauf ici. Les héros sont en papier, les rêves en fumée, les mains dans la merde. Quel est le crime de Don Quichotte ? Nous faisons payer aux enfants l'aigreur de la vie en leur offrant, au mieux, des illusions pendant un temps. Nous formons sur les cartes des îlots de délices, où il faut chercher dans les coins pauvres de l'imagination pour avoir du répit, que dis-je, une étincelle. Nous avons parcouru le monde pour vérifier si

quelque part, on pouvait tomber sur un truc fabuleux, un monstre des souterrains, une société secrète. Il n'y en a pas. Mais clairement il existe des endroits exceptionnels. Le mieux est peut-être que ça soit chez vous.

Les salles de cinéma. La grande exposition universelle, deux heures. Déclarer son amour au cinéma, parfois ça sent le forfait réel. C'est le monde lui-même qui est beau et qui a du sens et qui nous fait vivre des choses folles, ou bien quoi, du noir pour ne voir personne et les yeux rivés devant la source de *vie*. Les livres. Les livres on peut encore les essayer au quotidien parce que nous parlons et cela nous rend si proches. Les répliques de film. Mais vas-y, réplique tout seul, on ne va pas non plus faire les figurants et attendre les *soul men* pour créer l'ambiance. Tu as aussi une âme.

L'histoire de Gary est l'histoire d'un homme fâché avec le monde, et il y a de quoi. Pour Gary, vivre ressemble à être un soldat dans une guerre qui n'a pas de sens, où juste des gens tuent des gens, mais qui est-ce qu'au fond ça réjouit. Ça en réjouit, les autres tirent une gueule de quatre pieds de long devant le nombre de conneries qu'on enchaîne, z'ont qu'à faire semblant de sourire. Au point où on en est, la seule manière d'y croire un peu est encore de participer au *show* avec des singes savants, comme des singes savants, à qui on ne la fait pas. Gary regarde les hommes souffrir, et souffre, et regarde les hommes mourir et invente des bandes de saltimbanques assez culottés pour retourner leurs vestes politiques, empire, peuple, qui dit mieux. L'humanité est une femme frigide qui ne peut jouir que sur un barillet. Gary voudrait qu'on arrête d'avoir l'art, pour enfin avoir la vie, et que ça ne peut pas marcher si on enferme nos attentions dans les musées, bibliothèques, laboratoires, cours de tennis, hôtels, ou télévision. Pour que ça fusionne, il faut jouer à faire semblant qu'on n'en est qu'au début, qu'il y a des chances que l'espoir, aussi, cesse. Espérer est comme aller dans les salles de cinéma. Ce n'est pas l'espoir qu'il faut entretenir, c'est la chose, direct, les gens qui font des choses bien et qui n'ont pas *envie* de faire

chier les autres, plutôt de leur donner du plaisir. Il existe une jeune fille qui irait bien faire le clown dans les hôpitaux, mais alors maintenant, c'est toute une affaire, il faut s'assurer qu'elle est saine, encadrée, compétente, sociable, référencée, conciliante, le travail de l'administration étant ce qu'il est, vous comprenez. Il existe une autre fille qui fait toutes les démarches qu'il faut, qui suit les flèches dans les couloirs enroulés de moquette sale, grise, qui remplit tous les formulaires et remue le ciel, serre les mains, signe des contrats au bas duquel les responsables égrènent leurs titres, qui se déplace, téléphone, re-téléphone, rere-téléphone, explique, démontre, justifie, dénude, dénude, montre tout, est accusée, jaugée, trempée et retirée et qui continue, au cas où, on ne sait jamais. Tout ça pour des gamins à l'autre bout du monde, à l'autre bout ? Quelque part pour créer un endroit qui peut être merveilleux, disons, certains le disent. Pour proposer de se poser, qu'on apprécie un peu le temps qu'il fait, qu'on ait le temps d'apprécier un peu ce qu'on fait, ce qu'ils font, comment faire. Les battements d'ailes de la libellule ne sont faits que pour produire un mouvement avant.

Il existe des choses que nous avons dans la tête, à propos desquelles nous nous demandons Qu'est-ce que c'est. Quand nous ne nous demandons pas, c'est que nous les vivons. Il existe un homme qui plie des perroquets avec un papier rouge. Gary, comme Don Quichotte, vivent dans leur tête, l'un quand il écrit, l'autre quand il lit. Gary pense que Don Quichotte a raison, il y a bien des géants cruels, des princesses en danger et un manque flagrant de preux chevaliers. Il y a aussi des hommes en danger, Gary crée Lady L. C'est fâcheux, dit Gary, de ne pas être complètement le Don, parce que dès qu'on se met à distance, on a du mal à ne pas penser qu'il y a de l'illusion dans l'air, de la magie, des choses pas nettes qu'on nous raconte des sornettes. Don Quichotte n'a pas ce problème, il sait qu'il doit lutter contre les géants, parce que ce sont des géants, même s'ils nient. La folie a au moins une cohérence à laquelle une cervelle en morceaux ne pourra jamais prétendre. Chercher à connaître suppose de séparer, et dès lors il existe

des choses que nous avons dans la tête, à propos desquelles nous nous demandons Qu'est-ce que c'est. La déception est quelque chose d'énorme. La surprise est déjà plus prometteuse. Or, Romain, qu'y a-t-il de plus surprenant que ce que tu n'as pas prévu ? Romain fâché dit Ça c'est surprenant. Romain amoureux dit Ça c'est surprenant. Quichotte anxieux dit Ça oui, surprenant. Mesurer l'unicité.

Il existe des hommes qui remettaient les hannetons sur leurs pattes alors même qu'ils croulaient sous des charges plus grosses qu'un bœuf. Il existe des femmes qui avancent impavides sur le sol du *no man's land*. Nous faisons l'amour à nos maris, nous marions nos enfants, nous faisons l'amour à nos épouses, nous dinons en famille, nous revendiquons les plaisirs du dimanche, le plaisir de griller du poisson dans la lagune, nous voulons gagner de l'argent sur notre dos, nous voulons nous faire payer, nous voulons que personne ne nous remettent sur nos pieds, nous enculons les arbres, les rivières et les connards de travailleurs – c'est-à-dire nous nous enculons comme des connards, ce qui a l'air de plaire. Comme c'est surprenant. Nous voulons nous aider, nous traiter comme la perle de nos vies, nous sommes des bébés dans des grenouillères dans des dos sur des tapis et nous nous offrons ce qu'il faut. Nous plions des perroquets rouges et nous sommes les films que nous aimons. Qu'est-ce que nous aimons, dans la vie ? La tune est une non-réponse. Nous aimons bien rigoler. Quel surprenant sens de l'humour.

QUOI

Nancy-Barcelone-Nancy, 18 août-19 septembre 2011

Chapitre 1. On peut bien, maintenant.

Chapitre 2. Suzanne cœur de beurre rajoute une couche sur les feux de l'amour.

Chapitre 3. C'est assez grossier, mais l'idée est importante.

Chapitre 4. Penser à la chimie moléculaire quand vous êtes en train de déprimer peut vous sauver.

Chapitre 5. Je suis contente de te voir.

Chapitre 6. Une cigarette, deux silhouettes sur le bord de la voie.

Chapitre 7. *You*.

Chapitre 8. L'inverse d'un contrat qui lie des parties qui ne peuvent être toutes.

Chapitre 9. Ceux qui se connaissent et ceux qui connaissent, et ceux qui s'y connaissent.

Chapitre 10. Voilà.

Chapitre 11. Alors la série des équations différentielles ou rien.

Chapitre 12. Comment ça des troubles.

CHAPITRE UN.

ON PEUT BIEN, MAINTENANT.

Je t'assure que j'ai cherché à minimiser le bordel, presque en un sens ça a marché, je repense à tout ce qu'on raconte là-dessus et ça m'agace à quel point on sublime, on transcende, on veut juste garder les anges et les trompettes, les délires et les mots qu'on n'utilise jamais mais qui sont censés célébrer les larmes, les sourires, les caresses, et puis ensuite les images toutes simples, la part à peine exceptionnelle, les hormones et les lois de l'attraction. Je me dis que ça ne vaut pas le coup, vu tout ce qu'on s'est mis à bafouiller, l'institution de l'amour et des paillettes, et sauver le monde avec le prochain qu'on adore comme son frère, les petits livres de maximes et les couples absolument rebutants à la terrasse des restaurants, se tenant des mains molles en étudiant la carte, s'offrant une parenthèse qui respecte la convention sociale non-optionnelle, bref, je jure, je jure que les émotions ont quelque chose d'horriblement surfait.

Alors qu'est-ce que ça peut me faire, deux amours comme deux points sur des surfaces d'environ 100 000 mètres carrés ? Moi, troisième point, quelque part ailleurs, et la tête à tisser des liens absurdes entre les côtés du globe. Je devrais arrêter, peut-être changer de créneau, commencer à haïr, privilégier l'indifférence et l'adhérence aux choses professionnelles, trouver du sens à avoir un chien, résoudre une équation, fonder une famille. Qu'est-ce que ça procure, les tournemains sur les trucs mêmes qu'on ressent, le refus des formes connues parce qu'elles ont tendance à s'annuler, des méfaits acceptés pour la prolongation de l'espèce, oh, lutter contre la biologie, quel beau projet. Je voudrais qu'on s'étonne encore.

Il n'y avait là-bas que la lune, un drapeau pirate et des vagues en continu, les tentes avec les portes donnant sur la mer, ici la silhouette blanche, là ton crâne

rasé de près au-dessus de ton tee-shirt orange. Il y avait les filles qui dansaient et le sable entre la semelle et le pied, une collection de bouteilles plus ou moins vides et enterrées, le bruit du générateur, certainement des coquillages, des rouleaux de scotch, appareils pour gonfler des matelas, des brosses à dents pour broser en plein air et des saucisses sèches dans du papier dans des sacs sous des toiles tirées. Il manquait des éléphants, et toute la misère du monde, elle était cachée. On avait grillé au soleil, on pouvait bien soi-même faire les étoiles filantes. Ce que j'en ai vues, des étoiles, celles du régime sont tombées depuis vingt ans (on est en bulle-gars-rit). On peut bien, maintenant. Il n'y avait pas non plus beaucoup de temps. Je n'ai rien dit parce que c'était compliqué, enfin ç'aurait pu être simple, ça aurait pu s'enchaîner à la perfection, être forgeron et forger, mais c'était quand même emberlificoté avec des relations dans tous les sens et pas toutes qu'on maîtrise, d'ailleurs je ne dis rien par peur d'en rajouter, et après j'imagine que c'est comme ça que les choses qui arrivent, arrivent, et d'autres, non. On peut ensuite aimer l'espoir et les grandes affabulations, et continuer à manger des coquillettes parce qu'il n'y a rien de meilleur. Si, vous.

Tout ça est une histoire de connaissance. Souvent tu m'as demandé Alors, qu'est-ce qui se passe ?, et j'ai chaque fois répondu Je ne sais pas, et Toi tu sais ?, Non, je ne sais pas non plus. Et là dans ce pas grand-chose où nous étions, j'ai pensé qu'en fait peut-être on savait, on savait tous les deux, et puis quoi. On ne sait pas quoi faire quand on ne sait pas, mais parfois c'est qu'on doute de ce qu'il faut tirer avec ce qu'on sait.

CHAPITRE DEUX.

SUZANNE CŒUR DE BEURRE RAJOUTE UNE COUCHE SUR LES FEUX DE L'AMOUR.

Fox, c'étaient dix jours merveilleux, et merveilleux tu sais que ce n'est pas rien. Exactement ce dont j'avais besoin, rêver, baiser, penser. C'est pour ça que je t'aime. C'étaient tes vacances et moi avec toi, ça s'est combiné je ne sais pas comment on aurait pu mieux faire. Evgeni, nous avons fait, je crois, une rencontre essentielle.

Là j'ajoute : comme beaucoup d'autres, comme presque toutes, il suffit de bien regarder. J'ai une liste complète de moments inoubliables. Les nuits comme ça, dans les sacs pleins de sable et l'odeur de la pastèque, les heures en voiture avec ton profil à ma droite, ton nez dans mon sexe, ou quand tu es assis à table, la jambe repliée au genou, les bateaux au loin sur la mer sombre, nos humeurs, même nos humeurs en font partie. Rarement autant ressenti la vie. Tes potes qui débarquent à la tombée du jour, et une ribambelle d'images surprenantes, vos conversations absolument obscures, ton enfance devant mes yeux, vos années en une seconde, voilà ça m'a plu.

Maintenant qu'est-ce que ça veut dire, *who knows*. Si on ne sait pas quoi dire, c'est parce qu'on ne sait pas ce qu'on veut. Ou parce qu'on appréhende les conséquences que ça pourrait avoir. Les deux raisons sont cumulables. Si on ne sait pas comment le dire, ça risque d'être pareil, en plus du fait qu'on ignore sans doute de quoi il s'agit. Suzanne cœur de beurre rajoute une couche sur les feux de l'amour. Soit c'est trop naïf (on y croit trop fort), soit ça n'est pas assez perché (on n'y croit pas assez). Le présent n'a que des tendances. Après, il faut décider.

Bon alors quoi ? *So what Evgeni* ? Indéniablement nous voulons quelque chose de puissant, et puis il y a le monde. Les mondes. Quand on raisonne, cela donne

des choses étranges. Viens me voir. C'est à ton tour de venir, moi c'est fait. Viens t'installer. Viens dix jours. On verra bien, n'est-ce pas, comment savoir ? Nous décidons avec les tendances, nos peurs, nos excitations, les expériences et les discours, nous devons décider en tenant ensemble le hasard, le chaos et les excès, les ordres, le connu et le familier. Il faut que tu viennes. Quelqu'un écrit Il arriva pour l'automne, Suzanne à temps pour l'atterrissage. Cela reflétait une manière de penser. Tu pourrais te bouger, ensuite on verrait bien.

Je voudrais que tu viennes vite, sans raison, dans le flux des choses qu'on a l'occasion de vivre. Un échange interculturel qui forme la jeunesse. Ce ne sont rien que des attractions, du temps passé à imaginer quelque chose qui puisse faire sens, alors que nous sommes futiles. Quel genre d'esprit avons-nous ? Qu'est-ce qu'il faut faire de ce qu'on vit ?

CHAPITRE TROIS.

C'EST ASSEZ GROSSIER, MAIS L'IDEE EST IMPORTANTE.

Suzanne est allée voir un film. Suzanne possède une histoire et se place volontairement devant une autre histoire à laquelle, du moins *a priori*, elle est sensible. Il n'y a que lorsque nous sommes obligés d'aller voir un film que nous pouvons avoir des réticences. Ou quand nous connaissons des gens que nous n'aimons pas, et qui aiment le film en question. Même à passer par hasard dans le salon, les images nous appellent. Qu'est-ce que tu regardes ? Un navet. Pourquoi tu regardes alors ? Par dépit, distraction, colère, etc. Suzanne va voir le

film, comme qui dirait, plutôt de bon cœur. Elle est curieuse, elle veut sortir, elle a deux trois questions qui peut-être trouveront un écho.

Ce qui la retient, c'est Paris, Prague, et Londres. Et un détail : l'apparition d'un homme indien, qui passe à côté de l'héroïne, l'apparition d'une jeune chinoise, en train de lire un livre adossée à un toboggan. A mon sens, le réalisateur souhaite dire quelque chose comme Il y a de la diversité, voire Gardez en tête les autres coins du globe. C'est assez grossier, mais l'idée est importante. La langue de base ici, une langue slave, l'anglais. Qui dit mieux ? Le tchèque, dans le film, est un amant intermittent, passionné, pour qui les absences n'empêchent pas la constance. L'américain est un amour fantasmé, un mari imaginaire. Suzanne pleure.

Est-ce que les hommes apprennent des femmes la mélancolie, et les femmes des hommes, l'ambition. Les femmes ont vu le monde, et elles en ont voulu autre chose, peut-être parce qu'elles sont devenues inconsolables. Les hommes ont vu le monde, et ils en voulaient plus, encore, ils voulaient s'y mêler. Les femmes créent des mondes nouveaux, les hommes répètent le monde.

CHAPITRE QUATRE.

PENSER A LA CHIMIE MOLECULAIRE QUAND VOUS ÊTES EN TRAIN DE DEPRIMER PEUT VOUS SAUVER.

Voilà ce que j'aime. J'aime avoir des idées. J'aime que quelque chose soit beau, comme le reflet de la lampe dans la vitre quand il fait nuit dehors, les branches d'un arbre dans une pièce de château en ruine, des arbres dans une vieille usine,

des déguisements d'arlequins, un fil électrique dans sa gaine blanche qui fait un coude au niveau de l'angle du mur, j'aime que les gens soient beaux, j'aime ce qui est inutile et à quoi l'on donne du sens avec une histoire absurde. J'aime comprendre. J'aime quand l'esprit est fin, sensible et rigoureux. J'aime les marrons au début de l'automne. J'aime la neige. Je préfère plier, ou déchirer, plutôt que couper.

Je n'aime pas les blagues grossières, ni la vulgarité, ni le cynisme. J'essaie d'aimer, mais ça ne marche pas. Je n'aime pas les marchés financiers, je n'aime pas la condescendance et le mépris, je n'aime pas les ordres, les vitrines des bijouteries, rarement, et rarement les panneaux de publicité pour des aliments, les animaux à qui l'on fait porter des capelines, je n'aime pas les soirées foot, j'ai essayé, c'est très compliqué, j'ai aussi du mal avec les réunions administratives et les fois où j'entends qu'on n'a pas le choix, c'est comme ça. C'est vraiment difficile de s'y faire, et je n'aime pas m'y faire.

J'aime les licornes. Je n'aime pas le vocabulaire des analyses économiques, ni celui des études de terrain, ni celui des rapports de police. Je n'aime pas ce qui est sordide, ni ce qui est raté. J'aime les nœuds dans le bois, je n'aime pas les épanchements.

Ce sur quoi il faut s'interroger, ce sont les conventions, les règles et les jeux.

Par exemple, qu'est-ce que ça veut dire Nous aimons par convention ? Nous cherchons un accord des plus préférables pour tout le monde, une régularité de comportements que tout le monde maîtrise parce que tout le monde partage la connaissance commune de ces préférences, pour des attentes également connues. La convention d'amour représente des avantages sociaux, et pas seulement l'institution du mariage. Les sentiments représentent des accords civiques en vue de résoudre un problème de coordination. Il y a eu les conventions de cour, les chevaliers et les dames, les baisemains, les petits traités

de savoir-vivre, les manuels de morale, coutumes et art de la conversation. Les conventions sociales de l'amour se perdent peut-être, dû à l'individu devenant électron libre, à la chute de la valeur des institutions, convenances et principes, au développement de l'image biologique et physique de l'homme. Ce n'est pas que la société détermine nos sentiments, par des conventions dictées, c'est seulement que le sentiment est social ; la société le fait, au sens où nous le faisons pour régler nos interactions. Je ne sais pas si, au cas où on serait seul, on pourrait aimer. Si on développerait des processus de séduction. Pensez que les codes de bonne conduite sont fort utiles, et nous donnons toujours l'exemple du code de la route, des panneaux de signalisation, des flèches. Peut-on représenter la convention de l'amour à l'aide de flèches et diagrammes ?

Je pense que c'est possible. Quand vous lisez *Les Liaisons dangereuses*, vous sentez qu'il y a des sentiments qui leur paraissent familiers, presque naturels, que nous avons du mal à saisir. Il y a des règles qui vous manquent, et il est sûr que vous, là-dedans, apparaîtriez bien étrange. Comme ailleurs. Je pense qu'il existe des règles pour les sentiments. Je ne sais pas si elles sont naturelles ou conquises, ni si elles s'appliquent à orienter des comportements, à les interpréter, à les imaginer. La vertu, au XVIIIe siècle, en Europe, est une grande affaire. Sans doute ailleurs aussi elle est une grande affaire, sans doute même quelque part, en ce moment. La puissance de la vertu et du bannissement, les trois Élégantes Beautés qui furent réduites à l'isolement après que leur légèreté eut été dévoilée, les femmes placées dans des camps de sorcières parce qu'on leur attribue des pouvoirs de prémonitions (surtout pour des catastrophes), le haut honneur. La réputation, on peut comprendre assez facilement, mais les épanchements moralo-lyriques sont presque opaques, semblent correspondre à des états d'âme que nous avons oubliés. La littérature de l'amour est aujourd'hui différente ; elle parle d'exploits sexuels, de peurs sexuelles, ou de douceur de vivre. Aujourd'hui on dirait que les sentiments sont ou bien des assemblages d'atomes, ou des choses très sucrées avec des cœurs et des roses, ou des choses

glauques avec des obsessions et des envies de meurtre. Les sentiments ne sont pas vraiment dangereux aujourd'hui, on peut prendre des remontants. Vite fait, l'émotion se soigne. Et puis le panel s'est réduit, nous ne sommes plus affectés – on ne peut plus vraiment dire *Adieu, ma charmante amie ; n'oubliez pas que je souffre, et qu'il ne tient qu'à vous de me rendre heureux, parfaitement heureux. Ecoutez le vœu de mon cœur, et recevez les plus tendres des baisers de l'amour.* Paris, ce 11 septembre 17** (je recopie la citation le 11 septembre 20**, sans faire exprès).

Alors quoi, comment cela se fait-il que Monsieur Pierre Choderlos de Laclos, quel nom, quel plume, ait pu écrire ça, et que nous écrivons tout de même des choses très différentes ? Est-ce nous qui avons changé ou le monde qui nous entraîna, est-ce l'air du temps, est-ce notre vocabulaire ? Aujourd'hui nous aimons avec des revues Psychologie et Recherches scientifiques. Le gène de la foi vient d'être découvert. Nous avons aussi des revues Gossip, Voilà, celles pour les jeunes, celles pour Nous Deux, les pages des forums et les sites de toutes sortes. Je ne sais pas si *Ecoutez le vœu de mon cœur, et souffrez blablabla*, est mieux que *Laissez-vous faire Milord, et prenez bien vos aises*. Je m'en fous. Je pense qu'il y a des liens entre ce qu'on vit et la manière dont nous aimons, la manière même dont nous pouvons avoir des sentiments. Ce ne sont pas des faits universels.

Sauf pour reconnaître que les petits chats, c'est mignon, que les sentiments filiaux sont importants. Hélas, adieu universel ! Ici on peut toujours faire exception. Mais il y a des règles qu'on peut trouver, même si elles sont temporaires, même si ce sont des conventions. Il ne faut pas chercher à sentir. On ne peut pas vouloir sentir. Quand un sentiment nous est étranger, c'est parce que nous ne vivons pas les mêmes choses, ou nous avons compris certaines conventions et nous voulons les contourner, parce qu'ils n'ont pas l'air de correspondre à votre réalité. On peut s'essayer des sentiments.

Est-ce que je me sentirais honteuse si je trompais mon mari ? Est-ce que ça dépend du mari ? Est-ce que ça dépend de l'entourage ? Est-ce que je me sentirais fière ? Comment j'aimerais me sentir ? Qu'est-ce qui serait le meilleur sentiment le plus adapté à la situation – vu l'époque, mes voisins, les enjeux ? Qu'est-ce que je voudrais être capable de ressentir ? Est-ce que je voudrais ressentir de la haine ? Est-ce que je peux, si *en fait* je n'en ressens pas ? Est-ce que c'est parce que je ne trouve pas d'occasion dans lesquelles le mot « haine » correspondrait ? Est-ce qu'on peut changer de sentiments en changeant de vocabulaire (ce qui revient à Est-ce qu'on peut changer de modes de penser en disant les choses autrement) ?

Exercice : décris le sentiment que tu as envers ton mari à la manière des troubadours. Jouons avec les sentiments plutôt que de nous les rendre plombants. Est-ce qu'il y en a qui sont trop lourds pour être modifiés ?

Le trouble de l'incompréhension est que nous avons des maris depuis longtemps, mais que les sentiments qui nous unissent à eux, la manière dont nous parlons du mariage, ont manifestement (et sensiblement) changé. Que veut dire « le mari de Maryvonne », pour que les situations aient du sens ? Est-ce que tu penses que nous pouvons faire évoluer nos sentiments de telle et telle manière selon les récits que nous en donnons ? En réalité, c'est un fait que nous faisons évoluer un sentiment avec le langage, mais est-ce que nous pouvons en quelque sorte nous tromper nous-mêmes, nous raconter une autre version qui nous arrange ? Il doit y avoir des tendances.

Nous pouvons infléchir la vivacité du sentiment en fonction de ce que nous acceptons et connaissons. Penser à la chimie moléculaire quand vous êtes en train de déprimer peut vous sauver. Y penser au sens de l'accepter comme règle dans votre manière d'agir. Si mon chagrin d'amour n'est que le résultat de *data* géno-culturelles, et si en plus je n'aime pas cette version non plus, je cherche une troisième voie qui ne nie pas les sensations que j'ai, mais ne leur donne pas

un visage difficile à vivre. On revient à l'idée que les sentiments sont des conventions, au sens où ce sont des croyances communes dirigeant des attentes en vue de produire une régularité des plus agréables. Pourquoi choisissons-nous les mauvaises conventions, celles qui ont l'air de laisser en suspens le problème de la coordination, voire de le laisser proliférer ? Peut-être parce que, de fait, nous ne nous aimons pas. Nous avons des sensations de rejet les uns au contact des autres. Peut-être aussi parce que nous nous connaissons moins, et qu'effectivement devant l'inconnu, on adopte des comportements, soit d'attirance pour le risque (les têtes-brûlées, les *one-shot*), soit de repli (les aigris, les hargneux, les prudents). Si nous étions seulement prudents, cela se passerait mieux. Nos sensations répulsives semblent naturelles. Nous pouvons les avoir aidées un peu avec des maximes qui, réglant un certain nombre d'autres rapports sociaux (que ceux proprement intimes, ou généralement civils), ont aussi réglé nos sentiments.

On dirait que, de fait, nous ne nous laissons pas beaucoup de temps pour nous aimer. Encore une fois, souvent, nous nous laissons les week-ends, les aventures. Il n'y a pourtant rien de tel qu'un mariage d'amour.

CHAPITRE CINQ.

JE SUIS CONTENTE DE TE VOIR.

La suite des événements, cinq mois après. La Bulgarie au mois d'août, il n'y a rien de tel. Par ailleurs, j'ai fini le puzzle du cube, un soir comme ça, juste ça s'est fait, j'ai envoyé un mail à Milen avec une photo qui m'a dit que wouah, il n'avait

jamais rencontré quelqu'un avec une telle persévérance, même si c'est seulement un peu de chance et de pratique, et qu'il me devait un verre, que j'ai eu sur cette plage où nous avons planté notre tente, le Professeur et moi, et tous ces amis qui sont venus nous rejoindre, le rejoindre. C'étaient dix jours sans ville, juste la mer et deux chambres des plus désuètes pour quand il a plu au point de faire flotter les habitations mobiles. C'était la complicité de l'enfant terrible, sa distance quand il était avec son amour de jeunesse, sa fragilité quand je dansais avec le diable sans moyen de m'arrêter.

C'était Milen qui n'en finit pas d'arriver, puis qui arrive et qu'est-ce que c'était essentiel. Très fort je t'ai aimé, je ne savais rien d'autre que l'instant, tu étais enfin encore là, et quand tu n'étais pas là je t'appelai, sauf quand le fox et moi on était comme une évidence. Deux fois je t'ai vu. On a dansé à en perdre haleine, sans sens, les yeux dans les yeux, et ma main que tu as serrée, ma taille, ton baiser sur le front, ton baiser dans le cou, nos mains qui se cachent derrière ton dos à trois heures du matin, s'abritant du regard de tes potes, et Brezo complice, sûr qu'il sentait. Brezo aux platines infiniment aussi, les vagues vertes au laser, le sable et toujours le même pantalon parce qu'il faut bien de la constance. Dix jours d'ivresse et mon esprit qui ne peut faire qu'aimer chaque seconde, l'homme qui me rend la vie facile et celui qui me la rend secrète, rien que dans mes vœux. Et lorsque je m'assois, prie pour que tu t'asseyes, et que tu t'assois. Nous sommes tous deux sur le bord de la piste, nous entendons l'ampli, les gens qui bougent, et quoi dire. Nous demandons tu sais et nous répondons encore Non, et toi, *I don't know neither*.

(Pause).

I missed you. I missed you too.

(Soupirs).

Après trois mois je t'ai dit Mais ça n'est pas Milen là-bas, et le Professeur a arrêté la voiture, nous avons dit bonjour au diable et son neveu, et il a dit Je suis désolé, je suis avec ma famille, on se voit plus tard, et nous sommes partis marcher dans les allées du jardin de Varna, boire un café, trouver un endroit pour faire pipi, faire des courses et j'avais une telle double présence, presque je m'ubiquitais sans cesse entre mes fous deux beaux amours, et j'ai pris du vin rouge parce que c'est ce qu'on a bu dans ta cuisine jaune, et je me disais Ce soir. J'aurais pu rejouer les liaisons dangereuses, ce n'était pas le genre de drame *middle-class* de Tennessee Williams, mais comme une dentelle, marcher sur des œufs avec des talons, sentir comment s'ajuste la cheville. Je goûtais l'histoire. Après quatre mois j'ai vu l'enfant terrible à l'aéroport, et comment j'aurais pu imaginer tout le bonheur que ça augurait. J'ai pensé à la manière dont il serait habillé et demandé s'il vous plaît, pas en bermuda, peut-être en pantalon, et il est arrivé avec un truc, en velours beige, très court. Au-delà de ce à quoi je m'attendais, ça promet. Ensuite nous avons fumé une cigarette, une de celles qui disent Mais quel est le point ? Je suis contente de te voir.

Ha. Ah. Ta voiture verte *Palma Beach* et le brouillard sur la route, trois et cinq et quatre dans les sièges dans l'atmosphère, faire la conversation et être toute entière dans la seconde, tes mains sur le volant, nous deux dans les montagnes, nos bouches qui se sont mangées, nos jeux.

Milen quand tu arrives, tu sautes à côté de moi pendant qu'on finit de manger et tu me dis Alors Professeur, *what's the plan* ? Ça fait désordre. Tu avais ton tee-shirt sanguine dans les mains, j'ai dit Je ne sais pas, Je ne sais pas non plus. Une absolument miette, un redémarrage. Occupons-nous de ce qui est précieux. Ça bougeait de partout, on était un feu de camp à la bougie, il y avait des noms qu'on n'arrivait même pas à comprendre comme Tschansé, Tsansé, Stanzié, *anyway*. Les cloches sonnent, il est temps d'ouvrir une brèche.

Tu ne sais pas dire au revoir, tu ne fais pas parce que tu respectes. Nous sommes pris entre deux feux. Est-ce qu'il peut y avoir des amours de circonstances ? Est-ce que ça a moins de valeur que des amours de jeunesse ? Le deuxième soir, nous avons dansé huit heures. En un sens, on peut revoir un tas de choses en huit heures, on peut s'initier, gratitude pour les choses qui se passent.

CHAPITRE SIX.

UNE CIGARETTE, DEUX SILHOUETTES SUR LE BORD DE LA VOIE.

Une autre version commençait par Suzanne manda le diable, et le diable convint. C'étaient les derniers jours de l'automne. On fit la fête dans le jardin du couple pharaon où se trouve une baignoire qui sert de serre pour les aromates, il y avait le monde entier, c'est-à-dire ceux qu'ils voulaient, au bout la mer, au bout la chambre et les milliards d'enfants, après ce qu'on peut raconter, personne n'a dit. *The End.*

L'imagination peut s'amuser ou travailler hardiment à construire les étapes entre le mois d'août et celui de décembre telles que, toutes choses égales par ailleurs, on puisse déduire le dit contrat social qui nous occupe. La scène de la requête, la longue période de la cérémonie avec orgue et dérision, un dialogue avec l'enfant terrible, quelques passages rhétoriques au sujet du pour et du contre du choix de Suzanne (support parfait en vue d'une leçon sur les types d'arguments), des références aux dilemmes cornéliens, une digression sur le libre arbitre, un portrait symbolique de la pièce montée, des paragraphes bien saucés sur la

psychologie du futur, et selon le style, l'accent sur le comique de situation, les détails, le développement des caractères.

En vérité ce fut simple. Elle n'a pas écrit dans le sable *Would you marry me ?* pour qu'il courre jusqu'à la prendre dans ses bras, avec fanfare et sensibilité. Elle n'a pas envoyé un mail, elle n'a pas pris l'avion sur un coup de tête, sonné, attendu que la porte s'ouvre et avant la surprise, dans un souffle d'à la vie à la mort, déclaré. Elle n'a pas demandé à Brezo de lui demander, elle n'a pas glissé un papier dans la poche de son sac, elle n'a pas pu compter sur la réplique suivante. Elle n'a pas pris ses affaires, dit au revoir, dit bonjour, emmène-moi. Il regarde la fille, ils traversent le désert de plantes sèches, entrent dans sa voiture, soupirent, écoutent le moteur s'allumer, le levier de vitesse, des images très rapides de l'un et de l'autre jusqu'à ce moment, ce moment découpable, la route, les freins sur la bande d'arrêt d'urgence, le demi-tour en silence, le reste du temps, le monologue de Suzanne et encore les freins, l'urgence. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On ne peut pas répondre qu'on ne sait pas. C'est absurde. Une cigarette, deux silhouettes sur le bord de la voie. *Marry me. Let's go back, this is real. Don't push.* Est-ce que ce n'est pas évident ? Tapez 1 si vous voulez qu'ils partent, 2 si soudain quatre freins de nouveau et deux hommes qui demandent Tout va bien ? Suzanne ne comprend pas, Milen répond quelque chose, leurs sourcils se lèvent, commence une conversation pendant laquelle Suzanne croise les bras, ça dure bien dix minutes. Puis ils se marièrent et en eurent beaucoup.

Il y a la version militante avec une réflexion sur l'amour et l'Occident, la montée de la bourgeoisie, la préférence pour le pacte civil de solidarité, les deux silhouettes que rien du tout. En vérité Suzanne le voit partir, réalise, oublie, lui dit Attends, cause et rentre se coucher. L'attend.

Aucune version ne colle. On ne sait toujours pas, les trois points sont sur le tapis et s'agitent avec modération. La somme d'une vie réductible à la quantité de choses qu'on a faites parce que celles-là, on voulait vraiment les faire. Réductible

CHAPITRE HUIT.

L'INVERSE D'UN CONTRAT QUI LIE DES PARTIES QUI NE PEUVENT ÊTRE TOUTES.

Il y a ces histoires de jeux, un genre d'espace-temps décalé où respecter volontairement des règles arbitraires, parce que ça nous plaît. En anglais le jeu des petits chevaux s'appelle *Don't get angry, man* ; ça rend l'affaire beaucoup plus personnelle, et les conséquences plus nettes. Tard dans la nuit, la communauté passe au téléphone arabe et le mélange des langues ajoute à l'hilarité. Tout ça ne sert à rien, enfin. C'est le vertige d'être à l'instant. C'est le contraire des élections. On est quelque chose un moment, et puis autre chose, et puis quelqu'un d'autre, et pour des comptes qu'on n'a pas à rendre. C'est de la dentelle. L'inverse d'un contrat qui lie des parties qui ne peuvent être toutes. On est évidemment pourtant toujours responsable des miettes.

Pour peu qu'on ait à choisir le type de jeu auquel on souhaite participer, et puisque c'est le cas, on n'a pas le droit de s'ôter les effets. Il faut tâter. Partout nous sommes censés avoir de la voix. On n'est pas obligé de vouloir un gagnant, ni de refaire un tour, et ce n'est pas parce qu'il existe des exceptions que rien n'est léger. Est-ce que c'est parce que nous sommes paresseux que nous jouons depuis le départ de la même manière, à parier la même mise sur le même mauvais numéro ? Allez, parfois nous voulûmes du bon, comme les transports en commun, après nous enfermons les chauffeurs dans des boîtes et ça devient n'importe quoi. Le jeu des 8 heures de travail/semaine me plaît. Travail au sens « ce n'est pas exactement ce que je ferais si vraiment vous me demandez », pas pire. Œuvrer. Contrarier une once, le désir de liberté. Suzanne pense à ce que ça donnerait si tout le monde faisait en permanence ce qu'il voulait, comme il voudrait le faire.

(...)

Il reste le bon sens. Quelle non-mince affaire que celle de se mettre en contact. Comme nous sommes sauvages et combien nous sommes fats. Ou bien nous devons nous uniformiser, ou bien aimer nos différences. Ou bien savoir que nous avons tous quelque chose de commun avec autre chose, si jamais nous n'aimons que nous-mêmes. Combattre ce que nous ne voudrions à aucun prix, le rendre symbolique. Est-ce qu'il y a de l'espoir dans les pistolets en carton, dans les passions de papier, dans le théâtre politique ?

CHAPITRE NEUF.

CEUX QUI SE CONNAISSENT ET CEUX QUI CONNAISSENT, ET CEUX QUI S'Y CONNAISSENT.

En réalité la Bulgarie et l'Islande ont de nombreux points en commun ; la différence, écrit Milen, dit un ami à lui qui est islandais, est qu'ils n'en sont pas encore à se tirer dessus.

Entre les nuits sans fin, nous partons en voiture nous approvisionner au premier village et ne me demandez pas le nom, il est insolite. Les petites vieilles, ou les enfants, vendent des tomates sur le bord de la route. Aussi des pastèques, qu'ils pèsent avec des balances de fortune. Nous mangeons sur des tables en bois, dans des espaces climatisés (c'est notifié à l'entrée, sur un papier dans un plastique), avec le vinaigre et l'huile dont l'extérieur des bouteilles est aussi collant qu'une langue tue-mouches, les mouches volent. Nous mangeons des soupes et des brochettes, des patates avec du fromage par-dessus, et des litres de bières. Nous sommes comme en sourdine, dans le début de l'après-midi.

Ce sont des multitudes de dix, pour les prénoms Miro, Nevena, Ilia, Ivan, Sonia, un autre Milen et Elsa et Adrien, venus de France parce qu'elle est l'amie de Suzanne et tout ce petit monde compose ensemble un truc fort sympathique. Suzanne et Evgeni sont là. Mon *fox*. Ta manière de gérer les situations avec des aléas que même tu ne peux pas imaginer tout contrôler. Suzanne apprécie tellement cela. Etre sans informations, être à moitié et l'autre qui est prise en mains, et pensée à la place, avec supplément sensation de nulle part. Je n'ai pas les actualités et qu'est-ce que je m'en porte bien. On peut être bien occupé déjà à prendre soin des équilibres.

Premier matin sur la plage. La tente est à côté d'une tente, à côté d'une tente, et à droite, la suite de la plage qui se remplira bien à un moment donné. Suzanne goûte le soleil, regarde la serviette qui regarde les grains, c'est simple. A quelques pas de là, un homme semble se débattre avec un fil, vouloir l'accrocher quelque part, tenant d'une main peu agile un coin de toile, une action que Suzanne juge maladroite, se lève et demande à l'homme s'il a besoin d'aide. *It's ok, he says, I'm still a little bit drunk, don't really know what I'm doing...*

Suzanne rit et revient s'asseoir. Suzanne s'étonne de voir Ilia, Miro, Sonia les lunettes de soleil, lisant un livre sur le dos. Un grand chapeau de paille et une robe sans forme. Nevena seins nus jouant avec les vagues qui s'écrasent, et une planche en bois. Nevena mademoiselle liberté. L'amour de jeunesse du Professeur, au premier coup d'œil tu te fais ensorcelé. Tout passe quand Nevena raconte, les blagues rudes et obscènes et les drames intimistes. On ne peut que vouloir lui plaire. Nevena toute petite nana, Miro un géant des contes de Quichotte, sortent de l'horizon portant la tente à deux doigts, disent Salut et font la balance, amis d'enfance, amants d'été, Nevena et son mariage un peu fictif, Miro légion à l'étranger, pas la belle et la bête. Les états de choses. Tentaculaires. Quand on dit qu'il manque des mots, c'est par exemple pour toutes les nuances dans les relations. C'est ton copain ? Ton plan cul ? Ton

collègue ? C'est quoi ta pour de vrai question ? On était en cercle, je crois qu'on aimait son prochain.

A Varna on est allé manger au Godzilla. Sur le mur de gauche à l'entrée, au niveau des yeux, on peut voir un panneau qui se lit Interdiction du port d'armes. Dans la salle de conférence de l'université de Nancy, il y en a un qui dit Interdiction du port de couteau, fourchette et cuillère. Un autre barre un café, fumant, avec un croissant. Les gens qui fument continuent à fumer sur les quais de gare. Au Godzilla on peut encore. On a pu recevoir par Internet le fait divers selon lequel, en Islande, certaines personnes du gouvernement désirent que les cigarettes soient vendues en pharmacie, parce que c'est une maladie. Nous avons des manies qui entraînent des actions qui entraînent de réglementer ces actions, qui entraînent de vouloir transgresser, qui entraînent de mélanger tout avec n'importe quoi et de tenir des discours contradictoires, selon le gré. Les affaires culturelles ressemblent à des prétextes, et les grands hommes font les grandes obsessions. Quand nous rentrons de la ville, nous creusons le sable en forme de sofa, découpons les bouteilles pour faire des photophores, et nous passons une soirée. Quelque part on met des cendriers, aussi pour les coquilles des graines. Au hasard des conversations. Il faut réparer le système électronique d'après l'orage, compter le nombre de verres et la probabilité que la peau de chacun plaise ou non aux moustiques, apprécier la qualité du bronzage, prendre du papier quand on va pour trouver un coin, partager les restes, s'approprier.

On est plus ou moins forcé, selon le degré de dépendance, à composer les uns les autres. Ceux qui se connaissent et ceux qui connaissent, et ceux qui s'y connaissent. Ceux qui se connaissent intimement, depuis longtemps, peu, d'hier, ceux dont on nous a parlé, ceux dont on entend parler. Les commérages. Ceux qui sont d'ici, ceux qui sont partis et qui sont revenus et ceux qui sont vraiment partis, qui reviennent pour les vacances. Milen et Brezo. Miro. Nevena. Ceux qui sont de Sofia, Gabrovo, Ruse. Ceux qui s'en foutent de connaître parce que c'est

chaque fois comme ils veulent, nouveau, compliqué. Les scènes, penchés sur les menus, tout innocents, étonnés même qu'un enfant de quatre ans puisse le faire. Toi t'es là comme un con à dire S'il te plaît, tu peux traduire ? Pour toi l'attention se concentre, et on incite à Prends ça, tu vas voir c'est délicieux. Les secondes de décalage parce qu'il n'y a jamais de traduction instantanée dans la seule vie. Les silences des petites vieilles après t'avoir, ce te semble, énoncé un prix. Les heures à savoir que vous riez, l'émotion qu'on comprend sans l'objet. Si là tu veux avoir accès aux subtilités des caractères, il faut ressentir, faire preuve d'imagination, et quand dans un langage que tu comprends, tu comprends, c'est comme une reconfiguration. Parler peu, ignorer et devoir agir, nécessairement, augmente la dose de vigilance. Tu supposes avant qu'on te le dise ce qui se trame, tu supposes le genre de relations qui existent entre les héros, tu anticipes, tu paries. On peut aussi forcer la dose, savoir parce qu'on a décidé.

Ce sont dix jours qui respirent à l'envi, avec évidemment des zones de turbulence, il faut le dire sinon c'est le reproche d'implausibilité. Vu à l'échelle des coordonnées dans un système de simulation de vie, les mouvements s'agencent même si les lois restent cachées. Nous avons un sol qui ressemble à un ciel, une courbe des perturbations, des aller-retours au village aussi prévisibles que les oies qui changent régulièrement la tête du V. Karl Popper dit Entre les horloges et les nuages. Ah, la question de savoir de quel confort nous avons besoin pour vivre. L'électricité n'est pas à la page, ce qui évite les ordinateurs sauf pour la musique pour laquelle il est prévu le générateur. La douche non plus. Il est connu qu'il fait beau. Lorsque les météorologues, perçus par la radio dans les voitures remplies, annoncent des pluies problématiques, il y a ceux qui sont équipés et ceux qui vont dormir avec les gouttes dans des chambres datant d'un autre siècle.

Une après-midi au cognac dans un salon désuet, des canapés en velours côtelés, les tenants du bar-restaurant-motel-et-convivialité offrent le cas-fée. Il y a ceux

qui parlent un peu français, beaucoup anglais et pas du tout bulgare, allemand, russe et suédois. Ivan trente-deux ans écrit aux tampons un poème de son cours de *frenski*. J'ai un chat dans ma maison, Un chat passant parmi les livres, Un chat sans qui je ne peux pas vivre. Répète pas, hein, ça ne fait pas sérieux.

Franchement au lieu des assemblées européennes où l'on arrive à l'heure pour pointer son salaire, le jeu du téléphone brisé est bon et inoffensif. Loinichbalapinichoounichlibou, donne Comment ça va, Caramba ? On adopte le principe de charité qui veut qu'on cherche du sens dans ce que l'autre nous raconte, tout près de l'oreille, le creux du cou. Le Professeur et Suzanne passent des secondes au chaud dans le groupe et dorment n'importe comment dans le trou des draps, savent qu'ils en savent peu, devinent encore si comme ça ce serait mieux, oh oui oh oui. C'est le confort. On peut le faire partout.

Le lendemain on part et il faut entraîner le moteur de la *Palma Beach*. Le tour des garçons et le tour des filles, et ceux qui s'assoient sous un arbre en attendant les miracles. Le couple qui s'arrête au bruit du crissement des pneus à la limite de la route et du long désert et sec. Elle est bulgare, habite en Espagne avec une française, travaille sur les arts africains et asiatiques, voudrait vivre au Japon, adore les festivals d'été dans le coin, il y en a beaucoup. L'air est chaud. Le moment où j'ai eu accès à Internet, j'ai lu le mail d'un ami canadien, habitant à New-York depuis une demi-douzaine d'années, en partance pour Oxford. Quatre minutes de journal télé peuvent ajouter à la pensée d'autres régions, et nous voilà peuplés. Il est possible qu'on ne puisse pas faire mieux qu'une carte du monde dans chaque monade.

On a aussi pensé à dézipper Jésus, pour montrer que sous son costume d'homme pourrait être un martien. Vert. On a chanté des chansons de marins tristes du Tréport, celle de Boris Vian sur le constructeur de bombes. Nevena lit des citations de Nietzsche en français, Evgeni lit, Miro lit. On a fait des concours d'équilibre et une course à la banque. Une heure dans des rues vides, croisant

des poules et des casinos, des panneaux au petit bonheur. On n'est pas dans l'efficacité, il faut agrandir les durées. Et puis étrangement, tu recolles la dernière fois où tu as vu Milen avec son entrée sur la scène, trois mois écrasés par une seule phrase, *What's the plan*. Les feuilles frissonnent. Dans le groupe personne n'a d'enfant, mais il y en a pas loin, avec des moules en forme de dauphin.

La différence entre ça et le tourisme est l'attitude propositionnelle. Le touriste voyage avec des attentes, qu'il décrira comme remplies ou déçues en rentrant. Le guide qu'il se procure infléchit ses désirs, ce qu'il veut voir, absolument voir, ce qu'il doit éviter, ce qui se dit. La bouffe était bonne, la cuisine thaïlandaise est vraiment gourmande, il faut se tourner vers les gastronomies locales. Le touriste visite pour apprendre, ou pour profiter. On peut aussi dire *No risk, no fun*. Trois mille kilomètres mus pour faire la même chose ailleurs, pour amplifier tout ce qu'on aime. Rire tous les soirs, pas seulement un. Se faire une histoire de vampires des montagnes en traversant la brume, de légendes des forêts de Lavrovo, les cigarettes que je t'allume pendant que tu conduis. La première nuit au chalet de ton père, toi monté sur la cuvette pour vérifier le fonctionnement de la chasse d'eau, moi à tes pieds, la tête en l'air, et puis on change et puis on calle un paquet vide sous le truc qui sert à faire contrepoids. On calle aussi un des arcs de la tente avec un coton-tige et les fuites au plafond avec une serviette et du scotch. On fait les chambres 114, 18, 23 et 115, en face. On fait aussi une nuit à Sofia chez Iliia, au bord du salon duquel sont alignés des fauteuils en velours vert brillant ou mat selon le sens des poils, et se trouve une porte coulissante vers sa chambre, la dernière nuit. L'esprit de détresse mélangé à celui de l'invention, du renouvellement, de l'écart. On a faim comme tout le monde mais on ne mange manifestement pas de la même manière. L'accompagnement de la salade en entrée à l'alcool de raisin. Le balcon fermé par une grille, sur lequel nous fumons entre les cordes à linge, le siège en plastique et la radio du dessous. Nos façons de nous occuper de nos cheveux, les

shampoings en poudre utilisés dans les toilettes des points-service. Le taux de salinité peu élevé de la mer Noire qui facilite l'entretien. Est-ce qu'on s'ennuie d'habiter dans une cabane au fond des bois ? Est-ce qu'on est sauvage ? Est-ce que la ville frustré nos désirs ? Est-ce qu'on est naturel en vacances et contre-naturellement socialisé par les ascenseurs ? Le nez dans le sac étanche pour évaluer la comestibilité du fromage. Il y a tout un travail de valorisation du quotidien à faire, quand on a pour Histoire les faits de guerre, le luxe des puissances, la gloire des civilisations. Et puis assainir les passions, quand même, parce que la gloire de mon père, ce n'est pas moins ridicule.

Les clichés ont évidemment la vie longue du fait qu'ils sont stables. Ce sont des images bien ancrées. Par exemple ma grand-mère voit des charrues en Bulgarie, confond la plupart des pays qui se terminent en -ie (Bulle-gars-rit, Roux-mât-nie, On-gris, Croc-assis, Serre-bille, T'chez qui ?). En anglais quand on dit la lettre Y, on dit Pourquoi. Les touristes gardent les clichés, et les modulent selon leurs goûts, comme par exemple Comme ils sont mignons, les enfants noirs. Le voyageur est sans cliché, sans doute parce qu'il se cherche d'abord lui-même, dans l'écho que produisent les situations sur le sens de sa vie, le chuchotement du cosmos. Hein, assainir le lyrisme, en sus. Des tourbillons de poussière.

CHAPITRE DIX.

VOILA.

Bon. Alors. Quoi. Oui. Mais. Voilà. Après. Hein. Bon (II).

CHAPITRE ONZE.

ALORS LA SERIE DES EQUATIONS DIFFERENTIELLES OU RIEN.

Expliquer quelque chose qui tire tout son effet de la soudaine apparition vous fait vous sentir en retard. Rire après coup d'une scène qui était vraiment sur le coup hyper-tendue nous prouve que nous perdons du temps. Nous ne pouvons pas savoir que nous sommes passionnés, à l'instant où nous sommes, parce que les affections de la bile et des nerfs, la rougeur des joues et la tonitruante résonance de la voix, la cause des réactions est naturelle et ça ne fait pas la passion. Comme ça on peut traduire le baiser en un échange buccal salivaire, ce qui est vrai, excitation des muqueuses, frémissement des cellules. On isole des périodes composées de symptômes, on classe en fonction de la vivacité des impressions, on suit quelques leçons tirées de l'expérience, de là à dire qu'on est réellement en colère, il faut donc l'affirmer. Mettre en mots la goutte qui fait déborder.

Plus d'une journée parfois le corps demeure sans repos, on n'entend pas parler peinture et les mains ne caressent aucun animal. Chaque fois on peut pourtant être sûr qu'il est question d'argent. Il y a même des gens qui vont chasser le faisan avec une pierre, d'autres qui ramènent de la liqueur de pommes de Normandie, de la Mastica de là-bas, qui est l'alcool qui te fait cracher le lait de ta mère, d'autres qui sont mamies à vingt-six ans, font des roulé-boulés sur la pente à côté de la décoration fleurie. La connaissance de tout suppose qu'on oublie qui on est, sans quoi ça brouille et on en vient à se plaindre de ce qu'on croyait que, ou à être étonnés. La connaissance est une fin, il n'y a rien de plus à conclure, il arrive que c'est la saison des marrons. Il arrive à l'échelle de temporalité des marchés qu'elle se mesure en datons, ou durons, quelque chose d'imperceptible pour le cerveau humain. Il arrive Cupidon. Alors quoi. Ce n'est pas vrai que les

choux poussent ? C'est Cupidon suspect avec ses ailes au dos. Nous l'avons inventé dans nos déclarations, comme nous inventons le monstre financier. Nous avons des aspirations à la transcendance. Est-ce qu'il y a un rapport entre le Kâma-Sûtra et l'art du thé aux épices, entre les pâtisseries arabes exagérément sucrées jusqu'au péché et les trésors de séduction de la princesse dans les mille et un contes, la rigueur des interprétations des tables de la loi, le vent chaud qui balance les dattiers, le malaise de la civilisation et la civilisation du malaise.

Au regard d'un fabricant de lunettes de soleil, qu'est-ce qu'un érudit ? En passant je voudrais quand même dire quelque chose : j'accuse. L'air de supériorité et condescendance et suffisance et mépris parfois teinté de pitié, commisération ou simplement dégoût, de ceux qui savent devant ceux qui ne savent pas. Et comme ça il y aurait des choses plus importantes à connaître, comme les partitions de Schönberg et les vers d'Aragon, le Cantique des Cantiques, le PIB du groupe en voie de développement, le divorce de Martine et Thierry, la recette du cake aux carottes. Le pouvoir qu'on a parce qu'on sait, pratiquer le téléchargement. On ne négocie pas ses domaines de compétence, on les défend. Ce n'est pas tellement dommage, honteux ou *so sad*, de ne pas avoir retenu les numéros des départements, les noms des présidents, les têtes des ministres qui interchangent de crèmeries. Ce n'est pas scandaleux d'ignorer ce dont tout le monde est censé être au courant, les stars de rock, l'histoire de son peuple, l'étiquette, ni d'être mauvais en espèces de plantes, de chiens, en relations publiques. Ou bien toute béance dans la toile du savoir est sacrilège. Ça donne envie d'aimer les crétins. Alors la série des équations différentielles ou rien.

CHAPITRE DOUZE.

COMMENT ÇA DES TROUBLES.

Pendant ce temps j'ai toujours l'esprit à deux fois trois mille bornes, et le train-train qui passe. John Cage écrit un journal sur Comment rendre le monde meilleur (on ne fait qu'aggraver les choses), entre les années 60 et 80. Quelque part il dit que nous n'avons qu'une idée, que nous partageons. Changer radicalement les choses est donc simple. Il suffit de changer d'idée. Il dit aussi Ne vous en faites pas, mais faites-le. Et puis il dit encore que pour rendre la société meilleure, passer davantage de temps avec des gens que l'on ne connaît pas. John adopte un processus d'écriture sous contrainte arbitraire, par fragments et quantités fixes. En 1965, il choisit de noter que le conflit ne sera pas entre personnes mais entre personnes et choses. Dans ce conflit, tâchons d'ordonner les choses de telle façon que le résultat comme en philosophie ne soit jamais décisif. Traitez les séquoias, par exemple, comme des entités qui ont au moins une chance de s'en tirer.

Si on traitait chaque situation comme une issue de secours, on pourrait contourner le mur dans lequel on crie qu'on est en train d'aller droit. Plus on le dit, plus on le fait. Il faut penser aux gens qui habitent à la frontière quand on parle d'oppositions.

Les petites affaires personnelles se baladent dans le grand tout. Le nom de la boulangerie qui jouxtait l'endroit où nous avons mangé la semaine dernière s'appelle Barcelona-Reykjavik. On n'est pas obligé de lire un signe, on a juste les yeux qui papillonnent deux minutes, la tête à cette fois bien quatre mille kilomètres, une conversation improvisée. On regarde le carrefour depuis la chambre du cinquième étage, on sait que chaque façade a un passé, chaque marcheur une conscience, on s'installe accoudé, souffle souffle. Etre capable de

s'émerveiller à l'image de la lune devant laquelle passent des nuages, des filets noirs comme des lambeaux tirés par le vent, d'observer la vitesse de mouvement, les espaces de clarté intense, les moments atténués, les moments même où le mouvement disparaît dans l'obscurité entière, être capable de prendre ce temps-là, de le prendre jusqu'à lui vouloir essayer des mots, et regarder encore et jouir de la vue, dire qu'il y a des cratères, lever les sourcils et encore la tête, et sentir la tension dans le cou, la manière dont on tourne le corps, ce point qui ne bouge pas quand tout autour c'est le courant, et qui bouge pourtant mais que l'instant dilue, être capable de cela est santé.

Nous pouvons être extrêmement circonstanciés, et abstraits. Etre terre-à-terre. A part le type qui vraiment a les pieds au milieu du détroit du Bosphore, sans famille ni chemin, simplement dans le pur moment, nous avons toujours quelque chose qui traîne. Parfois c'est très lourd. *I cheated myself / Like I knew I would / I told you, I was trouble / You know that I'm no good.*

Evgeni Est-ce que nous avons fait l'amour à Sofia avant mon avion ? Non. Enfin, ça dépend ce que tu appelles amour. Et c'est le grésillement de la ligne qui termine la conversation. A l'autre bout du monde. J'ai pensé acheter une motocyclette pour venir te voir, avant j'avais pensé à cheval, mais peut-être il faut prévoir des moyens plus réalistes. Se manquer. Etrangement, nous disons rarement que le bureau nous manque. Le café manque à Suzanne, la forêt manque au génie des, le sens aux discours. Milen me manque. Il chantait les paroles de la chanson quand on dormait ensemble à côté de la station de bus Hlemmur. Comment ça des troubles. Il veut une maison en ordre et du calme dans sa vie, il ne tombe pas facilement sous le charme. Il aime simplement bien, amplement. Nous nous pensons à parcourir trois cent mille mètres à pieds, lui il dit J'espère qu'on renouvellera le jeu *somewhere, somehow. You wonderful people.*